

Daniel F. Olivier

**EXPÉDITIONS PUNITIVES**

SUSPENSE

Mon site :

<https://www.danielfolivier.fr/>



© **Daniel F. Olivier.** Novembre 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

*La France est un pays de droit où, en conséquence, nul ne peut rendre sa propre justice.*

*Respecter le droit c'est bien souvent ne pas respecter la Justice. Et vice-versa.*

(Constatation de l'auteur)

*On n'est jamais si bien servi que par soi-même*

(Dicton populaire)



# 1

Jean se réveilla, alluma la lampe de chevet, prit son bracelet-montre et vérifia l'heure : cinq heures. La veille, il s'était endormi en se disant qu'il devait se lever à cinq heures du matin et, comme toujours, son horloge interne avait fonctionné avec exactitude. Depuis son plus jeune âge, alors qu'il aidait son père à la boulangerie, il avait appris à se passer de pendule : à tout moment il savait l'heure qu'il était. De ce fait il n'avait ni besoin de chronomètre puisque, s'il pensait à noter l'heure au début d'une action, il connaissait automatiquement le temps écoulé à la fin de cette action ; ni de réveille-matin ou autres instruments à sonnerie, car s'il se disait : « Je dois faire ceci à tel moment ou je dois me réveiller à telle heure. » à quelques secondes près, à l'instant prévu, son subconscient lui soufflait qu'il était temps de faire ceci ou cela. Il avait même constaté, pendant son service militaire effectué en majeure partie sur un navire de la Marine Nationale, que, lors de voyages hors de notre fuseau horaire, cela fonctionnait sans même qu'on l'ait informé de la nouvelle heure. Et même son horloge interne se réglait d'office sur l'heure d'été ou celle d'hiver. C'était très pratique et s'il avait un bracelet-montre c'était surtout pour s'assurer de la persistance de cette faculté.

Il se leva, écarta le rideau de la fenêtre et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Le soleil, encore caché, annonçait son lever en teintant de rose l'horizon et les rares nuages ; cela promettait une belle

matinée de fin de printemps. Il s'habilla à la hâte d'un pantalon en velours noir, d'un pull gris, de mocassins noirs et chaussa une paire de lunettes à grosse monture en imitation écaille de tortue. Puis il sortit silencieusement de sa chambre ; il ne voulait surtout pas être repéré.

A cette heure matinale seul un réceptionniste était présent. Le personnel *embaucherait* un peu plus tard et cela lui laissait le temps de commencer sa première action à l'encontre de ceux qui avaient brisé sa vie. Pour se rendre dehors il passa par la porte de service de l'hôtel. La ruelle était déserte, c'était ce qu'il avait prévu. Il se faufila rapidement par le dédale de venelles vers le jardin du premier de sa liste. La maison de celui-ci donnait sur la rue principale de Saint-Georges-des-Sables, petite station balnéaire, où débute ce récit.

Derrière l'habitation, un jardin, flanqué d'un garage d'un côté et d'un appentis de l'autre s'étendait jusqu'à la rue du Pas de l'Âne. Ce fut par cette rue, en fait une étroite venelle, d'où son nom, que Jean passa. A l'entrée du jardin il s'arrêta pour observer les alentours. Une fois rassuré il ouvrit la petite porte de bois à moitié vermoulue et se dirigea vers l'appentis. Il y pénétra sans problème : dans ces petites villes, même en saison touristique, on ne craint pas les voleurs et en conséquence les portes sont rarement fermées à clé.

Le vélo, qui allait être l'instrument de sa vengeance, était là, tout beau, tout propre, seuls le guidon et les roues chromés étaient légèrement piqués de taches de rouille : l'air salin du bord de mer commençait à agir. L'engin avait un aspect rustique et solide ; sur son cadre noir, la marque *Phenix* était inscrite en lettres dorées suivies de quelques idéogrammes et de l'indication *Made in China*. Jean, en se penchant sur la roue avant pour desserrer en partie la vis qui fixait le câble du frein, se fit la réflexion qu'en Chine ce devait être la *Deux Chevaux* de l'ouvrier. Il fit la même manipulation sur le frein de la roue arrière. Puis il ressortit de l'appentis et s'en retourna vers l'hôtel aussi discrètement qu'il

s'en était éclipsé.

A cette heure ci, il était sûr de ne pas se faire repérer : il arriverait dans sa chambre avant que le gros du personnel n'ait *embauché*. Il sourit intérieurement car il venait de constater qu'en pensée il avait utilisé ce terme dans le même sens que lui donnent les habitants du Sud-Ouest. Alors que dans la majeure partie de la France, comme dans le dictionnaire, il signifie passer un contrat avec un salarié, dans cette région il est utilisé pour désigner l'heure du début du travail. De même que débaucher ne veut pas dire licencier du personnel, mais terminer le temps de travail. Il se demanda si ce glissement de signification n'était pas dû au fait qu'à une certaine époque les gens étaient engagés au jour le jour ?

« C'est étrange, se dit-il, je me pose des questions de vocabulaire, alors que je viens d'accomplir une action qui, je l'espère, va entraîner la mort d'un homme ! C'est étrange, mais aussi très rassurant : cela signifie qu'aucun remord ne vient troubler ma conscience. Je suppose que, du temps où la guillotine était encore en usage, les jurés et le juge qui avaient décidé et prononcé la peine capitale envers un prévenu devaient avoir ce même état d'esprit serein. La seule différence est que je dois aussi être le bourreau ! »

## 2

Dès que le réveil sonna, Éliane se leva rapidement. Albert, son mari, avait un rendez-vous assez tôt ce matin au port, un peu avant que la marée fût assez haute pour permettre la sortie des bateaux de pêche. Albert était le genre de personnage à mobiliser tout son entourage pour s'occuper de sa petite personne. Et comme il devait rencontrer un patron pêcheur avant son départ en mer, Éliane, elle, devait se lever en premier pour lui préparer son petit déjeuner, l'aider à trouver ses affaires pour s'habiller et partir pour cette très importante entrevue. Une fois le café prêt et les tartines beurrées, Éliane réveilla Albert qui, comme d'habitude, était de mauvaise humeur. Il se leva péniblement, enfila avec difficulté ses charentaises, pesta parce qu'il ne trouvait pas sa robe de chambre, reprocha à son épouse d'avoir été bruyante dans la cuisine, ce qui avait gâché ses derniers instants de sommeil. Puis le café était trop chaud, le beurre des tartines trop froid et mal étalé. Il eut besoin d'Éliane à plusieurs reprises lorsqu'il fit sa toilette et s'habilla : où était son rasoir et son blaireau ; la serviette était encore mouillée ; il ne trouvait plus ses chaussettes... En bref, tout était source de récrimination qu'Éliane supportait en silence. Depuis plus de trente ans elle s'accommodait de l'acrimonie d'Albert , cela ne la dérangeait plus. Albert avait aussi quelques bons côtés ce qui faisait qu'Éliane n'était pas réellement malheureuse. Comme disait Philippe, le frère d'Albert : « Vous savez, mon frangin, c'est un



bon bougre, il est un peu chiant sur les bords, le problème c'est que les bords sont larges, même plus que larges ! »

Philippe avait même trouvé un surnom pour décrire, avec une certaine justesse, son frère et sa belle-sœur : « C'est pas Laurel et Hardy, mais Laury et Hardelle, lui, il est grand et maigre, elle, elle est petite et bien rondouillarde. »

Pour se rendre au port, Albert s'en alla prendre sa bicyclette dans l'appentis. Il sortit du jardin, emprunta la ruelle qui menait directement à la rue principale. Là, il enfourcha sa *Phenix* dont il était assez fier. Il l'avait achetée à l'île Maurice lors de vacances dans l'Océan Indien, trois ou quatre ans auparavant. Il pensait être l'un des rares, sinon le seul, à posséder un tel engin en France, voire même en Europe. Ce n'était pas le vélocipède de tout le monde ! De plus, son aspect vieillot et sa simplicité donnaient un ton de respectabilité à son propriétaire.

Albert entama la descente de la rue. Au début, une pente douce qui ne nécessita que quelques coups de pédales pour atteindre une vitesse raisonnable et aborder un plat avant la plongée vers le bas de la ville et le port.

Albert était presque sûr d'avoir convaincu Yvon, le patron pêcheur de la Mireille, de se joindre à son équipe pour se présenter aux élections municipales. Yvon était non seulement connu mais surtout estimé par la plupart des gens de la région. Albert avait déjà commencé son travail d'approche depuis quelques jours et enfin, hier soir, lors de l'apéritif au café du port Yvon semblait s'être décidé :

– Je vais penser à tout ça, Albert, avait dit Yvon avant de sortir. Je vais peser le pour et le contre. Et je crois bien qu'il y a plus de pour que de contre, mais comme j'aime pas donner des réponses à la va vite, j'te dirai ce qu'il en est demain matin avant de partir en mer. T'as qu'à être auprès de la Mireille un bon quart d'heure avant qu'on largue les amarres. Si t'es capable de te démerder avec l'horaire des marées pour être au rendez-vous ça sera un bon point pour toi. Allez, salut à tous et... peut être à demain Albert !

### 3

De retour dans sa chambre, Jean ôta les vêtements qu'il avait portés pour sa petite sortie matinale et fit sa toilette. En se rasant, pour cela il utilisait le bon vieux blaireau, le savon à barbe et le rasoir mécanique, il s'observa dans la glace : ses cheveux poivre et sel, coupés court, laissaient entrevoir un sérieux début de calvitie ; ses yeux marron étaient brillants ; sans doute l'excitation de l'attente. Il passa le rasoir sur son visage qui apparut légèrement halé et rond. Il leva la tête pour se raser le cou où quelques poils récalcitrants, du côté de la pomme d'Adam, essayaient de démontrer que deux lames étaient aussi inefficaces qu'une. Après avoir prouvé le contraire, Jean essuya consciencieusement les traces de mousse restantes ; il ne put s'empêcher de constater que si son torse était toujours aussi poilu que lorsqu'il était plus jeune, la teinte commençait à ce rapprocher de celle de ses cheveux. Il se retourna pour prendre ses habits, le miroir de l'armoire lui renvoya l'image de son corps nu. A presque soixante ans il était encore présentable : ni grand, ni petit, ni gros, ni maigre, pas de ventre, encore du muscle et pas une seule ride. Cela ne le consola guère. Il aurait préféré être plus décati, mais avoir encore sa famille au complet !

Cette pensée le ramena à ce qu'il avait décidé d'entreprendre. Après une longue période de préparation et de réflexion, il entra, maintenant dans celle de l'action. Il avait pris beaucoup de temps pour observer les faits et gestes des coupables qu'il devait punir.

Ce n'était même plus de l'observation, mais de l'espionnage : voir et savoir sans être vu. A présent, il connaissait presque tout sur eux, alors qu'ils devaient tout juste se souvenir de lui. Il avait eu de la chance pour le cas *Albert*. Car s'il cherchait à le supprimer, il n'en était pas de même pour Éliane qu'il aimait bien. Depuis le temps où ils allaient à l'école ensemble, puis au bal, elle avait changé, Éliane. A vingt ans c'était une seconde Marilyn Monroe, en plus petit. Maintenant, à part le visage toujours agréable et la chevelure d'une blondeur toujours aussi affolante, la bonne chère avait amplifié ses rondeurs. Bien boire et surtout bien manger l'aidait à supporter Albert.

Alors qu'il cherchait un moyen d'agir contre Albert sans qu'Éliane en pâtît, il avait eu sa réponse, hier, en fin d'après midi, au café du port. Comme presque tous les jours, Albert était venu relancer Yvon au sujet des élections municipales. Jean s'était attablé, pas très loin du bar, dans un coin sombre, car il ne voulait pas être repéré par Albert. On parle fort dans ce genre d'endroit, il faut se faire entendre dans le brouhaha et cela permit à Jean, qui se faisait le plus petit que possible, d'entendre la conversation entre Albert et Yvon. C'était, a priori, sans intérêt ; Albert s'efforçait de convaincre Yvon de se joindre à lui sur la liste en vue des élections municipales. Albert avait passé sa vie à briguer les honneurs. Ce, depuis l'école, en passant par le catéchisme, le foot, et l'école communale, où Albert voulait toujours être le chef ou, au moins, parmi l'équipe des meneurs. Son frère Philippe résumait ainsi la situation : « Mon frère, il aime tellement se faire valoir et être à la meilleure place que si on devait élire le roi des cons il serait le premier à poser sa candidature ! Mais je crois surtout qu'il veut emmerder le maximum de gens. »

Jean était dans ses pensées. Il ne prêtait plus attention à Albert et Yvon. Lorsque Yvon parla un peu plus haut :

– Je vais penser à tout ça, Albert, avait dit Yvon avant de sortir. Je vais peser le pour et le contre. Et je crois bien qu'il y a plus de pour que de contre, mais comme j'aime pas donner des réponses à

la va vite, j'te dirai ce qu'il en est demain matin avant de partir en mer. T'as qu'à être auprès de la Mireille un bon quart d'heure avant qu'on largue les amarres. Si t'es capable de te démerder avec l'horaire des marées pour être au rendez-vous ça sera un bon point pour toi. Allez, salut à tous et... peut être à demain Albert !

Jean avait entendu cette fin de dialogue. Il avait compris tout l'avantage qu'il pouvait tirer de cette information. Il savait utiliser l'horaire des marées. Si Albert était à même d'en faire autant, il allait passer un sale quart d'heure, sans doute son dernier.

Il finit de s'habiller et enfila sa veste. Il était maintenant dans une tenue correcte mais décontractée, celle classique de l'estivant moyen. Il allait, encore, passer inaperçu. Surtout, qu'il n'avait plus de lunettes. Jean ne portait pas de lunettes. Les verres de celles qu'il avait mises à son réveil n'étaient pas correcteurs.

Mais il était temps d'aller vérifier dans quel état Albert était arrivé sur le port. Dans une dizaine de minutes, tout au plus, il connaîtrait le résultat de son petit trafic sur les freins du vélo. Il espérait une réussite complète, mais s'avouait qu'il avait laissé à Albert une chance de s'en sortir vivant. Albert n'en avait pas fait autant pour d'autres.

## 4

Albert était presque arrivé à la grande descente ; il pédala pour maintenir sa vitesse. Dans quelques minutes il aurait la réponse d'Yvon, c'était dans la poche, il en avait la quasi-certitude. Avec Yvon dans son équipe c'était du sûr. Il en était à se demander si, après avoir été élu maire, il opterait pour le Conseil Général ou la Chambre des Députés. En tout cas s'il était inimaginable d'aller jusqu'à la Présidence de la République, le Sénat était encore dans le domaine du possible. Le vélo prenait de la vitesse. Albert, toujours dans ses fantasmes politiques, serra la poignée du frein arrière, ce qui ralentit l'allure, mais quelques mètres après il y eut une accélération qui l'obligea à freiner de nouveau. Cette fois il serra les deux freins. Le vélo ralentit très peu et reprit même de la vitesse. Il insista sans obtenir le résultat escompté. Il sentit que les poignées de freins ne répondaient plus. Ce devait être parce que les câbles avaient lâché. « Mais, pensa-t-il, ce ne peut pas être les deux câbles à la fois qui sont cassés. Bon sang, je vais trop vite ! Je vais freiner en posant les pieds sur le sol. Merde, je n'y arrive pas et si j'insiste je vais me casser la figure ! Pourvu qu'il n'y ait pas de voitures au croisement ! Je vais essayer de ralentir en mettant un pied sur la roue avant. »

Il jeta un œil sur la roue avant et constata que la manœuvre était impossible à cause du garde-boue. Et sur le garde-boue il vit le mécanisme du frein : la vis qui aurait dû maintenir le câble, sous l'effet des vibrations, sortait de son logement. Il se pencha

pour la resserrer. Il n'en eut pas le temps, car la vis tomba sur la route. Lorsqu'il releva la tête il aperçut le port devant lui. La *Phenix* dévalait la rue à toute allure. Aucune voiture ne passa au carrefour. L'homme et sa monture foncèrent sur le quai. Albert pensa que cela allait se terminer par un bain forcé au bout du quai. Alors il paniqua : il ne savait pas nager ! Il eut le temps de voir Yvon accoudé à la passerelle de la Mireille. Cette vision le rassura : Yvon irait le sauver ! Mais il n'eut pas le temps de voir le filin entre la Mireille et une bitte d'amarrage. Lorsque le vélo le heurta il était tendu par le mouvement du bateau.

Yvon, du haut de la passerelle, vit une bicyclette noire se cabrer et Albert sauter en l'air, la tête en avant, pour retomber, comme une crêpe, sur le dos.

## 5

Jean marchait en apparence tranquillement, mais, dans son for intérieur il était impatient. Il respirait à fond pour se calmer. Une légère brise apportait des senteurs d'iode, de varech et de décomposition. Arrivé près du port, il nota une agitation inhabituelle à cette heure de la matinée. Il s'approcha ; les badauds étaient nombreux et accouraient de toute part pour se diriger vers la Mireille. La voiture de la gendarmerie eut quelques difficultés pour rouler au milieu de cette foule et se garer près de celle du médecin qui, déjà, était sur place. Jean réussit péniblement à se faufiler à travers cette masse de curieux. Toutefois, il resta en retrait du premier rang : il voulait ne pas trop se faire remarquer et surtout ne pas être reconnu par Albert si c'était lui l'objet de l'attroupement et qu'il fût encore vivant et surtout conscient. Albert, allongé sur le dos, l'air indifférent et paisible était bien à l'origine de toute cette animation. Lui qui aimait tant les honneurs ne semblait plus les apprécier alors qu'il était le centre d'intérêt. Le médecin, agenouillé à côté du corps, rangea son stéthoscope dans sa poche de veste, se releva et dit quelques mots à l'un des policiers. Les gens qui avaient entendu répercutèrent l'information : « Il est mort ! Fracture du crâne ! »

Jean s'éloigna de la foule et se dirigea vers la digue qui menait à l'entrée du bassin portuaire. Il avait besoin de se remettre les idées en place. D'abord, ne penser à rien. Il marcha jusqu'au bout de la jetée et contempla le paysage : devant lui s'étendait le vert bleu de l'océan, animé par les vagues ourlées de dentelles

d'écume ; au dessus, quelques cumulus tachaient de blanc le bleu pastel du ciel. Une mouette, qu'il venait de déranger ou qui avait été réveillée par le coup de sirène d'un chalutier quittant la rade, s'envola en criaillant d'indignation. Il la suivit du regard. Elle le survola, passa sur sa droite. Il dut se retourner pour continuer à l'observer. Maintenant elle était au-dessus de la plage, puis elle plana vers la terre. Jean eut alors, devant lui, le village qui du haut de la colline jusqu'au port déployait ses maisons aux tuiles roses. La mouette avait disparu, avalée par l'infini. Jean avait les yeux tournés vers l'endroit où Albert s'était tué. Non, l'endroit où lui, Jean, avait tué Albert. Il se souvenait de l'une de ses prières :

« Mon Dieu, je désire me venger, d'après Ta loi ce n'est pas bien. Je vais tout de même essayer de supprimer le premier de ces êtres qui m'ont fait tant de mal. Si je ne réussis pas, dès la première tentative, c'est que Tu ne veux pas que je me venge, alors j'abandonnerai. Sinon j'en tuerai six, autant qu'il a été supprimé de membres de ma famille ! » .

Dieu avait donné Son verdict et Jean savait qu'il était autorisé à continuer ses expéditions punitives. Mais il avait tout de même un regret : Albert était passé dans l'autre monde sans savoir pourquoi et qui lui avait offert le billet du voyage sans retour.



## 6

Jacqueline Brisquet aimait et son travail, et son lieu de travail, la mairie de Champy. Elle aimait aussi le petit village de Champy, surtout depuis qu'il y avait la déviation. Au milieu de champs et de bois ni trop loin, ni trop près d'une grande agglomération, il avait gardé son caractère rural. Elle y était née, s'y était mariée, y travaillait et y vivait agréablement avec son mari et ses deux enfants. Bien sûr, tout n'était pas rose, mais dans l'ensemble elle s'estimait privilégiée.

Comme ce matin le temps était au beau fixe, elle était venue à pied de chez elle. Il n'y avait qu'un petit kilomètre entre sa porte d'entrée et celle de la mairie. En cas de pluie, ou de temps incertain, elle prenait la voiture, car la campagne, si belle soit-elle, présente quelques inconvénients et perd de son charme, surtout sous une ondée. Elle s'engagea dans la rue de la République ; la montée était assez raide et tournait presque à angle droit à mi-chemin avant d'arriver sur la place principale du village.

Depuis que la déviation avait été mise en service la circulation y était réduite, car seuls les automobilistes du coin, qui avaient à faire dans Champy, l'empruntaient. Avant, la route nationale traversait Champy. Le trafic continu et important coupait pratiquement la commune en deux. Lors des départs et des retours de vacances ou de fins de semaine prolongée, traverser la rue de la République, pour aller du boulanger au boucher, nécessitait une bonne connaissance du slalom. Mais quand la circulation devenait

plus fluide et que les automobilistes roulaient à vive allure, ce malgré les nombreux panneaux signalant de ne pas dépasser les trente kilomètres à l'heure, cela était une prouesse qui relevait de l'exploit sportif ou de la plus grande des imprudences. Morts et blessés avaient été nombreux.

Jacqueline, arrivée en haut de la rue, contempla le paysage qui aurait pu être harmonieux s'il n'avait pas été gâté par des poteaux en béton et en bois reliés par des fils qui griffaient disgracieusement le ciel. L'imposante église brandissait haut son clocher surmonté d'un coq faisant office de girouette. Jacqueline se souvenait qu'elle avait sauté au-dessus ce coq. Ce devait faire cinq ou six ans déjà, le jour de l'inauguration de la nouvelle toiture du clocher. Le coq en zinc était encore à terre, au centre du parvis, et Philippe, le garde champêtre, haranguait la foule réunie pour cet événement :

– Allez, les jeunes, sautez au-dessus du coq ! Comme cela vous pourrez dire, plus tard, en montrant le clocher : « J'ai sauté par-dessus sa girouette. Allez les moins jeunes, sautez ! Vous aussi ! Vous pourrez vous vanter : dire qu'il y a encore peu de temps je pouvais encore danser au-dessus du coq de l'église ! Pas la peine de préciser en quelle circonstance, on ne vous croira pas, mais vous, vous saurez que c'est la vérité vraie. Allons, sautez par-dessus avant qu'on le pendre ! ».

La volaille métallique fut en effet pendue à une corde et soulevée jusqu'au faîte du toit pour y être installée. Et, depuis, elle s'efforce consciencieusement d'effectuer son travail de girouette ; mais cela devient de plus en plus difficile car personne ne pense à venir graisser son axe.

En face de l'église, l'école, de style briard, ressemblait à presque toutes celles de la région. A l'époque de sa construction les autorités avaient été assez intelligentes pour faire bâtir des édifices administratifs qui s'intégraient à l'environnement. Elle abritait, à l'origine, la mairie, l'école et le logement de l'instituteur qui, en même temps, était secrétaire de mairie.

Madame Brisquet y avait été écolière et ensuite avait eu la chance de se faire embaucher comme personnel communal pour aider l'instituteur ; elle y avait travaillé pendant quelque temps. Puis, il y a une dizaine d'années, la commune avait acheté ce que tout le monde appelait le *petit château*, par opposition au château de Haute-Maison dominant Champy. Ce *petit château* était une vaste bâtisse située dans un parc. La propriété n'était pas immense car son maître d'ouvrage, le général baron d'empire Proney, ne s'était pas enrichi en pillant l'Europe comme la majorité de la haute hiérarchie impériale, mais en travaillant sur des problèmes plus utiles à la cause civile que militaire. Il avait acquis un bout de terrain dans le village, près de l'église et avait fait édifier cette demeure où il vécut avec son épouse et ses douze enfants. Par la suite le patrimoine du baron Proney fut morcelé. Une de ses petites filles épousa un comte d'Aureillhac et reçut le *petit château* pour dot. Il resta la propriété de cette riche famille jusqu'à ce que le comte Raymond d'Aureillhac, qui avait été ministre des finances, puis premier ministre, dut le vendre pour rembourser une partie de ses dettes résultant de son incapacité à gérer correctement ses biens et protéger son patrimoine.

La Commune de Champy racheta l'ensemble, le remit à neuf et y transféra la mairie que monsieur Trestart baptisa *Hôtel de Ville* ; il était le seul à utiliser cette appellation, car ses administrés étant fiers d'habiter un village refusèrent cette dénomination qui faisait trop référence à une grande métropole. Les murs du parc avaient été abattus et maintenant un jardin public entourait la grande construction en briques rouges patinées par le temps. « Ce serait magnifique s'il n'y avait pas ces foutus poteaux, pensa madame Brisquet, il serait temps d'enterrer les fils téléphoniques et électriques ! »

Arrivée à la porte de la mairie elle dut fouiller dans son sac à main pour tenter de retrouver les clés, ce qui demanda un certain temps. Elle pensa les avoir oubliées à la maison ou, pire, perdues. A ce sujet son mari lui disait souvent :

« Ou tu te prends un sac plus petit, ou tu te les accroches au cou, ou tu te les mets à la ceinture, mais tu nous pompes plus l'air en paniquant à chaque fois que tu cherches tes clés ! »

Après les avoir trouvées, elle introduisit celle de la mairie dans la serrure et s'aperçut que quelqu'un l'avait déjà ouverte. Ce n'était pas normal, car elle était toujours la première arrivée. Elle entra. Philippe Grandin, le garde champêtre était au téléphone. Il lui fit signe qu'il n'en avait plus pour longtemps. Elle remarqua qu'il ne semblait pas comme à l'habitude : qu'il fût au téléphone, ou qu'il vous parlât, il était toujours enjoué. Ce qui n'était pas le cas : il avait l'air abattu. Quand il eut passé son coup de fil elle le questionna :

– Qu'est-ce qu'il t'arrive, Philippe, tu as une drôle de tête ?

Albert, mon frère Albert, il est mort. Ma belle-sœur m'a téléphoné hier soir, elle avait essayé de me joindre dans la journée, mais ma femme et moi étions absents. Albert s'est tué en vélo. Je n'en sais pas plus.

– Albert mort ? C'est pas vrai ! Ça me fait un choc !

– Moi non plus je n'en reviens pas. Il est comme il est, mon frère, mais je l'aime bien. Tu vois, j'en parle encore au présent. Je n'arrive pas à me mettre dans la tête que je ne pourrai plus me moquer de lui. Je viens de passer un coup de fil à Tony pour lui donner les directives. Il passera dans la matinée. Pour l'instant il doit aller à la sous-préfecture pour une affaire urgente. Je vais partir pour Saint-Georges dans une ou deux heures. Le temps de mettre en ordre ma paperasse pour que Tony s'y retrouve. J'ai aussi prévenu le maire et lui ai demandé l'autorisation de m'absenter quelques jours. Je vais laisser le numéro de téléphone d'Éliane comme ça, en cas de problème, vous pourrez me joindre. Mais Tony est un auxiliaire qui connaît bien le boulot, vous n'aurez sans doute pas à m'appeler.

– D'accord, Philippe, je te laisse terminer. Mais ça doit être l'heure d'ouvrir le bureau au public, j'y vais.

## 7

Ce jour là, Gilbert Garcin n'avait cours que l'après midi ; il avait donc le temps d'aller faire les courses avec Véronique. Ils n'avaient pas jugé utile de se rendre en vélo dans le centre de Saint-Trojan ; le baromètre était sur le beau fixe ; la marche à pied ne les effrayait pas. Gilbert et son épouse, bien qu'ayant largement dépassé la quarantaine, pratiquaient toutes sortes d'activités de plein air, de la nage au tennis en passant par le naturisme, et avaient ainsi conservé une allure jeune. Philippe, le garde champêtre, toujours prêt à donner un sobriquet aux gens, les avait surnommés *Barbie et Kevin* ; comme il aimait justifier les appellations qu'il donnait, il disait de ces deux-là « Véronique c'est une blonde bien roulée, Gilbert un beau mâle bien musclé, mais ils n'ont pas inventé le fil à couper le beurre. En plus ils sont casse bonbons avec leurs conneries d'écologie, de naturisme et de sports. »

Maintenant nos deux personnages, si bien décrits, s'engagèrent dans la rue principale où quelques commerçants forains proposaient leurs marchandises. Naturellement Véronique ne pouvait s'empêcher de s'arrêter devant les étalages de fripes, sacs à main, et autres biens de consommation dont les femmes raffolent. Gilbert l'attendait devant la maison de la presse en parcourant les premières pages des journaux locaux exposés sur un panneau, à l'entrée du magasin. Le gros titre de chacun d'eux annonçait un sujet identique : un habitant de Saint-Georges s'était tué, la veille, en vélo. Il jeta un œil sur les photos qui, si elles

étaient différentes dans chaque quotidien, représentaient toutes le lieu de l'accident, le vélo de la victime et le navire devant lequel cela s'était produit. Seul, le portrait de la victime était le même pour tous ; sans doute un document fourni aux journalistes par la famille du malheureux cycliste. Ce visage, il le connaissait ! Il appela son épouse.

– Véronique ! Viens voir ! Vite !

– Oui ! J'arrive, mais tu peux attendre une minute ! Je vérifie un prix.

– Bien, mais je voudrais que tu me dises si tu reconnais quelqu'un dans le journal.

– Voilà, j'arrive. Tu n'as qu'à lire l'article si tu ne te souviens plus de son nom.

Gilbert suivit le conseil et lut le commentaire sous l'une des photos de la célébrité involontaire du jour :

« Monsieur Albert Grandin, la victime de ce terrible accident » était-il précisé.

Véronique, enfin à côté de son mari, constata qu'elle aussi connaissait ce monsieur ; ils avaient lutté ensemble contre un projet scandaleux dont le seul but était de détruire un site naturel. Pour en savoir plus ils achetèrent l'un des journaux. Ils firent leurs commissions plus rapidement qu'à l'habitude : ils avaient hâte d'être rentrés à la maison pour lire l'article concernant leur ancien compère. Arrivés chez eux ils déposèrent les courses sur la table de la cuisine et se précipitèrent au salon, s'installèrent sur le canapé, étalèrent le journal sur la table basse et commencèrent leur lecture.

## **TERRIBLE ACCIDENT AU PORT DE SAINT-GEORGES-DES-SABLES**

Titrait la Gazette du littoral.

« Un habitant de notre charmante station balnéaire se tue en vélo. Hier matin, Monsieur Albert Grandin, très connu de nos concitoyens, avait rendez-vous au port de Saint-Georges-des-Sables avec son ami Yvon Robin, patron pêcheur, lui aussi bien

connu dans notre région. Monsieur Grandin, dont la maison est dans le haut de la rue du Port, avait pris sa bicyclette pour se rendre à ce rendez-vous. Lorsqu'il aborda la dernière partie de cette rue, en forte déclivité, son vélo prit de la vitesse ; c'est à vive allure qu'il arriva sur le port où il ne put éviter une aussière qui stoppa net le vélo. Le cycliste, éjecté, continua sa course en faisant un demi-tour sur lui même et retomba sur le sol, où son crâne se brisa sous la violence du choc.

Monsieur Grandin, polytechnicien, cadre supérieur à la SNCF, dont il était retraité, avait quitté la Région Parisienne pour venir s'installer chez nous.

Tous les détails sur cet accident et sur la victime sont en page deux. »

La page deux contenait, effectivement, plus de détails et surtout la cause de l'accident. Gilbert et Véronique furent assez surpris des conclusions. Que monsieur Grandin allât jusqu'à démonter les freins de son vélo pour le nettoyer était dans sa nature, mais qu'il omît de revisser des pièces leur parut invraisemblable, à moins que, depuis leur dernière rencontre, il ait pris un sacré coup de vieux !

– C'est surprenant et bien triste, dit Gilbert, mais j'espère que sa femme ne nous enverra pas de faire-part, parce que moi, ça ne m'amuse pas les enterrements !

## 8

Jean, après avoir quitté l'hôtel en fin de matinée, avait déposé sa valise dans son quatre-quatre, puis était parti se promener sur le port. Il avait acheté des journaux régionaux avant d'entrer dans un restaurant qu'il avait repéré lors de son premier séjour à Saint-Georges, et dont le nom l'avait amusé : le *Bouffe Tard*. Il s'était installé à une table et avait commandé un cognac. Il était normal, pour lui, de s'ouvrir l'appétit avec un produit du pays. En France, le whisky avait détrôné depuis longtemps cet excellent alcool, il n'en était pas moins une eau-de-vie ayant les mêmes usages et un meilleur goût. Malheureusement, trop de gens, après la dernière guerre mondiale, avaient lu des romans policiers américains où les héros buvaient, en moyenne, leur bouteille de scotch ou de bourbon par chapitre. Plus tard, un ministre des finances avait incité les citoyens à se détourner des alcools français en les taxant plus que ceux d'importation. Ce n'était pas très malin ! Ce qui amusa Jean était que ce fameux ministre figurait sur sa liste ! D'ailleurs, il aurait dû être le premier à abattre, puisque, en fait, il avait été à l'origine du mouvement anti-déviations. Mais, pensa Jean, son tour viendra ! Puis il savoura tranquillement son cognac en parcourant les journaux. L'accident d'Albert y était relaté en première page. Comme c'était la seule nouvelle importante de la région, elle était commentée sur une demi-page et illustrée de photographies. Il passait rapidement ce qui ne concernait pas directement le résultat final.

« En tout cas, cet habitant, nouvellement installé chez nous,



mais qui... etc. Dont la carrière... etc. Qui participa à... etc. Sera regretté par l'ensemble de la population. »

Chaque journal fournissait une multitude de détails plus ou moins exactes : d'après l'un, il était cadre de banque, avait cinquante six ans et était en préretraite, d'après un autre, dirigeant d'un service ministériel en congé sabbatique, allait bientôt fêter ses cinquante trois ans, et d'après le dernier, il avait soixante ans et était retraité de la SNCF. Albert aurait été content de lire tout cela. D'autant plus qu'il se retrouvait diplômé de grandes écoles ! Les journalistes s'en étaient donnés à cœur joie dans la fausse information, cela leur permettrait, sans doute, de remplir un quart de page dans l'édition suivante afin de rétablir la vérité. Par contre, tous arrivaient à la même conclusion déduite d'après les premières constatations : Albert avait trop bien briqué sa *Phenix* et avait desserré les vis, soit par inadvertance, soit par excès de zèle, lors du nettoyage des freins et ne les avait pas resserrées.

En partie satisfait, Jean commanda son menu ; aujourd'hui il avait une bonne raison de s'offrir un peu de plaisir : il avait supprimé le premier de sa liste. Encore cinq et le compte sera bon. Il pensa qu'il avait tout de même eu un sacré coup de chance pour Albert. Il avait prévu une mise à mort différente, mais au dernier moment il avait modifié son plan. Ce dernier s'était avéré plus discret. En effet, à l'origine, il avait décidé de tuer Albert en le heurtant avec sa voiture, juste après s'être fait reconnaître de lui afin qu'il sût d'où venait son trépas. Il avait repéré qu'Albert allait, de temps à autre, se balader en vélo dans la forêt de Saint-Georges. Il y allait seul, car Éliane n'aimait pas ce moyen de locomotion.

D'ailleurs il avait imaginé agir ainsi pour exécuter ceux qu'il avait condamnés ; il avait acheté un véhicule quatre-quatre pour aller traquer son gibier sur n'importe quel chemin. Il avait même prévu de donner le coup de Klaxon pour se faire identifier et sonner l'hallali. Après tout, ils auraient eu la même mort que les victimes de leur stupide obstination. Mais, le fait que des

personnes, qui avaient toutes joué un rôle important dans une affaire sordide et triste à la suite malheureuse, fussent tuées en peu de temps, dans les mêmes circonstances, aurait attiré l'attention. Et surtout il aurait sans doute été rapidement retrouvé : les traces de pneus sur le sol et autres indices sur le corps de la victime auraient facilité la tâche de la police. Jean aurait eu, alors, quelques difficultés à terminer ce qu'il appelait son devoir. Il lui fallait donc revoir la question pour les suivants et changer de méthode à chaque exécution.

Après déjeuner, il récupéra son quatre-quatre pour se rendre au bord de mer. Il avait découvert une petite plage bordée de pins. L'endroit était ombragé et calme. Il étendit une serviette de bain sur le sol, au pied d'un pin, et s'allongea. Sa veste, qu'il venait d'ôter lui servit d'oreiller. Il rêvassa en écoutant le bruit des vagues. Puis il s'endormit, non sans avoir donné à son horloge interne l'ordre de le réveiller à quatre heures.

## 9

Dans le milieu de l'après midi, monsieur le député maire, André-Jacques Trestart, passa à l'*Hôtel de Ville*. Surnommé l'Agité par son entourage, non seulement à cause des initiales de ses nom et prénoms, mais aussi de la façon de se comporter : il était toujours affairé et semblait ne plus savoir où donner de la tête entre les réunions, les réceptions, les séminaires et son entreprise de fabrique de brosses et balais.

Il avait quelques documents à signer et venait aussi aux nouvelles, comme tous les jours où il n'était pas absent de la commune. De même que la majorité de ses collègues qui cumulait les mandats, il prétendait travailler énormément :

« Je suis un grand bossueur, se vantait-il, moi, je travaille tout le temps, au moins quinze heures par jours, même le samedi et le dimanche. Tout le monde ne peut pas en dire autant. C'est un sacerdoce que de s'occuper de ses concitoyens ! Il en faut des hommes comme nous pour maintenir les valeurs de la République. »

Mais, comme disait Philippe Grandin, quand il parlait des notables :

« Ces mecs là si on les écoutait, à côté d'eux le reste du populo est un ramassis de bons à rien et de feignants, mais quand on y regarde bien ils brassent plus d'air qu'ils n'en font. Prenez le cas de l'Agité, à la mairie il délègue et s'arrange pour prendre le minimum de responsabilité. A la Chambre des Députés, par exemple, quand on le voit à la télé lors d'une retransmission

d'une séance parlementaire, s'il n'est pas en train de lire le journal, il papote avec ses voisins de pupitre ou il roupille à moitié. Quand il vote, il suit les consignes de son parti. L'usine est dirigée par ses deux fils ! Il n'y va que pour montrer qu'il est toujours le chef. Par contre, quand il y a une inauguration ou une autre occasion de se rincer le gosier, casser la graine et voir du beau monde, il est présent. Et il prétend que c'est du travail !

Croyez-moi, ces gens là, ça aime le pouvoir, les honneurs et ça ne peut pas partir en retraite parce que ça en crèverait d'ennui ! Remarquez, tout de même qu'il a fait des choses pas mal pour la commune et la circonscription. Il faut bien avouer que de porter la casquette de maire et celle de député lui permet d'obtenir plus facilement des subventions et d'autres avantages, surtout quand son parti est au pouvoir. On ne peut pas trop se plaindre de lui, à part l'affaire de la déviation où il n'a pas été très net, il a trouvé du boulot à bien des gens du coin, c'est tout de même sympa. Il a aussi aidé Albert à se faire une petite place dans la politique. Il n'est peut être pas bête, mon frère, mais il n'aurait jamais réussi sans monsieur Trestart. »

Donc, monsieur le député maire passa à la mairie. Il informa madame Brisquet de l'absence de monsieur Grandin, absence de quelques jours due au décès de son frère. Madame Brisquet lui répondit qu'elle était au courant et transmit à monsieur le député maire les messages laissés par le garde champêtre : rien d'important, mais il avait pris la bonne habitude de tout signaler.

Cette mauvaise et surprenante nouvelle avait touché André-Jacques : il connaissait bien Albert. Ils avaient fait équipe à la mairie. Albert avait été pendant longtemps son premier adjoint. Albert aurait été un bon maire, mais il avait un défaut : il avait deux faces. Pour ceux qui le connaissaient mal, c'était un personnage charmant, voir charmeur. Il ne manquait pas d'humour et de plus était bien de sa personne. Alors que pour son entourage direct il était le pire des personnages, colérique, râleur et jamais satisfait.

André-Jacques avait manœuvré de telle manière qu'Albert fût

plutôt chargé de la communication avec les administrés que de s'occuper du personnel communal.

Pendant que le maire signait le courrier et les documents administratifs en y jetant un œil rapide, car il avait confiance dans ses collaborateurs, il lança la conversation sur la mort d'Albert Grandin. Jacqueline, aussi, était émue. Elle avait rarement eu à faire avec monsieur Grandin au sujet du travail. Elle le voyait surtout à l'extérieur. Elle connaissait mieux Éliane, sa femme. Elles étaient devenues copines en pratiquant ensemble certaines activités proposées par les associations du village. Elles s'étaient adonnées à la poterie, la reliure et la gymnastique. Éliane lui avait confié que son Albert n'était pas, à la maison, le charmant monsieur Grandin.

Monsieur le maire et sa secrétaire étaient bien d'accord : c'était très triste, pour monsieur Grandin, de mourir en n'ayant pratiquement pas profité de la retraite, mais son épouse allait pouvoir savourer la sienne en toute quiétude. Elle n'aurait plus à supporter son rôle de mari.

## 10

Philippe roulait à bonne allure. A ce rythme-là il ne mettrait que six heures pour arriver à Saint-Georges-des-Sables. Le seul point noir éventuel était à Niort, en quittant l'autoroute. Il espérait y être avant l'heure de sortie des usines et des bureaux, quand la circulation devenait plus dense.

Il n'arrêtait pas de penser au décès de son grand frère. Avant de partir, il avait téléphoné à sa belle-sœur pour lui confirmer sa venue. Elle ne serait pas seule : ses deux fils seraient certainement déjà auprès d'elle. Mais il tenait à être présent pour assister Éliane qui n'avait encore rien décidé au sujet de l'enterrement. Aurait-il lieu à Saint-Georges ou le corps serait-il ramené à Champy ?

Il avait du mal à réaliser la mort d'Albert ; il ne le verrait plus ; il n'aurait plus l'occasion de le taquiner. Albert était son aîné de six ans. Travailleur à l'école, il avait obtenu, avec succès, son Brevet d'étude du premier cycle et n'avait pas voulu continuer ses études préférant entrer rapidement dans la vie active. A seize ans il se fit embaucher dans une compagnie d'assurances. Il y fit toute sa carrière. Il débuta comme simple employé, suivit les cours professionnels, réussit les examens et parvint ainsi à un poste important. Mais Philippe pensait que ce n'était pas seulement grâce au labeur que son frère était arrivé. Il avait dû en épuiser des collaborateurs et il avait dû mettre à rude épreuve les nerfs de ses supérieurs pour obtenir ce qu'il voulait. Car Albert était un arriviste qui utilisait tous les moyens pour réussir. Si son charme était inefficace, alors il travaillait au corps celui qu'il estimait être

son rival et si cela était encore insuffisant il utilisait la ruse. Que l'on fût son subalterne, son égal ou son supérieur, on ne résistait pas longtemps. Ceux qui avaient compris le personnage l'évitaient, dans la mesure du possible, ou bien, comme monsieur Trestart, tel un judoka se servant de la force de l'adversaire pour le vaincre, tiraient parti des efforts d'Albert pour le manipuler.

Si Albert avait connu beaucoup de succès, il avait aussi subi quelques échecs. Les derniers l'avaient atteint au plus profond de sa petite personne. D'abord, sa mise à la porte de la compagnie d'assurances : un jour, il fut appelé à la Haute Direction et reçu par le Président, lui même, qui le félicita pour sa brillante carrière. Albert était persuadé que cet entretien était destiné à le nommer à un poste d'adjoint à la Direction Générale. Mais il n'en était rien. Monsieur le Président lui annonça qu'il méritait bien de se reposer afin de laisser la place aux jeunes. Il était mis à la préretraite, avec une compensation financière, importante certes, mais, en résumé, il était jeté comme un vulgaire employé dont on n'a plus l'utilité !

Quand il raconta cela à Philippe, il avait les larmes aux yeux. Lui qui aimait les honneurs et le pouvoir se retrouvait sans fonction. Ensuite, lui, qui briguaît la place de maire, eut la déception de voir monsieur Trestart se présenter, de nouveau, aux élections municipales. Albert ne voulait plus être que l'adjoint. Et même si le maire sortant ne s'était pas représenté, Albert aurait eu peu de chance de récolter des voix, car il y avait eu l'affaire de la déviation. Monsieur Trestart, ainsi que d'autres villageois, peu nombreux, ne voulaient pas de cette déviation. Tous les arguments, écologiques, économiques, politiques, financiers et même touristiques furent avancés. Dans la balance les morts et les blessés ne représentaient qu'un moindre mal par rapport aux nuisances que cette déviation apporterait. Albert, qui n'était ni pour, ni contre, se rangea dans le camp du maire. Il s'engagea tant et si bien dans ce combat qu'il en fût considéré comme le meneur. Enfin, les partisans du projet eurent gain de cause à la suite d'un terrible accident dans le centre de Champy. Un an après cet

événement, une nouvelle route, qui passait à l'écart du village, fut inaugurée.

Entre temps Albert s'était aperçu des motifs réels du déblocage de la situation : Monsieur Trestart ne s'était pas trop investi dans cette affaire car son but réel avait été de retarder la réalisation du chantier : le gendre de son ami le comte d'Aureillhac, entrepreneur de travaux publics, n'avait pas les possibilités matérielles et financières pour répondre à un appel d'offre. Il lui fallait attendre la fin de deux chantiers importants, l'un en Afrique du Sud, l'autre en Asie. Dès qu'ils furent terminés et que matériels et finances le permirent, il fut nécessaire de cesser l'opposition au projet. Monsieur Trestart, qui était resté en retrait afin de mieux suivre les événements, pouvait tourner sa veste. Il avait rendu un grand service au gendre de son grand ami et servi sa carrière politique en ménageant la chèvre et le chou ! Il avait préféré laisser son adjoint faire le sale boulot et l'avait incité en conséquence. Albert avait été le pantin de Trestart ! Alors qu'en règle générale c'était lui qui pensait tenir les ficelles !

C'était trop pour lui et il décida de s'*exiler* en province pour *refaire sa vie* comme il disait. Et il s'installa à Saint-George, petite station balnéaire, où il possédait une résidence secondaire. Cette habitation avait d'abord été la maison des vacances. En été, Éliane y prenait ses quartiers avec les enfants. Albert ne venait qu'en fin de semaine et lors de ses congés annuels. Ils s'y étaient fait des relations et étaient connus dans le pays. Certains pensaient même qu'ils étaient originaires de la région, d'autant plus qu'Albert n'hésitait pas à se montrer dans tous les lieux publics et à se mêler à la population. En raison de sa fonction de maire adjoint de Champy il en avait pris l'habitude et il aimait cela.

Philippe se demandait comment l'accident avait pu se produire. D'après les premières constatations les freins du vélo n'auraient pas fonctionné. Cela le surprenait, car son frère était très soigneux et exigeant en matière de sécurité. Il n'y avait pas qu'avec les êtres humains qu'il se montrait maniaque ! « Enfin, pensa-t-il, ce soir j'en saurai plus. »



Philippe entra dans Saint-Georges-des-Sables. La montre de son tableau de bord indiquait qu'il était un peu plus de seize heures ; il avait bien roulé ! Il dut s'arrêter au seul feu rouge de l'agglomération. Ce feu était assez long. Il régulait la circulation entre l'accès au port, à la ville et à la plage. Alors qu'il patientait, Philippe, regarda autour de lui. Il remarqua, sur la gauche, en face, un quatre-quatre dont le conducteur ne lui sembla pas inconnu. Il l'observa. Lui aussi parcourait du regard les alentours et quand il tourna son visage vers Philippe ce fut avec l'indifférence de la personne aux yeux dans le vague. Le feu passa au vert. Philippe démarra lentement pour mieux voir le conducteur. « On dirait Jean, le boulanger ! Pensa-t-il. Mais, si c'était lui il m'aurait reconnu, on était assez copain avant qu'il disparaisse de Champy ! En tout cas le type lui ressemble sacrément. Non ça ne peut pas être Jean, qu'est ce qu'il viendrait fabriquer ici ? Certainement pas rendre visite à mon frère, ce n'était pas le grand amour entre eux. Non, ce n'est pas Jean. C'est bête, j'aurais dû klaxonner, maintenant c'est trop tard, il est déjà loin. »

## 11

Jean se réveilla alors qu'au loin un clocher sonnait les quatre heures. Il se leva, remit sa veste, récupéra la serviette de bain sur laquelle il s'était couché, la secoua, la plia et la rangea comme un vieux garçon ordonné et soigné qu'il était devenu depuis qu'il n'avait plus de famille. Certaines personnes, après le décès d'êtres chers, se laissent aller, d'autres reprennent le dessus. Cela était son cas, pour l'instant, mais qu'en serait-il une fois sa mission accomplie ? Il monta dans sa voiture et prit la route en direction de Rochefort. Il était prudent de ne plus s'attarder dans Saint-Georges-des-Sables. La famille d'Albert devait déjà être sur place. Éviter de rencontrer une ou deux personnes qui vous connaissent est relativement facile, mais cinq ou six devenait périlleux.

Il arriva devant le seul feu de signalisation de Saint-Georges qui passa à l'orange. Jean freina et s'arrêta. Il admira le port, où les cabanes d'ostréiculteurs faisaient un concours avec les bateaux : qui aurait la couleur la plus pimpante ? Il tourna la tête de l'autre côté de la route, vers la ville. Il eut le temps de distinguer Philippe dans la première voiture de la file venant en sens inverse. Ce dernier le dévisageait. L'avait-il reconnu ? Jean eut le reflex de continuer son mouvement, sans marquer de temps d'arrêt, les yeux dans le vague comme s'il regardait sans voir. Le

feu passa au vert. Jean démarra. Il espérait que Philippe penserait avoir entrevu quelqu'un qui lui ressemblait. Mais il estima qu'il aurait dû quitter la ville beaucoup plus tôt. Saint-Trojan l'attendait. Il était temps de s'occuper de Gilbert et Véronique.

Jean approchait de l'île d'Oléron, il venait de sortir de Saint-Agnan et roulait maintenant sur une longue route bordée de prairies ; de temps à autre quelques vaches animaient le paysage ; des hérons, à la recherche de nourriture, pataugeaient dans les lentilles d'eau des fossés longeant de part et d'autre la voie ; plus rarement, des mouettes, ou peut-être des goélands (Il ne se souvenait plus de la différence entre les deux), se risquaient dans les prés marécageux. Il se fit la réflexion qu'en fait les hérons devaient être, à l'origine, des mouettes (ou des goélands ?) qui, vivant dans de telles régions, avaient évolué pour y survivre. Ce qui pouvait se résumer ainsi : le héron est une mouette qui en a eu assez de se mouiller le croupion et s'est laissé pousser les pattes en conséquence... et confirmait aussi les théories de Lamarck et Darwin sur l'évolution des espèces !

Au loin, devant, Jean eut le loisir d'admirer une cigogne becquetant un ragondin écrasé sur la chaussée ; elle s'envola lourdement, majestueusement, dès que le quatre-quatre l'approcha de trop près.

« Ce n'est pas le tout que de s'extasier, pensa Jean, il est temps de prévoir la suite avec précision ». D'abord il ne devait pas séjourner à Saint-Trojan même : il avait déjà pris un risque en n'ayant pas quitté Saint-Georges plus tôt. De plus, maintenant, ce n'était pas de deux personnes qu'il devait se cacher, mais de six : Gilbert, Véronique, leurs trois enfants et la grand-mère ! Certes, quand il était venu à Saint-Trojan, le mois dernier pour *espionner* les Garcin, il avait réussi à ne pas être repéré par l'un d'eux. Et s'il l'avait été cela n'aurait eu que peu d'importance. Il avait bien le droit d'aller en vacances où bon lui semblait. Par contre, depuis la suppression d'Albert, il était préférable de ne pas éveiller les

soupons ; les Garcin devaient être au courant du décès de ce dernier ; ils le connaissaient assez pour ne pas avaler la thèse de l'accident. Donc, Jean décida de louer une chambre d'hôtel au Château-d'Oléron.

Il était maintenant sur le pont d'Oléron et roulait tranquillement, sans dépasser la limitation de vitesse. Des appels de phare de la voiture qui le suivait lui rappelèrent qu'il y a des gens toujours pressés ; il détestait ce genre de personnage qui vous reproche de respecter les limitations de vitesse ! Il maintint son allure en se disant que ce n'était pas parce qu'il avait commencé à faire fi du code civil qu'il devait continuer avec le code de la route.

Arrivé au Château, il gara sa voiture sur la place principale. Il eut l'agréable surprise de constater qu'il n'avait qu'à traverser la rue pour se retrouver dans un hôtel restaurant dont l'aspect lui parut sympathique. Il s'y rendit après avoir récupéré la valise contenant ses vêtements et ses affaires de toilette. Il loua une chambre en précisant qu'il resterait sans doute une dizaine de jours.

Après avoir pris une douche et s'être changé il se sentit prêt à penser sérieusement à la meilleure manière de liquider les Garcin, mais avant, il lui était indispensable de reprendre des forces devant une bonne table. La salle du restaurant de l'hôtel, qu'il avait entrevue lorsqu'il était à la réception, lui avait semblé si accueillante qu'il ne jugeât pas indispensable de chercher ailleurs.

Pour varier, il ne prit pas un cognac comme lors du déjeuner au *Bouffe Tard* (décidément ce nom l'amusait !), mais un Pineau des Charentes ; ce serait aussi agréable et surtout moins fort en alcool. Il dégusta tranquillement cet apéritif en attendant le plateau de fruits de mer qu'il avait commandé. Il ne pensait à rien de particulier et parcourait des yeux l'environnement. Des objets accrochaient son regard et modifiait le fil de ses pensées : les lambris, en chêne foncé, lui rappelaient la boulangerie, avant les travaux de rénovation qu'il avait entrepris peu de temps après le

décès de son père. Ce dernier, en retraite depuis quelques années, n'aurait jamais admis que son fils changeât la décoration du magasin. Il était hostile à toute nouveauté ; alors qu'il exerçait encore il avait consenti que la farine lui fût livrée en vrac et non plus en sacs ; c'était tout juste s'il avait accepté le remplacement du vieux pétrin par un outil plus moderne et plus performant lorsque Jean avait pris sa suite. Heureusement que sa brave mère avait réussi à convaincre son têtard de mari que cet achat était indispensable. Jean pensa alors à sa mère. Elle aurait quatre-vingt-dix ans si elle avait été encore en vie, mais, sa disparition, cela faisait presque dix ans déjà, lui avait évité de supporter la perte de ses petits et arrière petits-enfants. Son père, qui aurait eu presque cent ans maintenant, était mort relativement jeune, tué et par l'ennui de la retraite et par l'excès de travail depuis son plus jeune âge.

Jean fut interrompu dans ses réflexions par la serveuse qui lui apportait la demi-bouteille de vin destiné à accompagner le plateau de fruits de mer : un vin blanc des Charentes ; il y avait peu de temps qu'il avait découvert ce vin envers lequel, en général, les gens ont un a priori peu favorable : ils considèrent, à tort, certains vins de pays comme des picrates qui se donnent des airs de grand en portant belle étiquette et bon prix. Il y goutta. Le bouquet fruité fit jaillir, du fin fond de sa mémoire, un souvenir lointain, très lointain : il était encore jeune et lors d'une partie de chasse, au moment du casse-croûte, un des chasseurs avait offert du vin blanc pour accompagner les rillettes. Jean n'avait pas prêté attention au commentaire du donateur sur l'origine du breuvage ; il était trop affamé pour l'écouter. Il avait seulement retenu que ce vin n'était pas commercialisé et servait uniquement à la consommation personnelle de son producteur. En tout cas il avait apprécié. Et ce qu'il buvait en ce moment devait être de même provenance!

Cela détourna le fil de ses pensées sur la chasse ; c'était l'une

de ses passions qu'il avait pratiquée, mais de moins en moins, d'abord par manque de temps, puis par manque de gibier et enfin parce qu'il trouvait que cette pratique finissait par être très onéreuse pour le peu de temps qu'il pouvait lui consacrer.

Tandis que son esprit vagabondait, il continuait à observer la salle du restaurant. Une tête de sanglier, accrochée à l'un des murs l'incita à repenser à la chasse et au gibier. Il en avait chassé de toutes sortes, du lièvre à la perdrix, du chevreuil au sanglier, mais, pas toujours avec succès : jamais un chevreuil ou un sanglier n'était tombé après qu'il eût tiré, en fait, c'est volontairement qu'il ratait ces gros bestiaux qui lui inspiraient un certain respect, et puis, s'il chassait, c'était surtout pour le plaisir de marcher dans la campagne. Un lapin ou un faisan suffisait à son tableau de chasse ; son grand-père, qui braconnaît de temps à autre, lui avait fait la leçon :

« Il ne faut pas tuer pour le plaisir, mais pour nourrir sa famille ou améliorer l'ordinaire. Tout être humain a autant le droit de chasser pour survivre, comme le loup ou le lion, mais les rois ont interdit ce simple droit au peuple ; c'était une manière d'obliger les manants à trimer pour les nobles. Maintenant que nous sommes en république ce ne sont pas ces nouveaux brigands de grand chemin que sont les présidents, députés et autres élus par les couillons que nous sommes qui vont m'obliger à payer une taxe pour faire comme nos ancêtres. »

Toutes ces réflexions le ramenèrent à son prochain gibier et une idée naquit en son cerveau ; maintenant il ne lui restait plus qu'à aller se coucher. Pendant son sommeil cette idée, telle une graine semée sur un terrain propice, germerait et grandirait si bien que demain, au réveil, à six heures, il saurait comment détruire Gilbert et Véronique.

## 12

Albert avait souvent dit que, s'il venait à mourir, il serait préférable de l'enterrer dans le cimetière le plus proche ; donc, Éliane et ses enfants avaient décidé qu'il serait enterré à Saint-Georges. Ce, d'autant plus qu'en dehors de son frère Philippe, de son épouse et de ses deux enfants, il n'avait plus tellement d'attaches à Champy. Et, il y aurait certainement plus de monde pour assister à ses funérailles à Saint-Georges, où il commençait à être connu et avait quelques amis, que dans son ancienne commune, où il n'avait pas laissé que de bons souvenirs.

Philippe, habitué aux démarches administratives, assista sa belle-sœur ; dans la matinée du lendemain de son arrivée à Saint-Georges, il se rendit à la gendarmerie ; il désirait savoir quand la famille pourrait disposer du corps de son frère. Éliane n'avait pas voulu effectuer cette démarche elle-même car elle était encore sous le choc ; il était pénible, son Albert, mais elle l'aimait ! Et à chaque fois qu'elle parlait de lui, elle s'effondrait en larmes. Avec le temps elle avait appris à le supporter et d'une certaine manière c'est elle qui dirigeait le ménage ; bien souvent son mari avait fait des choix importants, croyant qu'il en était l'auteur, alors que son épouse lui avait suggéré ceux qui lui convenaient, à elle, par des méthodes à faire pâlir de jalousie les plus habiles éminences grises.

Philippe sortit de la maison et s'engagea dans la rue où avait

commencé le drame. Il descendit vers le port en essayant d'imaginer ce qui avait pu se produire. Au port, la Mireille n'était plus à quai ; il demanda à un passant s'il pouvait lui désigner l'endroit de l'accident. Ce dernier le lui indiqua et bien qu'il n'eût pas assisté à l'accident il se lança dans une longue explication. Prétextant une urgence, Philippe se débarrassa de ce témoin de seconde main qui l'avait empêché de se recueillir sur le lieu funeste. Enfin libéré il se dirigea vers la gendarmerie.

La matinée était agréable, le soleil brillait dans un ciel au bleu pur et lumineux. Philippe se dit que les gendarmes affectés ici avaient bien de la chance. Il se dit aussi qu'il aurait préféré profiter de la beauté de ce paysage marin dans d'autres circonstances.

A la gendarmerie il fut accueilli par un gradé affable qui le mit à l'aise :

– Bonjour, Monsieur Grandin, car vous êtes bien le frère de ce pauvre Albert.

Il était un fait qu'Albert et Philippe avaient le même air de famille, bien que de morphologies différentes et même contraires. Plus petit que son frère, Philippe était plus corpulent, sans être gros.

– Bonjour, Monsieur, je suis bien Philippe Grandin.

– D'abord, je tiens à vous présenter mes condoléances. J'avais de bonne relation avec votre frère et son épouse. La pauvre, elle est atterrée.

– Merci... Brigadier ?

– Adjudant Cyril Hoareau, mais vous pouvez m'appeler brigadier ! Ne sommes-nous pas dans une brigade, mais ce sera moins protocolaire et militaire que Mon Adjudant. Mais revenons à votre frère : c'est une étrange affaire que cet accident. Allons dans mon bureau, nous y serons mieux.

– Je vous suis.

Dans le bureau, où ils s'installèrent, Philippe pu constater la sobriété quasi monacale de l'ameublement. Ce gendarme devait



être un homme de terrain et non pas un de ces fonctionnaires qui utilisent l'argent du contribuable pour agrémenter leur lieu de travail en cabinet de ministre.

– Donc, nous sommes pratiquement confrères, reprit l'adjudant, puisque, d'après ce qu'Albert m'a dit vous êtes le chef de la police municipale de la ville de Champy, et, si vous n'avez pas les mêmes pouvoirs que nous, vous avez les mêmes problèmes.

– Je constate que mon frère n'avait pas perdu l'habitude d'enjoliver la réalité ; en fait je ne suis que garde-champêtre, pour être plus précis, chef d'une police municipale dont l'effectif n'est que de deux personnes en me comptant !

– Je pense connaître l'objet de votre visite : vous voudriez savoir quand le corps de votre frère vous sera rendu.

– C'est exact, décidément vous feriez un excellent détective ; vous savez qui je suis, sans jamais m'avoir vu...

– Oui, mais je connaissais bien Albert, il m'avait parlé de vous et vous lui ressemblez.

– Vous avez aussi deviné l'une des raisons de ma visite...

– Il n'est pas besoin d'être un fin limier pour cela ; la majorité des parents de victimes me pose ce genre de question. Mais vous avez dit « l'une des raisons », ce qui signifie qu'il y a, au moins, une autre raison. Je vais d'abord répondre à votre première demande : je viens d'avoir le juge d'instruction au téléphone, pour lui l'enquête est terminée, vous pouvez donc disposer du corps. Il a fait procéder à une simple autopsie afin de vérifier que votre frère n'avait pas eu une crise cardiaque, ou qu'il n'avait pas été drogué, ou qu'il n'était ni sous l'emprise de l'alcool ou d'un médicament quelconque. Rien de tout cela n'a été détecté, en conséquence, le juge a conclu qu'il s'agissait d'une mort accidentelle. Je lui ai demandé de ne pas clore le dossier, mais mes arguments ne l'ont pas convaincu et pourtant...

– Justement, à ce sujet...

– A ce sujet, qui doit être la deuxième raison de votre visite,

vous doutez de cette conclusion, comme moi. J'en connais assez sur votre frère pour considérer qu'il n'aurait pas, involontairement, oublié de resserrer les vis de ses freins. Il n'était pas, non plus, homme à se suicider, ou, si c'était le cas, il n'aurait pas agi ainsi. Il ne me reste que l'hypothèse du vélo trafiqué par un tiers, pour plaisanter ? Pour attenter à sa vie ? Mais alors, qui ? Certainement pas votre belle-sœur ; ce genre de procédé est trop technique et je ne pense pas qu'elle profite du crime. D'autre part je ne vois pas qui, à Saint-Georges, pourrait lui en vouloir à ce point. Qu'en pensez vous, Monsieur Grandin ?

– Là, encore, brigadier, vous me surprenez, vous lisez mes pensées ! Effectivement, je doute de cette conclusion, comme vous.

Albert constata qu'il n'était pas le seul à envisager que le décès de son frère n'était pas dû à un malencontreux hasard. Il se confia sans crainte de passer pour un imaginatif aux yeux du gendarme :

– Comme vous, je ne me contente pas de cette conclusion. Mon frère était maniaque, mais pas assez pour aller jusqu'à dévisser des freins pour mieux les nettoyer ; je l'imagine mal en train d'astiquer des vis. Par contre il était assez maniaque pour vérifier que tout était en ordre après avoir briqué son vélo. S'il avait eu des idées suicidaires, mais cela m'étonnerait, il aurait choisi un moyen plus radical, plus rapide et moins aléatoire quant au résultat.

– Oui, reprit l'adjudant, dans ce genre de chute, on s'en tire, ou avec des égratignures, ou des fractures, ou l'on se retrouve sur une chaise roulante, ou, comme votre frère, on se tue. En somme, c'est comme à la loterie, on ne peut rien prévoir d'avance.

– Exact ! Continua Philippe, donc j'en arrive au même point que vous. Mais si l'enquête est arrêtée, que peut-on faire ?

– Que le dossier soit classé ne me gêne en rien pour continuer mes recherches, même si elles ne sont plus officielles. D'ailleurs, puisque vous pensez comme moi, c'est que vous avez, vous, Monsieur Grandin, un début de piste.

– Eh bien je vais vous parler d’un fait troublant, brigadier. Hier, lors de mon arrivée à Saint-Georges, j’ai cru voir un gars de Champy : Jean Voibin. Avec lui j’ai été à l’école et fait toutes les conneries que peuvent faire les jeunes qui vivent à la campagne. Pardon, qui vivaient, parce que, depuis pas mal d’années il y a eu du changement et ce ne sont plus les gamins de maintenant qui iraient fumer des cigarettes dans une grange, en cachette de leurs parents, ou commettre d’autres brouilles sans gravité, mais difficiles à confesser au curé du village. De nos jours, ils ont d’autres occupations. Mais, excusez-moi, j’en reviens à notre sujet. Donc j’ai cru entrevoir Jean Voibin, avec qui j’étais en bon terme. Par contre, entre mon frère et lui, il y a un froid certain. Jean a perdu sa femme, ses enfants, ses petits-enfants et son gendre parce que mon frère s’est obstiné, avec une bande de politicards, à bloquer un projet de déviation d’une route. Un automobiliste qui n’avait pas tenu compte de la limitation de vitesse dans l’agglomération a perdu le contrôle de son véhicule. Il en résulta le massacre de six piétons, écrasés contre un mur. La déviation a été réalisée, à cause, ou grâce à cette catastrophe dont la famille de Jean avait été victime. Cela, c’est ce que l’on dit officiellement, mais en réalité il y a la dessous un problème de gros sous ; vous devez, sans doute, vous souvenir de l’ancien premier ministre, Raymond d’Aureilhac, ou plutôt, Monsieur le comte, comme il aime à se faire appeler, bien que ce ne soit pas très républicain.

Oui... à votre façon de sourire, je constate que vous vous souvenez de ce personnage et de ses scandales qui eurent l’honneur d’être cités dans de nombreux organes de presse, surtout le Canard Enchaîné, Libération et le Monde. Là, c’est l’affaire des marchés de travaux publics qui concerne la suite de ma petite histoire.

Le comte, qui n’était plus ministre, mais qui avait et a toujours le bras long, était intervenu à maintes reprises pour faire obtenir

des marchés à son gendre, dont celui de la déviation de Champy. Le pire, c'est que le comte est parvenu à faire retarder la réalisation du chantier jusqu'à ce que l'entreprise de son gendre soit prête à présenter sa candidature, qui, de toute façon était sûre d'obtenir le marché. Sans ce blocage, la déviation aurait été terminée depuis assez longtemps et le massacre de la famille de Jean aurait été évité. Voibin a porté plainte, non pas pour faire revenir les siens à la vie ou pour obtenir une indemnité mais surtout afin que ce genre de pratique, dont sa famille a été victime, ne se reproduise plus ; il a été débouté et presque attaqué en justice pour calomnie. J'étais, à ce moment, en désaccord avec mon frère ; j'ai tenté de le convaincre de ne pas pousser l'affaire plus loin, car Jean avait assez souffert. Finalement il n'a pas insisté, car il n'était pas seul ; sa bande d'enragés voulait se refaire une virginité politique. De son côté, Jean n'avait plus confiance en personne et surtout pas en la justice. Je me souviens, qu'à cette époque il m'avait dit, et il ne l'a pas dit qu'à moi seul :

"Quand je pense ou j'écris le mot *justice* c'est avec un j minuscule, car la justice c'est comme l'air que tu respirez : il est pollué! Et ça ne vaut pas plus qu'un pet de lapin ! Par contre je vais faire ma JUSTICE, en majuscules, et là, les guignols en robes ne pourront s'y opposer. "

Je me souviens même, qu'avant de quitter la région, il était intervenu au cours d'un conseil municipal et avait menacé les gens qui avaient participé au refus du projet. Ce jour là, j'avais été désigné pour jouer le secrétaire (dans une petite commune, le garde-champêtre est mis à toutes les sauces) et, si je n'ai pas noté dans le compte rendu de la séance les paroles de Jean parce qu'elles n'émanaient pas d'un membre du conseil, je les ai gravées dans ma mémoire. Il a crié quelque chose comme : "Bande de pourris, je vous jure que je vous aurai et je vais vous supprimer l'un après l'autre, il n'y a pas à avoir pitié des ordures que vous êtes ! " Il est parti en claquant la porte. J'avoue que la séance a été vite bâclée après cela, et j'en ai vu, autour de la table,

qui étaient plutôt livides ! Cela doit faire un peu plus de deux ans. Les personnes concernées n'en menèrent pas large jusqu'au jour où Jean, qui était boulanger, vendit son fonds de commerce et quitta Champy. Tout le monde pensait que ces menaces avaient été proférées sous le coup de la colère et qu'il n'y aurait pas de suite. Mais, je connais bien Jean : il n'a qu'une parole. J'espère que je me trompe, car si ce n'est pas le cas, il y en a encore une quinzaine de personnes qui sont menacées.

– Certes, c'est une piste, mais avec cela je ne peux pas aller bien loin. De plus, si vous avez raison, il serait désolant de ne pas avoir la possibilité de protéger ces gens. Mais si vous me dites que vous avez vu, ici, notre homme, peut-être est-il encore à Saint-Georges ?

– Cela m'étonnerait, quand il m'a semblé l'entrevoir, il sortait de la ville. Je vais tout de même vous le décrire et s'il est encore dans les parages vous pourrez peut-être le retrouver pour l'interroger. Il est aussi très possible qu'il se balade sous une fausse identité.

– Il serait intéressant d'avoir une photo de lui. Vous pourriez m'en procurer une ? Cela nous permettrait de savoir, en questionnant les hôteliers, s'il était dans nos murs, ou s'il l'est encore.

– Je dois avoir ça à Champy ; à la mairie on archive les journaux où il est question du village et comme il a participé à presque toutes les fêtes locales, on doit bien trouver une photo où il figure. Sinon je suis assez bien avec le photographe du journal régional, il doit bien avoir un cliché du boulanger dans un des numéros qui relatait l'accident arrivé à sa famille.

– Merci, Monsieur Grandin ; cela permettra, peut-être, d'éviter un massacre.

Jean quitta la gendarmerie après avoir échangé numéros de téléphone et de fax avec l'adjutant.

## 13

Jean se réveilla. Il devait être six heures. Comme toujours sa montre le lui confirma. Il ne se leva pas tout de suite et se mit à réfléchir à la meilleure manière de supprimer ses deux prochains condamnés. Au cours de son précédent dîner, la veille au soir, il avait beaucoup pensé à la chasse et il s'était souvenu que, lorsqu'il avait surveillé les Garcin, cela devait faire à peu près un mois, il avait été amené à les suivre jusqu'en forêt de Saint-Trojan. Un soir, après le repas, Gilbert et Véronique étaient sortis seuls, à pied. Jean, qui les observait depuis sa voiture rangée assez près de leur maison afin de voir tout mouvement, mais assez loin pour ne pas se faire repérer, les avait suivis. Il remarqua que tous deux étaient en survêtement et que Gilbert tenait un sac de sport. Ils avaient d'abord marché le long du boulevard de la plage, puis avaient tourné en direction du centre du village, pour en ressortir un peu plus haut, à l'orée de la forêt d'où les rails du petit train de Saint-Trojan s'enfonçaient sous les pins pour rejoindre la plage de Maumusson.

Jean, par curiosité, avait utilisé quelques jours avant ce moyen de locomotion qui présentait l'attrait touristique de parcourir une magnifique pinède et de permettre d'accéder à une plage des plus agréables sans avoir à marcher péniblement sur un chemin sablonneux. Une petite locomotive diesel tirait sans hâte ses quatre wagons, des sortes de cages à barreaux rouges et verts,

montées sur roues, chargées de vacanciers bruyants et joyeux qui auraient certainement apprécié que la longueur de cette petite ligne dépassât les six kilomètres cinq cents : le tour de l'île ne leur aurait pas déplu ! Jean trouvait que le verbe *brinquebaler* s'appliquait à merveille à ce joyeux tortillard et pendant le trajet il avait eu l'impression d'être revenu en arrière, au temps où il frottait le fond de ses culottes courtes sur les selles des chevaux de bois.

Mais à cette heure de la soirée le train n'était plus en service et le couple, toujours suivi par Jean, marchait entre les rails. Après quelques minutes de marche, Gilbert et Véronique quittèrent la voie ferrée pour s'enfoncer dans les fourrés. Jean se demanda ce qu'ils pouvaient bien aller faire à cette heure tardive au plus profond des bois. Puis il se souvint d'un racontar qui circulait dans Champy au sujet de ces deux là : ils auraient été surpris, certains beaux soirs de printemps et d'été, en train de faire l'amour, en plein milieu du petit bois de Champy ! On disait même que c'est parce qu'ils étaient devenus la risée du village qu'ils s'étaient fait muter en province.

Jean n'avait pas tellement cru à cette histoire, mais Philippe, le garde champêtre, lui avait raconté qu'un jour, ayant aperçu dans le café du pays un personnage spécialisé dans le braconnage, il avait été vérifier, le soir même, s'il n'y avait pas de piège dans le petit bois. Il n'en avait pas trouvé ; par contre, au milieu d'une clairière, il était tombé sur un spectacle surprenant. Philippe résumait la situation ainsi : « Le Gilbert, il était en train de se tringler la Véronique, ils faisaient ça à la levrette. J'ai été tellement surpris que j'en suis resté tout con ! J'aime mieux te dire que je me suis pas attardé. Le lendemain j'ai été leur remonter les bretelles à ces deux oiseaux. Il arrive que des gens aillent faire un petit tour en famille quand les soirées sont belles et ce que j'ai vu c'est pas un spectacle pour les mômes ! »

Le couple était maintenant arrivé à destination et Jean eut

confirmation que ce commérage était basé sur une réalité ! Seulement ils ne firent pas ça à *la levrette*, mais dans une position qui relevait plus de la technique du judo que du Kama Soutra. Décidément, ces Garcin étaient des sportifs très souples !

Jean ne s'était pas attardé et sur le chemin du retour, puisqu'il n'avait plus personne à suivre, il regardait autour de lui. La lune éclairait suffisamment le paysage et il pouvait lire, sur le sol, la vie de ce lieu : là un chevreuil venait de traverser le sentier, ici une horde de sangliers passait souvent et il serait peut être temps de se hâter pour ne pas la croiser : comme lui disait son grand-père : « Les sangliers ne sont pas méchants, mais ils sont aussi stupides que certains militaires de carrière que j'ai connus dans ma jeunesse, si ça bouge ils chargent. »

L'évocation de cette soirée donna à Jean l'idée toute simple d'abattre les Garcin lors d'une prochaine sortie du même style. On pourrait, ainsi, penser à l'acte d'un voyeur sadique ou d'un braconnier surpris, et pendant que ces messieurs de la police cogitèrent, il aurait le temps de s'occuper du suivant de sa liste.

Il ne lui restait que peu de détails à mettre au point. Pour le fusil, c'était réglé car il l'avait démonté et rangé dans son quatre-quatre avec quelques cartouches de cinq qui seraient suffisantes pour son gros gibier. Cette arme, il n'avait pas envisagé de l'utiliser, mais il l'avait emportée dans sa voiture comme il l'avait fait pour certains objets auxquels il tenait et qui ne prenaient pas trop de place : ses pipes, bien qu'il ne fumât plus depuis longtemps, son premier appareil photo qui datait de sa première communion, un bonnet de marin qu'il avait porté pendant son service militaire, quelques photos, une dizaine de livres et autres bricoles qui le rattachaient au passé. Il avait acheté le fusil de chasse avec ses premières économies, il en était fier, c'était un *Robust*, de calibre douze, à deux canons juxtaposés et provenant de la Manufacture d'armes et de cycles de Saint-Etienne. Il lui suffirait donc de le remonter, de le cacher dans un sac approprié et cela ferait l'affaire. Satisfait du résultat de ses réflexions, il se



leva pour mettre en place son projet avant d'aller surveiller son gibier à *poils*, dans tous les sens du terme, pensa-t'il.

## 14

Tandis que Jean se préparait à la chasse aux Garcin, Philippe se posait des questions sur le décès de son frère ainsi que sur la présence éventuelle de Jean à Saint-Georges. Dès son retour de la gendarmerie, il avait téléphoné à son adjoint Tony. Il savait que ce dernier était un proche cousin de Jean, mais il savait aussi que Tony ne considérerait pas comme une trahison le fait de transmettre un renseignement qui permettrait, peut être, de mettre Jean hors de cause... ou de lui éviter de commettre d'autres homicides, ce qui serait pire.

D'abord il lui avait demandé s'il était au courant des déplacements de Jean ; Tony savait seulement qu'il était parti *jouer au touriste*, sans plus. Puis il lui avait donné une explication rapide de la situation en lui conseillant de n'en parler à personne : pour l'instant il n'avait encore aucune certitude. Enfin, Philippe lui demanda d'essayer de trouver une photographie où l'on put voir distinctement le visage du boulanger afin de permettre de vérifier s'il avait réellement séjourné à Saint-Georges. En cas de succès Tony devait la lui faxer rapidement.

Car, Albert avait un fax ! D'ailleurs, Albert, il aimait bien paraître dans *le vent* ; il avait même un superbe ordinateur, dont il savait à peine se servir ; son caméscope perfectionné ne servait qu'à encombrer un tiroir et il se sentait obligé de sortir dans son jardin, quand il passait un coup de téléphone, pour bien montrer

qu'il possédait un *portable*. Comme disait Philippe de son frère : « Si on sortait une machine ultra perfectionnée à foutre des coups de pied au cul, Albert se précipiterait pour avoir le modèle le plus performant avant tout le monde ! »

N'ayant rien trouvé de valable dans la collection de journaux de la mairie, Tony se rendit à la rédaction du journal régional. Il y rencontra le photographe qui avait couvert l'affaire du terrible accident ayant coûté la vie à la famille de Jean. Mais, sans succès, car s'il figurait bien sur certains clichés, il n'y apparaissait qu'en arrière plan et assez flou ; un agrandissement n'aurait rien donné d'exploitable. Tony passa donc une bonne partie de la soirée à chercher un cliché valable dans ses photographies personnelles. Il en trouva plusieurs, dont une, où Jean était bien visible et reconnaissable. Il avait pris cette photo cinq ans auparavant lors d'une fête communale ; Jean, qui avait gagné au concours de boules, y apparaissait tenant à bout de bras la coupe du vainqueur. Le lendemain matin il s'était empressé de faxer le résultat de ses recherches. Et maintenant, Philippe tenait entre les mains un document qui était d'assez bonne qualité et qui lui confirma que l'homme aperçu au feu rouge de Saint-Georges était bel et bien Jean. Ce dernier avait reçu, avec la perte de sa famille un sacré choc, mais il ne semblait pas avoir pris de coup de vieux : tel il l'avait vu avant hier, tel il était sur la photo. Il s'empressa de se rendre à la gendarmerie pour la remettre à l'adjutant Hoareau. Ce dernier, à l'examen du document, pensa avoir déjà vu cet homme.

– Je crois bien, dit-il à Philippe, que ce gars là je l'ai croisé quelque part et cela me semble récent. Je ne saurais dire où, mais son visage ne m'est pas inconnu. Je passe régulièrement, quand ce n'est pas un de mes collègues qui le fait, dans les hôtels, les pensions de famille, les restaurants et les cafés, afin de savoir si tout va bien. De cette façon les gens sont rassurés, ils savent que l'on existe non seulement pour verbaliser mais aussi pour les servir, si nécessaire.

– Les hôtels sont nombreux, ici, reprit Philippe. En faisant le tour peut être pourrions nous savoir s’il a loué une chambre dans le coin ?

– C’est à quoi je pensais... mais il y quelque chose qui me revient à l’esprit : je ne sais pas pourquoi, mais ce visage, je l’associe au cognac. Pourquoi au cognac ? Ah, j’y suis ! il y a deux ou trois jours, ou peut être était-ce avant hier, alors que j’étais dans un restaurant et que je discutais avec le patron, un serveur lui a demandé de verser un cognac en faisant remarquer que les gens qui prenaient cet alcool en apéritif étaient très rares. Quand le garçon est parti pour servir le client, je l’ai suivi des yeux et j’ai observé, discrètement, tout en continuant la conversation, notre buveur de cognac. C’était celui de la photo ! Je n’irais pas jusqu’à le jurer, mais, si ce n’est pas lui, c’est un sosie ! Venez Monsieur Grandin, ne perdons pas de temps, c’était au *Bouffe Tard*, on va interroger le serveur !

Et l’adjudant entraîna Jean avec lui.

Au *Bouffe Tard*, en voyant la photographie, le garçon qui avait servi le cognac en apéritif ne put s’empêcher de dire :

– Ça, c’est un client qui sait apprécier les bonnes choses et qui sait vivre : j’ai senti, par certains détails, que c’était un connaisseur en restauration... mais qu’est-ce qui lui est arrivé ?

– Quelqu’un a trouvé une valise sur le parking du port, lui répondit par un mensonge l’adjudant. Il n’y avait pas de nom, rien qui puisse nous permettre de retrouver le propriétaire, alors on l’a ouverte et dedans il y avait quelques photos, dont celle-ci, on l’a photocopiée, c’est pour cela que c’est en noir et blanc et pas tellement bon, mais cela permet de rechercher à plusieurs. On sait que le propriétaire est un homme à cause des vêtements et on suppose que c’est peut être sa photo. Vous ne savez rien sur lui ?

– Rien, en tout cas il n’avait pas de valise. Par contre, quand il a ouvert son portefeuille pour me payer j’ai remarqué qu’un papier est tombé sur la table, ça ressemblait à une facture d’hôtel et sur l’en tête il y avait un dessin comme des vagues avec des

mouettes, si ça peut vous être utile...

Cela était bien suffisant pour le gendarme qui entraîna Philippe avec lui vers l'hôtel des *Deux Mouettes*. Tout en marchant, Philippe lui expliqua que Jean avait fait l'école hôtelière et, qu'avant de travailler avec son père à la boulangerie, il avait servi dans des grands restaurants et des grands hôtels ; la réflexion du garçon sur les connaissances de son client tendait à confirmer que ce dernier était bien Jean, d'autant plus qu'il avait reconnu son client sur la photo.

La patronne de l'hôtel, après avoir vu le cliché, en femme de tête très ordonnée et ayant bonne mémoire, s'empressa de sortir son registre, le consulta et montrant une page au brigadier lui dit :

– Votre bonhomme , il a loué une chambre de fin avril jusqu'au début mai, puis, regardez après, il est revenu il y a huit jours et nous a demandé sa note mardi matin. Il s'appelle Voibin Jean. Je n'ai rien d'autre, mais comme vous le savez, chef, je ne suis pas tenue à en savoir plus. Il n'était pas très bavard, il m'a donné l'impression d'être retraité et avait l'air de s'y connaître en cuisine. Du moins c'est ce que j'ai remarqué quand il prenait ses repas dans notre salle de restaurant, il ne commandait jamais n'importe quoi et savait marier les vins avec les plats, mais qu'est-ce que vous lui voulez ?

– Pas grand-chose, rétorqua l'adjudant, merci au revoir et bonne journée.

En sortant de l'hôtel il se tourna vers Philippe et lui confia :

– Certes, c'est réjouissant d'avoir retrouvé notre gars, mais ce n'est pas vraiment rassurant !

– Oh ! Que non ! Lui répondit Philippe en hochant la tête.

## 15

Jean surveillait la maison des Garcin depuis sa voiture, comme il l'avait fait quelques semaines auparavant. Il prenait tout de même le temps de profiter de la plage. Il n'attendit que deux jours avant la promenade en forêt. Ce soir là, Gilbert avait laissé sa *deux-chevaux* devant la maison. En principe il la rentrait dans le garage ; un changement d'habitude qui alerta Jean. A cette heure il était trop tard pour aller faire des courses à Dolus, Saint-pierre ou Marennes, encore moins à Rochefort. Jean, qui, après un bain de mer, se rhabillait tranquillement ne sut pas s'il devait retourner à son hôtel ou continuer de se tenir à l'affût.

Il n'attendit pas longtemps ; à peine avait-il fini de se vêtir qu'il vit Gilbert et Véronique ressortir de la maison ; ils étaient en survêtements, Véronique tenait une grande serviette de bain autour de son cou et Gilbert portait un grand sac. Ils montèrent dans leur *deux-chevaux* et se dirigèrent à l'opposé de la ville. Jean se précipita dans son véhicule. D'abord il suivit leur voiture du regard. Quand celle-ci arriva au bout de l'avenue elle s'engagea sur la droite. Jean démarra tranquillement ; il savait où ils se rendaient.

Arrivé sur l'aire de stationnement de la plage de Gatseau il n'eut aucune difficulté à repérer la *Deux chevaux* ; les véhicules étaient peu nombreux. En ce moment les gens devaient soit déjeuner, soit regarder la télévision soit jouer aux boules. Les

quelques voitures stationnées appartenait certainement à des pêcheurs acharnés ou à des promeneurs amateurs de solitude. Jean préféra se garer à l'écart des autres véhicules, puis il récupéra l'étui de cannes à pêche contenant son fusil, mit quatre cartouches dans une de ses poches de veste et s'engagea sur la trace de son gibier. Les rails du petit train le guideraient, en partie, jusqu'à la tanière, dans la forêt.

Alors qu'il avait presque atteint le tronçon de voie ferrée longeant le bord de mer, il entendit des éclats de voix et des rires. Il se cacha derrière un fourré pour observer : sur la plage une douzaine de personnes s'affairait et devisait joyeusement. Gilbert et Véronique participaient à la petite fête. Cela contraria Jean ; il s'était trompé sur leur programme de la soirée. Il décida de rester ; la fiesta ne durerait pas toute la nuit ; ses proies avaient peut-être d'autres projets pour finir la soirée ? Il s'installa plus confortablement pour espionner et eut ainsi le temps d'examiner la scène. Deux hommes creusaient un fossé peu profond, en couronne, rejetant le sable au milieu. Jean dû se relever rapidement et se réfugier plus en retrait car des membres du groupe pénétrèrent dans la pinède. Ils y ramassèrent des aiguilles de pins sèches qu'ils mettaient dans des sacs en plastique. Jean se posait des questions. En plus d'être des écologistes fanatiques les Garcin ne seraient-ils pas les adeptes d'une secte religieuse ? Les ramasseurs ayant terminé leur récolte s'en retournèrent sur la plage. Jean regagna son poste d'observation. Il constata que le travail avait bien avancé : la tranchée était terminée ; elle entourait un tas de sable aplati à son sommet. Une planche presque carrée était posée sur ce qui ressemblait étrangement à un autel. Les femmes y déposaient, avec précaution, de petits objets noirs et luisants qu'elles sortaient d'un seau. Puis elles couvrirent le tout d'une épaisse couche d'aiguilles de pins. Alors un homme, le grand prêtre, sans doute, s'approcha de l'autel, sortit de sa poche une allumette, l'enflamma et mis le feu aux aiguilles. En

même temps qu'une belle flamme des cris de joie s'élevèrent.

Jean était de plus en plus intrigué. A quel sorte de sacrifice assistait-il ?

Tandis que les aiguilles brûlaient, certains officiants préparaient des tartines de pain beurrées, d'autres ouvraient des bouteilles de vin qu'ils versaient dans des gobelets.

Jean faillit éclater de rire quand il comprit ce à quoi il assistait ; il n'avait jamais eu l'occasion de participer à ce genre de pique-nique, mais il en avait entendu parler.

Ces individus n'étaient pas les adeptes d'une secte, mais des particuliers préparant une aiglade : une recette de moules. Le beurre devait être du demi-sel et le vin du blanc sec, ou mieux du Pineau des Charentes. Jean, qui n'avait pas dîné, les envia d'autant plus qu'une petite brise apportait jusqu'à ses narines une odeur de cendre que son imagination transformait en un mélange de délicieux effluves. Il regretta d'avoir l'estomac vide. Si, au moins, il avait pensé emporter un casse croûte ! Il ne lui restait plus qu'à prendre son mal en patience en essayant de ne plus penser au goût du beurre sur le pain, des moules et du petit gorgeon de Pineau ; il chercha une cache plus discrète où il attendrait la suite des événements en espérant que ces derniers lui fussent favorables.



## 16

La petite fête se terminait ; il faisait déjà nuit. Véronique et ses amies rangeaient les couverts tandis que les hommes nettoyaient la place. Gilbert, à grandes pelletées de sable, rebouchait la tranchée qui avait servi de banc. Les coquilles de moules avaient été consciencieusement enfouies ainsi que les cendres des aiguilles de pins. Les détritrus moins naturels, bouteilles, gobelets en plastique et assiettes en carton avaient été emballés dans des sacs qui seraient jetés dans la poubelle à l'entrée de la plage. Gilbert était fier d'avoir mis au pas ses amis : « on profite de la nature, mais on ne la pollue pas ! »

Déjà, des membres du petit groupe rejoignaient l'aire de stationnement.

– Vous nous excuserez, mais Gilbert et moi ne rentrons pas tout de suite avec vous, on va faire un petit tour en forêt, précisa Véronique.

– Tu veux dire que Gilbert va te faire le coup du satyre ! Lui rétorqua l'une de ses amies.

– Vous êtes vraiment masochistes, tous les deux, reprit un des garçons, avec ma femme on a essayé une fois de faire comme vous. Et bien j'aime mieux vous dire que les aiguilles de pins sur le cul et les couilles ça n'a rien de jouissif !

– T'en fais par pour nous, il faut souffrir quand on veut pousser l'écologie jusqu'au bout... même si on risque de se le blesser...

le bout. Cette remarque exprimée par Gilbert provoqua un bruyant éclat de rire de la part de la joyeuse équipe.

Gilbert et Véronique s'éloignèrent main dans la main ; ils avaient laissé le soin à leurs amis de se charger de leur grand sac. Ils avaient hâte de se retrouver dans la petite clairière où ils se donnaient l'un à l'autre, en toute liberté, naturellement, loin du monde ; le seul risque encouru était d'être dérangé par des animaux ; cela s'était déjà produit une fois ; alors qu'ils étaient en pleine action, une horde de sangliers avait traversé la clairière. L'une des bêtes s'était approchée du couple enlacé à terre qui, par peur, avait cessé tous mouvements. L'animal avait reniflé les fesses de Gilbert qui n'en menait pas large, puis, constatant qu'il n'y avait rien d'inquiétant dans l'attitude de ces humains, était reparti, entraînant derrière lui le reste de la bande.

Jean, à moitié endormi, fut complètement réveillé par les rires provenant de la plage ; il reprit ses esprits. Le soleil avait fait place à une lune bien ronde et brillante comme une pièce de cinq francs suspendue dans un ciel clair. La mer scintillait tel un tapis de paillettes métalliques. Une lueur blanchâtre transformait la forêt en un lieu fantastique. Le festin devait être terminé car les participants commençaient à quitter les lieux ; les uns prenaient le chemin du retour ; les autres finissaient de nettoyer le terrain. Jean repéra les Garcin qui s'éloignaient du groupe. Ainsi, ils ne rentraient pas directement ; Jean se félicita intérieurement d'avoir eu le bon réflexe d'attendre ; le dénouement était proche.

Il les suivit, assez loin derrière, en s'efforçant d'être silencieux ; il n'y a rien de pire, pour se faire repérer, qu'une branche morte qui se brise sous un pied ! De toute façon il n'avait pas à se presser, il savait où ils se rendaient et, s'il les perdait de vue, il les retrouverait au moment crucial : les gémissements de Véronique et les rugissements de Gilbert lui permettraient de les localiser rapidement.

Maintenant le couple était arrivé à destination. Véronique étendit à terre la serviette de bain qu'elle avait emportée, tandis

que Gilbert s'empressait de se déshabiller. Une fois complètement nu, il s'approcha de Véronique et commença à la dévêtir.

Entre temps, Jean s'était rapproché et n'était plus qu'à une vingtaine de pas du spectacle érotique. Dès qu'il estima que le moment était venu d'interrompre la séance, il s'avança, avec lenteur, en silence, le fusil relevé, l'index sur la détente, prêt à tirer si l'un d'eux tentait de fuir.

Ce fut Véronique, couchée sous un Gilbert en pleine action, qui l'aperçut, à deux pas de leurs pieds, les pointant de son arme. Elle hurla, Gilbert se retourna, cria, se leva brusquement en essayant de cacher son pénis qui, sous l'effet de la terreur, perdit en une fraction de seconde toute raideur pour pendre, flasque, vers le sol.

– On ne hurle pas ! Clama Jean, on se tait, on se lève aussi Véronique ! Et on reste sur place !

Véronique se releva, couvrit sa nudité avec la serviette de bain, alors que Gilbert, une main sur un sexe qui n'avait plus rien de glorieux, fixait Jean d'un air abruti.

– Sans la serviette, on dirait Adam et Eve, reprit Jean. Vous formez un beau couple. Ce que vous n'avez pas eu le temps de terminer était agréable à regarder. Mais je ne suis pas un voyeur, j'ai mieux à faire ! Ne bougez pas, ne dites rien, sinon je tire ! Voilà... maintenant que vous êtes plus calmes je vais vous indiquer la suite des réjouissances. Inutile de crier, Véronique, nous sommes en plein milieu de la forêt, vos amis, à cette heure ci, sont déjà chez eux et personne ne peut vous entendre. Je vais donc vous tuer...

– Tu ne vas pas faire ça, Jean ! Tu ne peux pas ! Brailla Gilbert, on va entendre tes coups de fusil ! On viendra, tu seras arrêté et jugé...

– Oh ! Que si je vais le faire. Qui vous dit que je vais vous abattre comme des lapins ? Je peux aussi vous égorger, c'est silencieux. De toutes façons, nous sommes trop loin des

habitations pour que le bruit des détonations y parvienne. Enfin il est possible que je sois arrêté et jugé, mais je ne risque pas la peine de mort, puisqu'elle a été supprimée ; je terminerai ma vie en prison, sans avoir de souci à me faire pour la retraite. Avant, écoutez moi bien ! Vous ne la vouliez pas cette déviation qui aurait traversé la petite forêt de Champy où vous aimiez, les soirs d'été, venir copuler. Vous avez même osé dire que certains arbres centenaires qui s'y trouvaient valaient plus que la vie d'êtres humains. Tu as eu un mot terrible à ce sujet, Véronique. Je te cite : « Ce n'est pas pour éviter deux ou trois morts par an qu'on se doit de détruire ces arbres séculaires. » Mais le pire est que vous serviez stupidement les intérêts du comte, et cela n'a que retardé la suite des événements car depuis plus d'un an elle existe cette déviation et il n'y a plus eu de morts sacrifiés sur l'autel de la sacro-sainte écologie alors qu'une grande partie de votre sylvestre *baisodrome* a été préservée. Vous allez être, comme l'a été votre petit copain et complice, Albert, immolés ; il faut bien compenser ces morts qui manquent ! Maintenant, faites vos prières et recommandez votre âme à Dieu... si vous en avez une !

Affolé, Gilbert tenta de fuir. Jean releva rapidement son fusil et tira, en pleine tête. Véronique hurla et se mit à courir. Elle n'alla pas loin et eut juste le temps d'entendre un nouveau coup de feu avant de s'écrouler sur le ventre ; de l'arrière de son crâne, du sang s'écoulait comme à travers les trous d'une passoire. Jean vérifia les deux corps ; la femme était morte, l'homme non, mais il perdait beaucoup de sang et ne tiendrait pas longtemps. Jean estima qu'il n'était pas indispensable de l'achever ; après tout, son petit-fils avait souffert pendant trois jours avant de mourir, et il n'allait pas avoir pitié de l'un des fautifs. Il cassa son fusil ; les deux cartouches utilisées s'éjectèrent ; il les ramassa, les mit dans une poche et prit le chemin du retour.

David Millet était satisfait : ce matin, il avait pu, comme presque tous les jours, garer sa voiture sans avoir à chercher une place trop longtemps. Bien sûr, il devait encore marcher à pied pendant une dizaine de minutes avant d'arriver à la gare, mais cela était moins pénible que la longue quête à la place disponible, qui peut être n'aurait pas été autorisée et l'aurait laissé toute une journée dans l'inquiétude de voir son pare-brise décoré d'un papillon l'invitant à payer une amende. Arrivé à la gare il alla prendre son journal ; comme toujours il y avait du monde ; il réussit à se faufiler dans cette masse grouillante pour, enfin, atteindre le présentoir où s'empilaient les quotidiens. Il y prit celui qui l'intéressait et réussit à se placer dans une file qui menait à l'une des caisses. Après avoir payé, il ne lui restait plus qu'à s'extraire de cette foule dont l'activité lui faisait penser inévitablement à celle d'une fourmilière dérangée par un événement extérieur. Comme des fourmis, des gens se précipitaient vers l'intérieur de la boutique, cherchaient quelque article, le trouvaient, communiquaient avec un ou plusieurs membres de la communauté et ressortaient. Pour aller où ? Jusqu'à présent David n'avait jamais poussé son observation plus loin lorsqu'il avait été amené à détruire, dans son jardin, ou dans sa maison, une envahissante colonie de ces laborieux insectes. En tout cas, lui, il savait où aller et il ne lui restait plus, pour

l'instant, qu'à réussir à trouver une place confortable dans le train.

Enfin installé, contre la fenêtre dans le sens de la marche, dans un compartiment, pour l'instant presque vide, il s'accorda un moment de réflexion sur le début de cette matinée : une suite de réussites ! Il s'était réveillé de bonne humeur, sa femme aussi, il n'y avait pas eu de problème pour l'accès à la salle de bain ; son fils et sa fille ne s'étaient pas chamaillés pendant le petit déjeuner ; sa voiture avait démarré sans réticence. Jusqu'à présent, tout allait bien. Donc, il pouvait commencer à lire son journal en toute quiétude.

Le train avait déjà quitté le quai sans que David ne s'en fût aperçu ; il était plongé dans les nouvelles sportives, surtout celles concernant le football. Ce sport ne l'intéressait pas particulièrement, mais il se devait d'être informé pour ne pas passer pour un débile mental auprès de ses collègues : à notre époque, dans une entreprise sérieuse, il vaut mieux connaître les nom des joueurs d'une équipe, surtout celle sponsorisée par ladite entreprise, que de savoir bien faire son travail. Une erreur professionnelle et moins grave que de ne pas être capable d'expliquer comment tel joueur, lors de telle rencontre, a marqué un but !

Il parcourut les faits divers qui ressemblaient à ceux de la veille : toujours les mêmes histoires de jalousie se terminant par des coups de fusil ou de couteau ; toujours les mêmes vols à la tire ; toujours les mêmes accidents de la route. Par contre un titre attira son attention :

### « UN CHASSEUR SADIQUE SUR L'ILE D'OLERON ? »

Il connaissait assez bien cet endroit depuis que ses amis Garcin s'y étaient installés deux ans auparavant. Il y allait avec sa famille et séjournait chez eux pendant les vacances de Pâques, en contrepartie, ces derniers venaient chez lui pour les vacances de la

Toussaint. Il continua sa lecture :

« Hier matin, Madame Garcin, maman de Gilbert Garcin s'est inquiétée de l'absence de son fils et de sa belle fille. Ces derniers auraient dû être de retour tard la veille au soir : ils étaient partis avec des amis pour pique-niquer sur la plage. Les amis, interrogés par Madame Garcin, confirmèrent qu'ils s'étaient séparés vers 23 heures. Gilbert et son épouse Véronique voulaient s'isoler dans les bois avant de rentrer chez eux. Et depuis, eux non plus n'avaient pas revu ces deux personnes. L'un des amis se rendit à la plage de Gatseau pour vérifier si les Garcin n'y étaient pas restés pour dormir à la belle étoile. Il ne les retrouva pas mais nota que leur voiture était toujours dans l'un des parkings. Affolée, Madame Garcin alerta la mairie de Saint-Trojan.

Dans le courant de la matinée, Monsieur Lambroso, en vacances dans sa résidence secondaire qui se situe à l'orée de la forêt, est allé signaler à la gendarmerie du Château qu'il avait entendu des coups de fusil en fin de soirée. Ce fait, anormal, puisque, non seulement la chasse est encore fermée, mais de plus il est interdit de chasser si tard, incita le gendarme qui avait noté la plainte à téléphoner à la mairie de Saint-Trojan pour s'informer si rien de particulier n'avait été constaté. La secrétaire de mairie lui signala l'absence de M. et Mme Garcin que l'on avait vus en dernier dans le secteur où les tirs de fusils avaient été entendus par Monsieur Lombroso. Les autorités, estimant qu'il pouvait y avoir une relation entre les deux faits, firent procéder à une battue.

Cette dernière se révéla malheureusement fructueuse. Deux corps, entièrement nus, furent découverts dans une clairière au plus profond de la forêt. L'homme et la femme avaient été abattus chacun d'un coup de fusil de chasse tiré en pleine tête. Les vêtements du couple furent retrouvés non loin des dépouilles. Mme Garcin et les amis de ses enfants reconnurent ces deux corps comme étant bien ceux de Véronique et Gilbert Garcin. Le

médecin légiste a précisé que si Mme Garcin était morte sans souffrir, par contre son mari avait dû avoir une longue agonie. »

Au fur et à mesure qu'il lisait l'article, David changeait de visage. Lorsqu'il leva les yeux de son journal la femme qui était assise en face de lui se demanda s'il n'allait pas avoir un malaise. Il n'en fut rien, mais David venait de ressentir un sérieux ébranlement : ses amis avaient subi une mort atroce. Il s'efforça de lire la suite pour connaître le nom du meurtrier.

« Les plombs retrouvés dans les corps sont d'un calibre utilisé pour la chasse au gibier tel que sangliers ou chevreuils. Ces animaux assez nombreux dans cette forêt sont chassés pendant la période d'ouverture. Dans l'état actuel de l'enquête plusieurs hypothèses sont émises : ou bien M. et Mme Garcin ont été tués par un braconnier qui les aurait surpris, ou bien par un sadique qui les aurait forcés à se déshabiller avant de les tuer. »

Connaissant les goûts érotiques de ses amis, David pensa que la première hypothèse était la bonne. Il termina sa lecture qui ne lui apprit rien de plus sur le meurtre. Il n'arrivait pas à croire à ce fin tragique de Gilbert et Véronique ! Tués comme des lapins ! Aussitôt arrivé à son bureau il téléphonerait à sa femme pour lui annoncer la terrible nouvelle. Il ne put s'empêcher de penser à ses amis jusqu'à l'arrivée à la gare de l'Est. Il marcha péniblement du train au métro à travers la foule. L'image de la fourmilière lui revint à l'esprit et cela l'occupa pendant le désagréable parcours souterrain où, les voyageurs, serrés les uns contre les autres, secoués lors des changements d'allure, devaient se demander si notre civilisation était si civilisée que cela !

Alors qu'il montait les escaliers pour sortir de la station de métro il vit d'abord le ciel qui était d'un beau bleu, plutôt pastel, moins lumineux qu'à Oléron, puis le haut de l'immeuble où il travaillait. En haut, la terrasse et les locaux du Président, non loin, la fenêtre du bureau qui avait été, pendant de longues années, celui d'Albert Grandin. La salle où il travaillait, lui, David, était juste en dessous ; il ne faisait pas partie des *huiles*, mais il ne



faisait pas non plus partie du *menu fretin* à qui étaient réservés les étages inférieurs. Il arriva, enfin, au niveau du trottoir, l'immeuble lui apparut dans son entier et brusquement il eut un éblouissement, il crut que sa tête allait éclater ; le rapprochement entre ce qui venait de se produire à Oléron et la vue de cet endroit où Albert avait travaillé lui communiqua une crainte terrible. Jean venait de commencer à mettre sa menace à exécution !

## 18

Si l'adjoint de Philippe avait hérité de l'agréable physique de sa mère et de la séduction de son père, il avait aussi hérité du nom de famille de son arrière grand-père paternel. Ce dernier, réfugié politique, avait fui, non pas le régime des bolcheviques, mais celui du dernier des tsars, peu avant la révolution russe ; il avait tellement apprécié la France qu'il y était resté, avait demandé sa naturalisation et y avait épousé une avenante briarde. Puis, en 1916, appelé en tant que Français à participer à ce massacre international appelé première Guerre Mondiale, il le fit sans rechigner estimant qu'il avait une dette envers ce pays qui l'avait accueilli.

Après sa démobilisation, il n'éprouva pas le désir de rentrer en Russie mais plutôt celui de continuer à repeupler, avec son épouse, sa nouvelle patrie ; ils avaient déjà deux filles mais désiraient avoir un garçon. Ils furent comblés par la naissance de deux fils. Les deux filles, dès qu'elles furent mariées, n'eurent plus à supporter leur patronyme, par contre, leurs deux fils et les descendants mâles de ceux-ci y furent obligés. C'est ainsi que dans le canton, et même un peu plus loin, il y a des Carabelstroïteloff. D'après ce que son grand-père lui avait expliqué, ce patronyme pouvait se traduire par fils du constructeur de navire et pouvait aussi bien s'interpréter comme fils de l'architecte naval, ou charpentier de marine. Si quelqu'un

lui demandait la signification de ce long nom de famille, lorsqu'il voulait se faire passer pour un descendant d'intellectuels, le grand père donnait la première version mais utilisait la seconde quand il désirait passer pour un rejeton de travailleur manuel. Il résumait cette façon de procéder en expliquant qu'il est toujours utile, dans ce monde, de se mettre à la hauteur de son interlocuteur.

Donc, ce matin là, Antoine, Alexandre, Dimitri Carabelstroïteloff, que tout le monde préférerait appeler Tony, s'en alla prendre un café chez le père Augustin Caillaud qui tenait l'un des deux bistrots de Champy. Enfin, maintenant ce n'était plus lui qui était derrière le comptoir mais son fils, P'ti Caillaud : ce n'était pas le fait d'être âgé de cent cinq ans qui ne lui permettait pas, mais sa famille, son médecin et pratiquement tout Champy qui souhaitaient le voir battre le record de longévité. De ce fait il était cloîtré dans l'arrière boutique afin de lui éviter tout contact qui aurait pu être nocif.

Dès son entrée dans la salle, Tony constata une animation inhabituelle en cette période où il n'y avait pas eu de match de football important la veille, ni de discours politique à la télé. En écoutant la radio à son réveil il n'avait pas entendu que pendant la nuit les députés avaient profité des vacances proches pour voter une quelconque augmentation d'impôt ou autre loi impopulaire, comme ils en ont la mauvaise habitude. En conséquence l'agitation présente ne lui semblait pas justifiée. Lorsque P'ti Caillaud l'aperçut, il brandit un journal et s'écria tout excité :

– Hé ! Tony, viens voir et lis donc ça ! Tu n'en reviendras pas. Les Garcin ! Ils viennent de se faire trucider ! Tiens, lis ça ! Pendant ce temps je te prépare ton café.

Tony prit le journal et lu :

### « UN CHASSEUR SADIQUE SUR L'ILE D'OLERON ?

Hier matin, Madame Garcin, maman de Gilbert Garcin s'est inquiétée de l'absence de son fils et de sa belle-fille. Ces derniers auraient dû être de retour tard la veille au soir : ils étaient partis

avec des amis pour pique-niquer sur la plage... »

Malgré le brouhaha environnant il réussit à lire ce qu'il avait sous ses yeux mais avait quelques difficultés à l'admettre. Gilbert et Véronique ! Tués d'une manière horrible ! Ce n'était pas croyable ! Il était maintenant dans le même état d'esprit que les autres consommateurs présents et se lança de son commentaire :

– C'est pas vrai tout ça ? Je n'en reviens pas ! Gilbert et Véronique ! Ah bas dis donc, ça me fait de la peine, je les aimais bien tous les deux, enfin, j'aimais surtout me foutre d'eux quand ils se mettaient à parler de leur connerie d'écologie.

– Cela fait tout bizarre un truc comme ça, reprit P'ti Caillaud.

– Quand t'auras mon âge, l'interrompit le Père Caillaud, qui avait réussi à se faufiler dans la salle du café en trompant la vigilance d'une de ses petites-filles, tu verras que t'auras pu grand-chose à voir. Je m'souviens, pendant l'été 1912, quand la Laure, la cadette du cousin Sostène elle s'est faite violée par des gars qu'on savait pas d'où qu'y venaient et qui l'ont égorgée après...

– Allez, grand-père, rentre à la maison, on la connaît ton histoire. Et puis y a trop de gens qui fument ici, c'est pas bon pour toi.

Le père Caillaud venait d'être freiné dans son irrésistible besoin de raconter ses souvenirs par l'un de ses petits-fils qui le ramena sans ménagement d'où il s'était échappé. Ce bain de foule l'avait tout de même étourdi car il n'était plus habitué à avoir tant de monde si bruyant autour de lui, il se laissa donc ramener au bercaïl, non sans maugréer contre ses gamins qui se permettaient de le brimer.

Le fait de voir ce vieillard de cent cinq ans se faire rabrouer par un *môme* d'une cinquantaine d'années amusa Tony. D'autant plus que ce patriarche avait un passé dont il pouvait être fier : en 1915 Augustin Caillaud s'était retrouvé dans les tranchées et avait accompli des actes de courage forcés, comme la majeure partie de ses compagnons. Par contre, c'est volontairement, qu'il avait été

rechercher son sous-lieutenant, blessé au cours d'un sanglant assaut. Pour cela il avait dû se glisser sous les barbelés, ramper dans la boue, passer sur des cadavres quand il ne pouvait pas les contourner. Il réussit à rejoindre l'homme qui était toujours conscient, mais ne pouvait mouvoir ses jambes. Il ne restait plus qu'à suivre le chemin du retour. Il le fit à reculons, en tirant le blessé par les bras, et comme il ne pouvait pas ramper il s'agenouilla ; il était devenu une silhouette bien visible par les ennemis qui, au début s'empressèrent de tirer, puis, comprenant qu'il s'agissait d'un pauvre bougre qui essayait d'en sauver un autre, ils cessèrent le feu. Au fond d'eux-mêmes il restait un tant soi peu d'humanité, beaucoup plus que dans le cœur de ceux qui les contraignaient à se massacrer stupidement. Les quarante ou cinquante mètres qui les séparaient de la tranchée furent longs et pénibles à franchir. D'autant plus qu'à mi-parcours Augustin s'arrêta brusquement ; il avait senti une douleur fulgurante au mollet. Comme il était placé, face aux Allemands, ce ne pouvait être une balle ennemie. Il voulu continuer à reculer, la douleur augmenta. Il lâcha le blessé pour tâter sa jambe. Sa main rencontra un bout de métal poisseux et tiède qui s'enfonçait dans le muscle : il venait de s'embrocher sur une baïonnette qui dépassait d'un fusil enterré. Il se dégagea, récupéra le blessé et continua sa reculade.

Il fut félicité et décoré pour cet exploit : au risque de sa vie il avait sauvé un officier. Lorsqu'on lui demanda ce qui l'avait poussé à agir, il avait répondu que ce n'était pas l'officier qu'il avait voulu sauver, mais Monsieur le Comte Maurice d'Aureilhac, non seulement un *pays* mais aussi un membre d'une famille très respectée de la région : « Cela aurait été pour un simple poilu comme moi, j'aurais pas hésité non plus, mais pour un officier autre que Monsieur le Comte j'me serais pas bougé le cul, avait-il avoué en de nombreuses occasions. »

Le sauveur et le sauvé devinrent de très bons amis et eurent de

nouveau à combattre l'ennemi dans le cadre de la résistance. Augustin trouva que cette guerre était tout de même plus propre et il aimait à dire : « en 14-18 on se battait dans la merde, cette fois ci on se bat presque en costume et cravate ! »

Tony sourit en pensant à cette répartie qu'il avait si souvent entendu. Mais bien vite la triste réalité vint assombrir ses pensées. Il but rapidement son café, paya et se précipita vers la mairie. En chemin il se souvint de ce que son chef, Philippe, lui avait dit au sujet de la présence de Jean à Saint-Georges-des-Sables lors du décès de son frère. Il se souvint aussi des habitudes érotiques des Garcin que Jean n'ignorait pas. Il était possible que Jean ait débuté son programme de vengeance. Bien qu'il n'approuvât pas cela, il pensa qu'à sa place il aurait peut-être agi de même. Il connaissait assez bien son cousin et avait constaté qu'ils étaient assez proches de caractère. Jean et lui avaient un ancêtre commun, son arrière grand-père Carabelstroïteloff était aussi le grand-père de Jean. Mais ce dernier avait eu la chance que ce fût son grand-père du côté maternel, ainsi il n'avait pas hérité de ce si long patronyme. Voibin était plus court, plus facile à retenir et surtout faisait gagner de temps lors du remplissage d'un questionnaire !

Un fait important surgit de la mémoire de Tony : quelques temps après la disparition accidentelle de toute sa famille, Jean lui avait donné son appartement de Paris. Il avait même fait enregistrer un testament où il le désignait comme seul héritier des biens qui resteraient après son décès. Au départ, Tony avait refusé, mais Jean avait tellement insisté et fournit d'arguments convaincants qu'il avait fini par accepter. D'abord, Jean lui avait expliqué qu'il préférerait préparer sa succession maintenant : il avait eu la preuve, avec la disparition de son épouse, ses enfants et petits-enfants, qu'il n'y avait pas d'âge pour mourir. Quant à l'appartement, il allait être libre, Jean voulant s'installer dans une région plus ensoleillée. De plus, un seul légataire serait plus avantageux que si le partage concernait les nombreux cousins et

cousines qui lui restaient : après le passage du fisc ils ne toucheraient qu'une poignée de cerises ! Enfin et surtout, Tony était son petit cousin préféré : Jean avait peu de rapport avec le reste de la famille.

De même, Jean avait réglé toutes les dépenses entraînées par cette donation ; il avait prétexté qu'il avait pu et su économiser assez pour palier l'insuffisance de la petite retraite d'artisan qu'il allait percevoir. Tony se souvint de la réflexion de Jean à ce sujet : « Ce ne sont pas les frais de donation qui me mettront sur la paille. » A ce moment, Tony avait seulement compris que ces frais ne ruinaient pas son cousin. Mais, maintenant, il comprenait à quelle paille Jean faisait allusion : celle du cachot !

Tony se retrouva devant la mairie en même temps que madame Brisquet, qui, comme presque tous les jours, cherchait ses clés dans son sac à main pour ouvrir la porte.

## 19

Jean avait pris la décision de ne pas quitter l'île d'Oléron aussitôt après l'exécution de Véronique et Gilbert ; en effet, actuellement rien ne permettait de faire un rapprochement entre les deux événements dont il était l'auteur. Seule une présomption de rapport pourrait être établie, mais sans aucune preuve pour l'étayer. Donc il estima n'avoir aucune raison de quitter ce lieu agréable. De plus, il ne se sentait pas coupable, n'avait aucun remords et en conséquence n'avait pas à se punir. Bien au contraire, il se réjouissait des résultats positifs qu'il venait d'enregistrer. Il se félicitait même et estimait qu'il se devait une récompense qui serait de jouer au touriste pendant deux ou trois jours ! Il visiterait l'île, mais toutefois éviterait Saint-Trojan-Les-Bains : cela aurait été trop stupide de tomber nez à nez avec l'un des enfants Garcin ou leur grand-mère. Par contre ces derniers devaient être, maintenant, peu enclins à aller se promener.

Et puis, aussi, il devait arrêter de trop penser à la suite des opérations ; une pause lui serait bénéfique. Quand il lui arrivait de jouer aux échecs, il réfléchissait rapidement et n'aimait pas cogiter pendant de longues minutes à ce qui se passerait lorsqu'il déplacerait une pièce ; il jouait en estimant ce que pourrait faire l'adversaire dans les deux ou trois coups à venir ; il n'aimait pas que cela traînât en longueur. Il se souvenait d'interminables parties jouées avec un camarade qui mettait un temps infini avant de se décider à bouger une pièce. Cela se passait sur le navire à



bord duquel il avait été affecté pendant son service militaire, Certes, ce camarade gagnait à tous les coups, mais était-ce grâce à sa tactique ou à l'usure de ses adversaires fatigués d'avoir attendu quelquefois plus d'une demi-heure avant qu'il eût pris une décision ?

Certains acceptèrent de continuer à jouer avec lui dans la mesure où le temps entre chaque coup serait limité. A partir de ce moment il gagna moins souvent ; il expliqua que le jeu d'échecs représentait notre vie et la façon de la mener ; lui limiter le temps de réflexion était aller à l'encontre de sa liberté. Jean lui avait rétorqué que dans certains cas les événements ne nous laissaient pas le temps de s'éterniser en calculs et que, si les échecs étaient une image de la vie, il fallait accepter et faire face à toutes les contraintes extérieures.

Il eut l'occasion de le lui prouver, un soir de mauvaise mer, alors qu'ils naviguaient dans le golf du Lion, un coin de la Méditerranée connue pour ses fortes tempêtes. Le navire, un transport de chalands de débarquement pourtant de bonne taille, tanguait et roulait fortement, souvent de manière imprévisible, comme une vulgaire barque. Tous deux avaient commencé une partie. Ils étaient face à face, assis chacun sur un banc à l'un des bouts d'une des longues tables du poste d'équipage. Le dessus des tables des postes d'officiers étaient aménagés en prévision des mouvements du bateau : ils étaient percés de trous permettant la pose de petits taquets en bois afin de bloquer les objets ; par contre, ceux des tables dans les postes des matelots et quartiers maîtres étaient lisses. Certains matelots affirmaient que cela était dû au fait que la vaisselle des officiers était fragile (assiettes en faïence pour les sous officiers, en porcelaine pour les officiers !), alors que celle du petit personnel de l'équipage ne risquait rien : quarts et assiettes étant métalliques.

Donc, Jean et son camarade jouaient. Heureusement que la table et les bancs étaient fixés au sol car à l'extérieur la mer était

coléreuse et secouait le bâtiment avec vigueur ; ils étaient obligés de tenir l'échiquier. A un certain moment la proue du navire se releva fortement, puis resta comme en suspens pendant un temps très court, peut être une seconde et demie, qui parut être une éternité pour tout l'équipage. Chacun dut se retenir, qui, pour ne pas glisser sur son siège ou tomber en arrière, qui, pour ne pas s'écraser sur une cloison s'il était debout, qui, pour ne pas tomber de sa couchette s'il essayait de se reposer. Jean s'agrippa au bord de la table d'une main et au banc de l'autre ; son camarade en fit autant ; l'échiquier, libéré, glissa d'une extrémité de la table à l'autre. Puis le navire piqua du nez ; sa proue, qui était pratiquement hors de l'eau, replongea brutalement. Sur la table, le sens de la descente étant inversé, l'échiquier s'en retourna vers son point de départ, qu'il dépassa même, pour se retrouver à terre où les pièces du jeu s'éparpillèrent. La partie était terminée ; il n'était plus question de refaire le jeu car personne n'avait en mémoire la disposition exacte des pièces ; de plus la tempête, qui s'amplifiait, secouait de plus belle l'embarcation. Il ne restait plus qu'à aller se coucher pour essayer de dormir. Mais avant, Jean fit remarquer à son camarade que leur partie avait été interrompue par un événement extérieur qui ne dépendait pas de leur volonté et qu'ils n'avaient pas prévu ; ce qui faisait qu'il n'y avait ni perdant, ni gagnant ; cela sans entrave de liberté par autrui. Par contre, il était nécessaire de recommencer une autre partie, à un autre moment.

Jean avait remarqué, au cours de son existence, que sa vie était à l'image de cette partie d'échecs interrompue d'une manière inattendue ; lorsqu'il avait un projet en tête et qu'il le préparait avec méthode, bien souvent, un événement extérieur imprévisible le contraignait à agir de toute autre manière qu'il avait prévue. Cela pouvait être négatif comme positif et modifiait complètement le cours de sa vie. Il avait tiré de cette constatation une philosophie qui se résumait par cette formule lapidaire : « on verra ! » Cela n'avait rien changé dans sa façon d'agir ; il n'avait

pas perdu son esprit d'initiative et il pensait même que cela ajoutait un certain piment à sa vie. Il connaissait des gens qui définissaient leur avenir par avance, ils parlaient de profil de carrière dans l'entreprise qui les employait et d'objectifs dans leur vie personnelle. Jean n'avait jamais réussi à savoir si leurs plans aboutissaient, car, s'ils subissaient des revers, ils n'en parlaient pas ou expliquaient qu'ils étaient inscrits dans les risques de leurs prévisions. En tout cas, Jean, lui, prévoyait en se disant qu'il y aurait bien un incident qui bouleverserait son existence et il concluait toujours par un « on verra ! » chargé de sens.

En ce moment, il avait un but, celui de supprimer trois autres auteurs de sa vie présente. Il avait déjà effectué la moitié du chemin et cela avec une facilité déconcertante. Ses plans prévus à l'origine n'avaient pas été suivis. Mais le résultat était là : on avait vu !

David Millet serait le plus facile à frapper ; André Jacques Trestart serait plus difficile à supprimer, d'abord parce qu'en tant que notable il était souvent entouré de monde, ensuite, les précédentes exécutions n'allaient pas passer inaperçues et le rendraient vigilant ; enfin monsieur le comte Raymond d'Aureilhac serait, lui aussi, pour les mêmes raisons très difficile à atteindre. En outre, cet ancien premier ministre était encore plus entouré qu'André-Jacques Trestart et avait même, dans certaines occasions, un garde du corps personnel, payé par l'État. Jean se demandait pourquoi l'État se devait de fournir un garde du corps à ce personnage. Il avait été Ministre des finances, puis, quelques mois après Premier ministre et pendant son *règne* avait fait peu de cas du peuple, qu'il considérait comme une bande de manants : il avait été impopulaire et comme la plupart des Premiers ministres, qu'ils fussent de gauche ou de droite, il avait participé à l'épanouissement d'un profond pessimisme chez les Français, voire à un découragement et à un doute certain sur l'utilité et la valeur des hommes politiques. Philippe, le garde-champêtre,

aimait citer un proverbe : « les cadres, c'est comme les étagères, plus c'est haut, moins ça sert ! » Ceci s'appliquait parfaitement à monsieur le comte.

Jean avait décidé de s'occuper du plus facile des cas. Il avait remarqué que David garait souvent sa voiture sur une place qui surplombait le canal de l'Ourcq d'une bonne hauteur, au moins celle d'un immeuble de six étages. Il ne lui restait plus qu'à trouver le moyen de trafiquer la voiture de David afin qu'elle empruntât la direction du vide, plutôt que celle de la rue longeant le parking. Avec un peu de chance, en arrivant en bas de la descente, le véhicule exploserait en entraînant David dans l'au-delà. A priori ce plan semblait très simple, mais ne satisfaisait pas entièrement Jean : il aurait apprécié que David sût par qui il allait être tué et pourquoi il allait trépasser ; par ailleurs Jean ne savait pas trop comment bricoler la voiture et surtout il ignorait si elle allait brûler lors de *l'accident*. Jean avait constaté, au cinéma comme à la télévision, que tout véhicule heurté plus ou moins violemment s'empressait de s'enflammer et d'exploser avec une intensité proportionnelle au budget du film !

Qu'en était-il en réalité ? « On verra, se dit Jean. »

## 20

Gilbert et Véronique devaient être enterrés à Champy. La maman de Gilbert s'était empressée, après la fin tragique de son fils et de sa belle-fille, de retourner dans son village natal ; elle y avait encore une maison ; ses parents et grands parents étaient inhumés dans l'ancien cimetière ; et surtout il y avait de la place pour deux dans le caveau familial des Garcin. Gilbert et Véronique avaient quelquefois exprimé leur intention de se faire incinérer s'ils venaient à mourir ; étant encore relativement jeunes ils n'avaient pas confirmé cette volonté par écrit. En conséquence madame Garcin mère, plus portée sur le Catholicisme que l'écologie avait cru bon de ne pas tenir compte de cette volonté exprimée d'une manière informelle, d'autant plus qu'elle estimait que ce n'était pas sérieux pour des adeptes de la nature que de se faire incinérer et priver ainsi la terre de ce qui devait lui revenir après notre mort. Bien avant leur décès, un ami des Garcin leur fait la réflexion que ce n'était pas résonner écologiquement que de vouloir se faire brûler car cela entraînait une pollution atmosphérique certaine ! Gilbert et Véronique n'avaient pas apprécié ce genre de remarque qui n'était en fait qu'un trait d'humour de la part de cette relation.

Comme ils étaient très connus dans la région à cause de leurs actions dans le mouvement écologiste et encore plus à Champy par leur goût de l'érotisme sylvestre, le maire prévoyait un afflux

de monde, moitié curieux, moitié compatissant. Il avait donc demandé à son garde-champêtre, Philippe Grandin, d'assister cette pauvre madame Garcin qui avait bien besoin d'aide pour régler les problèmes occasionnés par ces décès.

Afin d'organiser la cérémonie religieuse, Philippe avait pris rendez-vous, avec madame Garcin, chez monsieur le curé. Ce dernier, l'abbé Riollon, était un brave et vieux curé de campagne, qui, depuis une cinquantaine d'année, prêchait la bonne parole. Quant il était sorti, tout jeune, du séminaire, pour s'installer à Champy, il n'avait que la paroisse de ce village en charge. Mais le temps avait passé et maintenant sa fonction s'étendait sur cinq communes. A plus de soixante-quinze ans il avait une activité débordante ; il organisait mariages, baptêmes, communions et enterrements sans montrer la moindre fatigue. Certes, il n'y avait plus foule, comme avant, lorsqu'il célébrait la messe, mais il était aimé et admiré, même par les non pratiquants et les athées ; par sa bonté, sa gentillesse et sa fermeté, il avait exercé une influence positive en faveur de la religion. Voici ce que Philippe disait de lui : « Notre Curé, ce n'est pas un feignant, c'est un homme de terrain, d'ailleurs il est trop bien pour aller se vautrer dans un fauteuil à l'évêché, il n'est pas fait pour la gloire et les honneurs parce qu'il est l'Honneur. A lui seul il vaut bien deux papes cinq archevêques et vingt évêques ».

Donc, Philippe se rendait à la cure qui était assez éloigné de l'église ; en fait, monsieur le curé avait installé le presbytère dans une maison loin du centre de Champy et de l'église afin d'avoir un meilleur accès à ses autres paroisses et de faire comprendre qu'il n'était pas le curé de Champy, mais celui des cinq communes dont il avait la responsabilité.

Philippe avait décidé d'y aller à pied ; le temps était splendide et donnait à la campagne un air irréel de tableau impressionniste ; cela lui permettait aussi de jeter un œil alentour et de vérifier si tout était conforme à ses idées sur la tenue d'un village : pas de détritrus sur les trottoirs, pas de voiture épave, des panneaux de

signalisation en place et lisibles, enfin tous ces détails qui différencient le village de la zone. A mi-chemin il longea le verger de *Monsieur le Comte*. On ne savait pas trop pour quelle raison l'actuel comte tenait à cette parcelle de terre, peu productive, laissée presque à l'état sauvage et non attenante au domaine du château ; il aurait pu la vendre à un promoteur immobilier pour un bon prix. Avait-il des projets plus ambitieux ou bien obéissait-il à la volonté de son père, mort depuis quelques d'années, de ne jamais se séparer de ce terrain qui était lié à l'histoire de sa famille, de la région et même de la France ?

A l'origine le Château de la Haute-Maison était une ferme fortifiée exploitée par des templiers. Leur vaste domaine, incluant six villages, était géré avantageusement par ces chevaliers aussi capables dans le maniement des armes que celui des instruments agraires. Lorsque Philippe-le-Bel commença à s'intéresser à cet ordre religieux devenu trop riche et trop puissant à ses yeux, le commandeur de la Haute-Maison prit quelques précautions afin de préserver l'avenir. Il s'empressa de faire passer une partie du trésor de sa communauté au Portugal ; il fit aussi creuser un souterrain partant du corps de la ferme et débouchant à moins d'une demi-lieue en pleine nature. Il n'eut pas à regretter ces mesures qui permirent à la majeure partie de ses compagnons de s'échapper de la ferme lorsque Philippe le Bel donna ordre de confisquer le domaine de la Haute-Maison et de juger ses membres. La plupart de ces derniers se retrouva sous le soleil méridional et non pas dans les flammes d'un bûcher !

Ensuite, vers 1540, la ferme de la Haute-Maison et ses terres devinrent la propriété de Claude d'Aureillhac. Un de ses grands pères, seigneur en Auvergne, avait reçu ce bien en récompense pour avoir servi les rois Charles VII, Louis XI et Charles VIII comme secrétaire, maître des Comptes et général des Finances. Ce *cadeau* n'avait guère coûté à la couronne de France, d'autant plus que, depuis la fuite des templiers, les terres avaient été

laissées plus ou moins en friche par les paysans qui ne sachant plus qui était le maître ne cultivaient que pour leurs propres besoins.

Claude d'Aureilhac avait fréquenté quelques personnages aux idées nouvelles et surtout contestataires envers l'Église et la noblesse. Il avait ainsi acquis certains principes humanitaires. D'abord, à son avis, il était certain que ses ancêtres n'étaient à l'origine que des chefs de bandes qui s'étaient montrés les plus forts et cela surtout par des moyens brutaux. Ensuite, il n'était que le dernier receleur de ce domaine dont il avait hérité, mais qui en réalité provenait d'un acte de vol de la part de Philippe Le Bel. De plus il estimait devoir protection à tous les gens qui vivaient et travaillaient sur ses terres, car c'était grâce à eux qu'il disposait d'une certaine opulence. Enfin, il avait appris, pour l'avoir constaté à de nombreuses reprises, que les meilleurs serviteurs étaient ceux qui respectaient leur maître, non par peur, mais par reconnaissance.

En conséquence, Claude d'Aureilhac considérait qu'en tant que seigneur et maître il était dans l'obligation d'agir au mieux pour le bien de tous. Aussi protégea-t-il ses serfs et toutes les personnes vivant sur ses terres contre les agressions extérieures. Il fit de son fief un lieu de paix où bandits, pillards et écumeurs de toutes sortes se retrouvaient pendus haut et court, s'ils n'étaient pas assez rapides pour fuir loin du domaine de la Haute-Maison.

De même, s'insurgeait-il contre toutes levées d'impôts exagérées ou injustifiées. Que son souverain demandât des subsides pour guerroyer contre un envahisseur quelconque ou conquérir de nouvelles provinces, Claude d'Aureilhac acceptait. Mais il veillait à ce que cette contribution fût raisonnable et supportable. En revanche, toutes charges destinées à renflouer le trésor royal mis à sec par trop de dépenses inconsidérées et inutiles, le mettaient dans une fureur terrible. Il faisait seller son destrier le plus rapide, l'enfourchait aussitôt pour aller dire au roi ce qu'il en pensait et comment il allait réagir si une telle injustice



était maintenue.

C'est auprès de François 1er qu'il intervint pour la première fois. Ce dernier avait créé une nouvelle taxe dont le but inavoué était de renflouer les finances du royaume allégées par des dépenses somptuaires en fêtes, en cadeaux à sa favorite et ses autres maîtresses et en la construction d'une nouvelle résidence au bord de la Loire. Le comte se montra désagréable avec le roi ; il insista sur le fait que son comté était l'un des principaux fournisseurs de Paris en nourriture, chevaux et autres produits indispensables à la vie d'une cité. Si ses gens devaient encore acquitter un nouvel impôt, ils n'auraient plus ni le cœur, ni la force pour cultiver le domaine, ainsi, la ville n'aurait plus qu'à s'approvisionner ailleurs. Pour en rajouter, le comte sous-entendit qu'il serait à même d'entraîner avec lui d'autres seigneurs de la région. Enfin, il fit quelques remontrances au monarque en ce qui concernait ses dépenses inutiles et non constructives pour le royaume. François 1er se fatigua tant et si vite de la présence d'un vassal si braillard qui exposait ses griefs devant tous, qu'il le renvoya au bout de trois jours, après lui avoir promis une exemption exceptionnelle de charges pendant quelques temps. Sa favorite, la duchesse d'Étampes avait bien proposé de faire disparaître cet impertinent par le poison ou le poignard, mais le roi trouva que ce n'était pas approprié et aurait pu être mal interprété et, surtout, il ne voulait pas se mettre à dos la famille d'Aureillhac qui fournissait d'excellents soldats à son armée. En effet, sur les terres d'Aureillhac, tout homme qui se montrait plus porté sur la bagarre que le travail, était équipé et envoyé dans les troupes royales. Ainsi la région était débarrassée des fauteurs de troubles.

Après la mort de François 1er, Claude d'Aureillhac dut, de nouveau, intervenir auprès d'Henri II. Là, encore, il obtint gain de cause. Certains courtisans prétendirent que Henri II avait été si traumatisé par les récriminations de son vassal qu'il fit passer le

message de s'arranger pour ne plus être obligé de subir la présence d'un seul membre de cette famille exaspérante. Il semblerait que ses successeurs tinrent compte de cet avertissement et, si, par la suite, un Aureillhac était convié à la cour cela n'était jamais pour une question de finances.

Les principes de ce fameux comte furent appliqués par ses descendants. Cela ne permit pas d'éviter les disettes, les abus de pouvoir, les méfaits des guerres et autres maux, mais en réduisit les effets néfastes pour les habitants du domaine. Par exemple, le souterrain construit par les templiers protégea aussi bien catholiques que protestants quand l'un de ces deux partis s'en prenait à l'autre. Il n'était donc pas étonnant que la famille d'Aureillhac fût appréciée, donc respectée et honorée par toute la population. Pendant la Révolution, Robespierre ou Danton ou on ne sait trop quel soit disant républicain donna l'ordre d'emprisonner ces nobles vraiment trop bien estimés. Les paysans, alertés, s'empressèrent de prévenir les habitants du château de la Haute-Maison. Les troupes républicaines ne trouvèrent qu'une demeure vide : les membres de la famille d'Aureillhac s'étaient enfuis par le passage secret pour se rendre dans le verger. De là, aidés par la population ils échappèrent à la guillotine. Quand la situation le permit ils récupérèrent une partie de leurs biens, dont le château et des terres aux alentours.

Lors de la réédification du château, vers mille huit cent quatre-vingts, le souterrain avait été partiellement comblé et le passage secret supprimé. Du moins, c'est ce qu'affirma le représentant de la famille d'Aureillhac de l'époque. Quand il était encore gamin, Philippe croyait en l'existence de ce passage, comme il avait cru au Père Noël. Il chercha, mais ne trouva aucun accès à une galerie lors de ses incursions en ce lieu. Il y avait bien, au fonds du terrain, une petite bâtisse qui servait à ranger des outils. Il y avait bien, sous cet abri, une sorte de cave, plus vaste que le bâtiment lui-même ; pour y accéder, il suffisait de soulever une trappe de bois bien visible sur le sol en terre battue. Un escalier de meunier,

très raide descendait dans grande une pièce souterraine. Pendant longtemps, cet endroit avait servi de refuge nocturne à un vagabond, Charlot. Mais il avait été aussi utilisé par le père de l'actuel comte pour cacher armes, vivres et quelquefois hommes, pendant l'occupation allemande : il était chef du réseau de résistance de la région avec son ami le père Caillaud comme bras droit.

Durant cette période, Charlot en avait été le gardien : lors d'un séjour de plus d'une année en Allemagne, il avait remarqué qu'un bon nombre de ses habitants avait une certaine crainte des aliénés mentaux. Charlot avait donc adopté un comportement propre à les effrayer. Il faisait semblant d'être fou, pas dangereux, mais inquiétant ; il gesticulait en marchant, brandissant sa canne, s'en servait de fusil, de baïonnette, de sabre tout en criant « À l'assaut ! On les aura ! Chargez ! » Ce, aussi bien en français qu'en un parfait allemand, comme s'il était toujours dans les tranchées. Cette attitude effrayait les occupants qui évitaient de venir roder dans le coin. Charlot redevint normal une fois Champy libéré ! Philippe se demanda ce qu'était devenu cet étrange personnage qui, un jour, vers la fin des années cinquante avait disparu du pays.

En tout cas, si Philippe, quand il était gamin, avec d'autres garnements, avait recherché le fameux passage secret, sans succès, il avait visité régulièrement cet immense verger, surtout, à la recherche de pommes, de poires, de pêches et de prunes. Lors de ces commandos, le risque n'était pas de se faire prendre, car *Monsieur le Comte* admettait que les enfants grappillent quelques fruits, mais celui que ces derniers ne fussent pas encore mûrs ; car dans les heures qui suivaient ce genre d'expédition ses camarades et lui se retrouvaient avec une diarrhée carabinée. Philippe se remémora ces formidables coliques qui vous transformaient l'anus en pomme d'arrosoir. Mais ses copains et lui ne pouvaient pas attendre que les fruits fussent à maturité, parce que, quand ils

l'étaient, c'était déjà la rentrée scolaire et ils n'avaient plus le loisir de traîner dans la campagne. Il n'était pas question d'y aller le dimanche à cause des parents qui avaient le temps d'être sur leur dos et le jeudi, à cause du catéchisme et du patronage. L'abbé Riollon, qui, s'il était du genre à bien vous expliquer la différence entre un orme et un peuplier, n'était pas de celui à se faufiler sous les barbelés pour aller piquer des fruits ! Maintenant le verger était vide de présence humaine : cela s'entendait aux piaillements des oiseaux de toutes sortes qui s'en donnaient à cœur joie et que deux pies, telles des gendarmes dépassés par les événements, n'arrivaient pas à mettre au pas. Les gosses du coin ne refaisaient plus les mêmes bêtises ; leurs activités étaient différentes. Télévision, jeux vidéo, tennis et autres occupations leur évitaient les instants passés à se vider les intestins, perdus pour l'amusement.

Philippe était satisfait car tout était normal. Il arriva enfin chez monsieur le curé. Madame Garcin était déjà présente. Elle semblait surmonter avec courage son deuil, mais elle ne participait guère aux préparatifs de la cérémonie ; en réalité elle avait hâte de se retrouver chez elle, avec ses petits-enfants, loin de ces problèmes d'organisation. Elle quitta le presbytère peu de temps après l'arrivée du garde champêtre, laissant aux deux hommes le soin de s'occuper de tout. Philippe profita de l'absence de la brave femme pour raconter au curé sa brève rencontre avec Jean, ses entrevues avec le gendarme de Saint Georges-Les-Bains et les soupçons qui en découlaient. Il lui expliqua même qu'il avait téléphoné au brigadier la veille au soir. Ce dernier avait contacté ses collègues de l'île d'Oléron et attendait le résultat de leurs recherches.

– Philippe, dit alors le curé, je vais te faire part de ce que Jean m'a confié peu de temps après la disparition de sa famille. Comme ce n'était pas lors d'une confession je peux me permettre de te le répéter, cela pourrait servir à une enquête et éviter peut être d'autres morts, mais je te recommande quand même d'être

discret : « Monsieur le curé, m'a-t-il expliqué, je suis fermement décidé à venger ma famille. Non pas pour que ce que je viens de subir ne recommence pas, mais parce que j'en veux à ceux qui ont participé à la perte des miens et qui ne m'ont même pas dit un mot d'excuse, d'autant plus qu'ils n'ont agi que pour des histoires de gros sous. Je n'irai pas attenter à la vie de ceux qui sont venus me voir en me disant qu'ils regrettaient ce qui venait de se produire, qu'ils me demandaient pardon, si je le pouvais, et qu'ils se sentaient coupables. En fait, ceux là étaient les plus sincères dans leur engagement ; ils ont agi plus par sentiment de voir disparaître un endroit appartenant à leur passé. A ceux là je pardonne, mais pas aux autres.

Je ne demande plus justice ; la justice n'a pas accepté ma plainte ; j'en suis donc réduit à rendre ma propre justice. Non ! Disons que maintenant je vais simplement me venger ! Je sais très bien que vous allez me reprocher de vouloir tuer. Je pense que Dieu me comprend, je pense qu'Il me pardonnera, car je vais tuer, mais, comme d'autres l'on fait ou fait faire sous des prétextes divers : guerres, inquisitions, résistances et toutes les soi-disant bonnes raisons que donnent ceux qui ont le pouvoir pour torturer, tuer et forcer les peuples en des combats aussi mortels que stupides. Quand on pense que Jeanne d'Arc a été sanctifiée parce qu'elle a porté les armes et trucidé quelques Anglais, on ne voit pas pourquoi une poignée de cadavres peut vous destiner à l'enfer.

Je vous choque, Monsieur le curé, mais ne m'en veuillez pas ce n'est pas à vous que j'en veux. J'en veux à ceux qui font tout pour contrer le bonheur d'autrui, pour montrer qu'ils ont ou qu'ils sont le pouvoir, pour préserver leurs avantages, et qui de l'extrême droite à l'extrême gauche ne sont que des tyrans en puissance, de Gengis Khan à Staline, de Hitler à la majeure partie de nos hommes politiques. Ils violent les simples règles morales ; ils se réfugient derrière des lois qu'ils ont décrétées pour mieux

les servir ; ils sont fiers d'eux-mêmes, ne connaissent ni la pitié, ni le remord et ne s'excusent pas des conséquences néfastes de leurs actes. Jusqu'à présent, comme tout le monde j'assistais et subissais, je n'avais pas trop de raisons pour intervenir dans cette lutte sournoise qui force les Hommes à se révolter, mais maintenant j'ai le mobile, le temps, l'argent et mêmes les victimes désignées !

Je n'irai pas dire que c'est Dieu qui me force à agir. Loin de moi cette idée stupide comme peuvent en avoir les inquisiteurs, les ayatollahs, les fanatiques qui prétendent être la main de Dieu. Ce n'est pas sérieux de leur part. Dieu n'a pas besoin des hommes pour accomplir Sa volonté. Il est assez Grand pour cela. Se dire être la main de Dieu c'est prétendre qu'Il est incapable d'agir par Lui même : c'est un blasphème qui rabaisse Notre Seigneur. Je vais donc agir de mon propre chef, assurer ma propre vengeance et si Dieu est contre, Il m'en empêchera. »

Il m'a quitté sur ces terribles paroles, que je ne te cite pas mot à mot, mais dans ce que j'en ai retenu, continua le curé. Et maintenant il est probable qu'il soit en train de se venger. Je crois, Philippe, qu'il serait indispensable de réunir ses éventuelles prochaines victimes pour les mettre en garde, même si nous n'avons que des soupçons.

## 21

De retour à Paris, Jean avait retrouvé avec satisfaction son appartement, ou plutôt, depuis quelques semaines maintenant l'appartement de son cousin Tony. Il savait qu'il n'y séjournerait plus pour longtemps et sans doute pour la dernière fois. Il ne lui était pas difficile de prévoir son avenir, avec une très faible marge d'erreur. En fait, il n'y avait que trois éventualités : il était arrêté, il était tué ou il était obligé de s'enfuir. Dans le premier cas, il serait mis en prison, où, après jugement il y finirait ses jours. Cela ne l'inquiétait pas, car il n'aurait plus à se soucier de sa retraite, n'aurait plus de déclaration de revenus à remplir, aurait le temps de lire, d'écouter de la musique, de regarder la télévision. Enfin, c'est ce qu'il imaginait, mais était-ce réel ? Être tué ne l'inquiétait pas non plus : pour lui la mort n'était qu'un événement naturel, comme la naissance. Retrouverait-il ceux qu'il avait aimés sur cette terre ? Dieu lui donnerait-il les réponses à toutes les questions qu'il s'était posées sur la Vie ? Et s'il devait fuir, peut-être retrouverait-il ce parfum d'aventure qu'il vivait depuis quelques mois et lui permettait de ne plus trop penser au drame qu'il avait vécu. On verra !

Il avait tout de même pris le maximum de précaution pour continuer à vivre s'il n'était ni arrêté, ni tué : ce serait sous une autre identité et sous une autre apparence. Mais il ne pourrait jamais plus revenir dans ces lieux, quelle que soit la suite. En

conséquence, il était satisfait d'avoir transmis l'appartement à son cousin, cet appartement qui lui avait été légué par sa marraine, cousine Hélène.

Cette vieille fille était restée fidèle à son amour, son grand amour qui avait été tué en 1917. Il avait été mobilisé dans un régiment qui monta de nombreuses fois au combat pour conquérir une colline du côté de Verdun. La colline fut conquise mainte fois, puis reprise par l'ennemi autant de fois. Ce jeu stupide, appelé stratégie par les militaires, les vrais, les durs, les purs, c'est à dire ceux qui donnent les ordres en suivant les opérations sur une carte d'état-major, bien abrités dans un château réquisitionné assez loin du front, ce jeu stupide, donc, finit par lasser les hommes de troupe et les officiers subalternes qui affichèrent leur mécontentement. Cela était, pour l'état-major, une mutinerie ; il était inadmissible, sous prétexte de pertes énormes en vies humaines lors de ces assauts inutiles, qu'un groupe de poilus se rebellât. Ils furent une vingtaine à servir d'exemple afin d'éviter qu'aucun autre régiment ne contestât les ordres. Le grand amour de cousine Hélène était du nombre. Il tomba, tué par des balles françaises. Elles furent tirées par ses camarades qui faisaient parti d'un peloton d'exécution peu fier d'être obligé d'obéir.

Les Allemands durent se réjouir de voir diminuer une certaine quantité d'ennemis sans qu'ils aient à tirer un seul coup de fusil. Mais la bêtise n'ayant pas de frontière, il est fort possible qu'ils aient agi de même envers certains de leurs troupiers lassés de cet incessant va-et-vient aussi inutile que meurtrier entre deux tranchées.

Cousine Hélène, pour oublier ce malheur, travailla dur. Elle ne désirait plus se marier, ni avoir d'enfants, surtout si, après les avoires élevés, il fallait les envoyer se faire exterminer sur un champ de bataille ! Elle reporta son affection sur sa famille et en particulier sur sa cousine Raymonde. Elle fut témoin à son mariage. Elle accepta avec joie le rôle de marraine de Jean, premier et seul enfant de Raymonde. Elle était de toutes les fêtes,



de toutes les peines. Elle n'avait pas eu d'enfant, et en était contente, surtout lorsque débuta la Seconde Guerre mondiale : ses filles et ses garçons, si elle en avait eu, auraient subi le même sort qu'elle et son fiancé. C'est ce qu'elle imaginait, considérant que l'Histoire est un éternel recommencement : les garçons auraient eu l'âge d'aller se faire massacrer ; et ses filles auraient été de jeunes veuves. Cette pensée lui était insupportable.

Elle espérait que Jean, né au tout début de ce nouvel aléa de l'Histoire, aurait un avenir plus réjouissant. Heureusement, ses parents n'eurent pas trop à souffrir de l'occupation ; son père et sa mère continuèrent à tenir leur boulangerie ; ils participèrent à la résistance dans la mesure de leurs moyens et purent accueillir avec joie et fierté une Libération à laquelle ils avaient pris part. L'espoir de cousine Hélène n'était pas trop déçu : certes, Jean avait été obligé de participer à *sa guerre*, qui d'après les autorités n'en était pas une ! Il eut la chance de servir dans la Marine Nationale et n'eut pas à subir l'épreuve du feu. Du moins, c'est ce que son filleul lui racontait pour la rassurer. En réalité, il en était tout autrement : un de ses camarades avait été tué lors d'une garde de nuit dans le port d'Arzew, deux autres lors d'une patrouille à Oran. Ils avaient été abattus par le F.L.N., après le cessez-le-feu du 19 mars ! Jean aurait pu être à la place de l'un de ses copains. Son navire n'était pas toujours en pleine mer, loin du risque, il faisait aussi escale ; si c'était dans un port, tel que Toulon, Dakar ou Casablanca la descente à terre ressemblait à une promenade touristique ; mais il n'en était pas de même lors des escales à Mers El-Kébir, Alger ou Bougie. Dans ces endroits, les membres de l'équipage jouaient aux touristes lorsqu'ils étaient permissionnaires et aux petits soldats lorsque leur navire était *de service*. Jean n'avait pas voulu inquiéter sa marraine par des récits de gardes ou de patrouilles dans ces milieux hostiles.

De toute façon, cousine Hélène ne comprenait rien à la politique. Il faut dire que les hommes politiques, par leurs

agissements, ne font rien pour être compris. En 1940, elle avait vu le héros de la première guerre mondiale, le sauveur de la France, un homme qu'elle avait admiré, livrer son pays aux occupants. Quelques années plus tard elle l'avait vu être jugé comme un traître à sa patrie. Alors, qu'en fait, pour elle, il s'était sacrifié et laissé humilier pour sauver ses concitoyens. Il fallait un Judas, il avait accepté ce rôle ! Elle avait vu le héros de la deuxième guerre mondiale, le second sauveur de la France qu'elle avait aussi admiré, affirmer que l'Algérie était et resterait française, puis retourner sa veste ; autant avait-il réprouvé et condamné ceux qui étaient pour l'indépendance de ce *territoire*, autant, ensuite il réprouva et condamna ceux qui étaient contre cette indépendance. Mais lui, il n'avait pas été jugé. Pourtant, pensait cousine Hélène, Pétain et de Gaulle avaient suivi le même parcours.

Ce qui la choquait le plus était que son second héros s'était mal comporté envers son premier héros. Mais cousine Hélène ne comprenait rien à la politique.

Elle eut le bonheur de voir revenir son filleul vivant. Elle continua de le choyer comme s'il avait été son fils jusqu'au jour où elle s'en alla rejoindre son grand amour. Un matin, alors qu'elle séjournait à Champy, chez Jean, elle ne se réveilla pas. On la savait cardiaque et très fragile depuis qu'elle avait dépassé les quatre vingt cinq ans et l'on pensa qu'elle s'était arrangée pour venir mourir à Champy, près des siens et surtout du cimetière où elle tenait à être inhumée.

Quant à Jean, il regretta cette merveilleuse marraine qui lui avait fait connaître Paris quand il était jeune ; elle l'avait traîné partout, son filleul, du cinéma de quartier à l'Opéra, du musée Grévin au musée du Louvres. Et si Jean était assez cultivé, il le lui devait : elle lui avait appris à aimer la lecture, la musique, la danse et à savoir apprécier la peinture, la sculpture, enfin tout ce qui est *Art*, classique, ou moderne. « Vous savez, disait-elle à ceux qui critiquaient les nouveautés, le classique, ce n'est que du moderne qui a vieilli, et bien vieilli ; et le moderne, quand il est

bon, deviendra du classique.» Cette femme, qui avait débuté comme petite main dans une maison de couture, était devenue assistante d'un grand couturier qui disait d'elle : « Mademoiselle Hélène, ma chère et indispensable Hélène, qui a commencé au bas de l'échelle, connaît non seulement toutes les ficelles du métier, mais elle en connaît aussi tous les fils ! » Cette boutade, semblant sortir directement de l'Almanach Vermot, sous-entendait un fait important pour ce créateur :

Mademoiselle Hélène était réellement son assistante et sa conseillère ; tous deux s'entendaient à merveille. Il lui arrivait même de dire que s'il n'avait pas été homosexuel, il l'aurait demandée en mariage. Ainsi, grâce à son patron, elle, qui avait beaucoup souffert dans sa jeunesse, avait pu enrichir son esprit, était devenue une dame cultivée, au goût juste et qui savait apprécier les beautés de ce monde tout en sachant combien il pouvait être horrible sous l'impulsion de fous avides de puissance.

Jean était donc de retour dans cet appartement qu'il aimait bien et où il avait tant de souvenirs. Pendant longtemps il avait été sa résidence secondaire, et cela lui avait permis de pouvoir faire visiter Paris à son épouse et aux enfants ; sa fille aînée y avait habité au début de son mariage ; sa fille cadette y avait vécu deux ans pendant ses études.

Mais Jean se dit qu'il était inutile de ressasser tout cela. Il était temps de revenir à la triste réalité. D'abord, il irait revendre sa voiture ; dans la région parisienne elle est plus encombrante qu'indispensable, surtout depuis la création de cette merveille au niveau des transports : la carte orange. Cette carte, accompagnée de son coupon, hebdomadaire ou mensuel, vous permet, pour un prix relativement réduit, de parcourir, de long en large, par tous les moyens de transports publics existants, autant de fois que vous le voulez toutes les zones que vous avez choisies lors de l'achat du dit coupon. Donc, pas de problème de stationnement,

d'embouteillage, voire de péage, mais un défaut tout de même : les agents de la SNCF, de la RATP et du R.E.R. ont une tendance à se mettre en grève pour un tas de motifs, tous aussi valables les uns que les autres, mais désagréables pour les usagers. Jean se disait que les conflits sociaux seraient plus rapidement réglés si les grévistes allaient tout simplement botter le cul des hauts dirigeants de ces entreprises. Ou plus efficace : un ministre des transport attaché derrière un train qui roule, même lentement, trouve rapidement des solutions ! Ces deux pensées amusaient Jean et il aimait, lorsqu'il parlait de ce genre de problème avec certains interlocuteurs, voir leur tête après leur avoir sorti cette théorie.

Jean, de nouveau, se dit que son esprit s'égarait et qu'il devait revenir à la réalité. Donc il repensa à son programme : répondre à trois ou quatre lettres en attente, régler quelques factures, passer à la poste, vendre le quatre-quatre, passer à sa banque pour régler certains détails, acheter un coupon de carte orange, aller faire un tour à la bibliothèque du Centre Pompidou, flâner dans Paris tout en réfléchissant à la mise en place de la suite des opérations. Il avait du pain sur la planche !

Un des grands principes de l'abbé Riollon était que Dieu avait créé les belles et bonnes choses pour qu'elles fussent appréciées, sinon à quoi serviraient Ses œuvres ? Et c'était aussi une façon de prier que de Lui rendre grâce en appréciant Ses bienfaits. Parmi ceux-ci il y avait les aliments, et si l'abbé Riollon mangeait c'était pour se nourrir, certes, mais pas de n'importe quoi, préparé n'importe comment. Ce soir il s'était cuisiné une omelette aux fines herbes et aux pommes de terre. C'était un plat simple, mais tellement délicieux, car l'abbé l'avait préparé aussi soigneusement qu'il préparait l'Eucharistie lors de la messe. Il avait terminé par un morceau de vieux brie, bien sec, bien noir, au goût assez fort qu'il avait accompagné d'un demi verre de vin de pays. Ce fromage et cette boisson s'accordaient bien et présentaient l'avantage de ne pas être onéreux ; la bourse d'un curé de campagne n'est pas celle d'un prélat !

Maintenant il ne lui restait plus qu'à laver son couvert en attendant la venue de ses visiteurs. Tout en faisant cette tâche ménagère, il pensait aux gens qui allaient lui rendre visite, ou plutôt, qui allaient se réunir ce soir, dans sa cure, pour débattre de l'éventuelle réalité de la vengeance du boulanger Jean Voibin. L'abbé connaissait assez bien tous les protagonistes de cette triste affaire ; ils étaient tous catholiques, plus ou moins pratiquants ; il

leur avait fait faire leur première communion, les avait mariés et avait baptisé leurs enfants. Le plus triste, dans tout cela, avait été les obsèques des membres de la famille du boulanger, car si son épouse, ses deux filles, son gendre et ses deux petits-enfants avaient été victimes du terrible accident de la rue de la République, ils n'étaient pas décédés ensemble. La petite-fille du boulanger avait été tuée sur le coup ainsi que son père ; le petit-fils mourut deux ou trois jours après, quelques heures avant sa mère, puis le samedi suivant la fille aînée de Jean décéda ; la femme de Jean sortit du coma le dimanche, mais elle était trop faible pour résister et, elle aussi, quitta ce monde. Jean avait donc subi un terrible supplice pendant presque une semaine.

Bien souvent, lors de décès dus à des accidents ou des maladies frappant des êtres encore jeunes, leurs parents et amis reprochent à Dieu ces morts prématurées. Jean, lui, ne fit aucun reproche à Dieu, il accusa seulement ceux qui avaient empêché la construction de la déviation d'être cause de ce massacre. Jean, s'il était croyant, n'était pas un pratiquant assidu. Il avait expliqué à l'abbé qu'il croyait en Dieu, mais que les religions n'étaient que créations de l'Homme, que pour lui l'Église Catholique et Romaine n'était qu'une secte qui avait mieux réussi que les autres, que s'il avait été élevé dans le Bouddhisme cela n'aurait rien changé à sa façon de vivre. Par contre, avait-il précisé, il estimait et même admirait ceux, qui comme l'abbé, entrent en religion, quelle que soit cette religion, et servent aussi bien Dieu que les Hommes. Un jour, il avait aussi expliqué qu'il ne croyait ni à l'Enfer ni aux mauvais démons. Il parlait d'un principe très simple, ce genre de principe qui, il n'y a pas encore si longtemps, menait à l'excommunication, et à une époque encore plus ancienne, entre les mains de l'inquisition. Jean parlait donc d'un principe très simple qui est que Dieu est le Tout Puissant et Unique Créateur, Il est la Perfection et, en conséquence, ne peut avoir créé le mal ; s'il en est ainsi, Il ne peut pas jeter en Enfer un être qu'Il a créé. Bien sûr, tout serait trop facile si partant de ce

principe l'Homme pouvait transgresser les interdits sans risque de punition et Jean pensait que la punition devait être l'éternel regret des fautes commises. En fait le pécheur était promis au Paradis éternel, mais un Paradis pas aussi édénique que cela ! Le respect des Dix Commandements était la meilleure méthode pour accéder au vrai Paradis. Bien sûr l'abbé était en désaccord très net avec son paroissien ; il n'avait pas réussi à le convaincre qu'il tenait des propos blasphématoires et même hérétiques, mais constatant que cela ne le menait pas sur le chemin du mal, il n'avait plus abordé le sujet par la suite.

Ce n'est pas avec toutes ses ouailles qu'il avait ces conversations où philosophie et théologie s'entre-mêlaient. De toute façon il préférait ce genre de personnage, qui croit en Dieu, respecte son prochain, est charitable quand il le faut, évite de faire du mal à autrui, enfin agit en chrétien, même s'il n'assiste que rarement, sinon jamais, aux offices religieux.

Cela lui fit penser aux deux supposées prochaines cibles de Jean : monsieur le comte et monsieur le maires, de sérieux pratiquants, en apparence. S'ils se montraient à l'église et s'ils étaient charitables c'était avec ostentation. Lorsqu'ils se confessaient c'était pour se laver de fautes qu'ils s'empressaient de commettre, de nouveau, aussitôt après l'absolution. En fait ils utilisaient ce sacrement comme une douche de l'âme : une fois propre, on peut recommencer à se salir, sans craindre Dieu, puisque après s'être souillé on peut reprendre une douche. Leur sens moral s'arrêtait là !

On frappa à la porte d'entrée. L'abbé retira le tablier qu'il avait autour de la taille, posa son torchon et alla ouvrir. Ses premiers visiteurs étaient David Millet, Philippe et Tony ; tandis qu'il les faisait entrer, monsieur le comte et monsieur le maire arrivèrent aussi. Après les civilités, il fit asseoir tout son monde dans le salon. Comme il avait de bonnes manières, il proposa de servir un alcool. Tous s'empressèrent d'accepter : ils savaient que la goutte

du curé était une eau-de-vie de mirabelles donné à l'abbé par la famille Caillaud. Le vieux Caillaud et P'ti Caillaud avaient le droit de faire distiller, sans taxe, les fruits de leur verger jusqu'à leur mort, alors ils en profitaient, mais comme ils n'avaient pas le droit de vendre cette production, ils en offraient à leurs amis et à ceux qu'ils estimaient.

Le curé sortit les verres et le carafon d'un vieux buffet Henri IV qu'il devait tenir de son arrière grand-mère. Puis il remplit cérémonieusement le verre qu'il avait posé devant chaque personne présente, sans s'oublier. Aussi cérémonieusement, chacun prit son verre, le sentit et but un gorgeon de cette merveille. « Je ne suis pas venu pour rien. », pensa David Millet qui ne faisait pas parti des amis de la famille Caillaud et n'avait donc jamais eu l'occasion de savourer cette fameuse goutte dont il avait entendu parler. Il était venu à cette réunion par simple politesse ; il ne croyait pas à l'histoire de la vengeance du boulanger. Ou, plutôt, il préférerait ne pas y croire : il avait peur de la vérité.

Philippe prit la parole :

– Messieurs, ce n'est pas pour le plaisir de boire cet agréable breuvage que nous sommes ici. Comme vous le savez, mon frère Albert, Gilbert et Véronique Garcin ont été tués. En ce qui concerne mon frère, on peut penser à un accident. Par contre les deux autres ont bien été assassinés...

– *My dear* Grandin, dit le comte en ne laissant pas Philippe terminer sa phrase, d'après ce que j'ai compris lorsque vous m'avez demandé de venir à ce *briefing*, il y aurait un lien entre ces morts et notre ancien boulanger. Vous êtes *very funny* ! Voibin n'a pas le *look* d'un *serial killer*, vous êtes *out*, ou plutôt vous nous scénarisez *un thriller* et...

– Monsieur, l'interrompt Philippe, laissez moi continuer. J'ai des raisons de penser que vous devriez vous inquiéter, les voici, d'abord...

De nouveau le comte lui coupa la parole :



– Arrêtez de vous comporter en *shérif*, Grandin, contentez vous de *coacher* votre adjoint au lieu d’essayer de jouer au *manager* avec nous. S’il y a un *leader*, ici, c’est moi !

Philippe se permit de reprendre le comte aussi grossièrement que celui ci l’avait interrompu :

– D’abord, quelqu’un veut-il une traduction des paroles de notre *gentleman farmer*... si vous n’avez pas tout saisi ?

– Non, répondirent aussi bien ceux qui avaient compris en entier, que ceux qui n’avaient compris que la moitié et que ceux qui n’avaient rien compris à ce français.

C’était une habitude du comte d’utiliser un maximum de mots anglais, il aimait faire comprendre que, s’il était énarque, il avait aussi étudié et aux États Unis et en Grande Bretagne. Bien souvent il en devenait incompréhensible, mais comme ce qu’il disait n’offrait aucun intérêt ce n’était pas gênant.

– Je pense que vous affabulez, mon cher Philippe, dit le maire.

– Allons, Grandin, *keep cool*, reprit le comte.

– Oui, c’est vrai, vous nous faites perdre notre temps, affirma Millet. Mais puisque nous sommes là, allez y, expliquez nous ça.

– Bon, je continue, dit Philippe, mais d’abord sachez une chose, Messieurs, il y a ici trois personnes qui ne sont pas concernées par ce qui nous amène ici ; Monsieur le curé, Tony et moi, ces trois personnes ont consacré du temps pour éviter, peut être, des problèmes à vous, Monsieur Aureillhac...

– D’Aureillhac, rectifia le comte.

– J’essaie de continuer, reprit Philippe, donc nous voulons prévenir vous, Monsieur Millet, vous, Monsieur Trestart et vous, citoyen Aureillhac d’un risque de danger...

– Je vous demanderais d’être un peu plus respectueux, Grandin ! interrompit de nouveau le comte qui semblait furieux...

– Je n’ai pas à respecter un homme comme vous, citoyen Aureillhac, vous vous prétendez républicain et vous voulez garder vos privilèges de la noblesse, alors que vous n’êtes qu’un

aristocrate plutôt dégénéré, même pas digne de faire honneur à votre nom en magouillant à tour de bras !

Alors que l'abbé allait intervenir, Philippe se tourna vers Tony :

– Tony, je te laisse la place, à moins que tu ne préfères t'en aller comme moi ! Messieurs bonsoir ! Monsieur le curé je vous demande de bien vouloir excuser mon emportement, mais je n'aime pas être rabroué, surtout par des gens à qui je veux rendre service. Et il sortit.

L'abbé Riollon prit la parole :

– Je suis désolé, Messieurs, mais je comprends l'irritation de Grandin. Il désire vous protéger et vous le traite de telle sorte que j'en ai honte pour vous. Si vous n'étiez pas chez moi, je quitterais les lieux et vous laisserais dans votre ignorance. Donc, vous nous permettrez de parler. Ensuite, seulement ensuite, vous tirerez vos conclusions. Je sais que Jean Voibin a décidé de se venger, il me l'a dit, non pas dans le cadre de la confession, c'est pour cela que je peux me permettre de répéter ses propos. Mais pour ne pas vous faire perdre votre temps, je résumerai : il est fermement décidé à exécuter les six personnes qui furent les principaux instigateurs de la destruction de sa famille. Je le connais, il le fera et je pense que Tony a des informations qui prouvent qu'il a déjà commencé. A toi Tony !

– Effectivement, nous avons la preuve que Jean se trouvait à Saint-Georges-des-Sables lors du soi-disant accident d'Albert. Car si vous connaissiez bien Albert, cela devrait vous surprendre qu'il se soit piégé lui-même. On peut admettre que cette présence de Jean soit une coïncidence. Mais il y en a une seconde : lors de l'assassinat des Garcin, Jean n'était pas loin de Saint-Trojan. De plus les gendarmes de Saint-Georges et du Château-d'Oléron ont découvert qu'il avait séjourné une dizaine de jours dans chacune des villes où résidaient Albert, Gilbert et Véronique quelques semaines avant leur mort.

Enfin, comme vous le savez tous, Jean est mon cousin ; nous sommes très liés. Mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'en début d'année il m'a traîné chez le notaire pour signer l'acceptation d'une donation : celle de son appartement à Paris et de valeurs mobilières. De plus, il a aussi payé les frais de transmission. J'ai voulu refuser, estimant qu'il était encore trop jeune pour penser à sa succession. Mais il a insisté en m'expliquant qu'il ne connaissait pas l'avenir et qu'il risquait de se trouver bientôt dans l'impossibilité de disposer de ses biens. Je lui ai objecté que je n'étais pas son seul cousin. Il m'a rétorqué que s'il venait à mourir la masse de ses héritiers serait si importante qu'une fois les frais de succession prélevés par le fisc il ne resterait plus grand-chose à chacun. Il préférerait donc transmettre à un seul son appartement, les meubles et quelques titres. Il aurait ainsi la certitude que l'appartement, qui lui venait de sa cousine Hélène, resterait dans la famille. Je ne vous citerai pas toutes les autres bonnes raisons qu'il a alléguées pour me faire accepter.

Jusqu'à ces derniers jours, je n'avais pas compris cette précipitation et cette insistance à vouloir me faire ces dons. Maintenant j'ai saisie : il voulait régler ses affaires avant de *punir ceux qui ont détruit sa famille*, comme il disait. Je le crois capable d'aller jusqu'au bout de sa vengeance. Il est mon cousin, je l'aime beaucoup, je comprends son désir de vengeance. Mais je n'ai pas le droit de vous laisser assassiner. Si j'avais compris plus tôt ce qu'il allait faire, je serais intervenu pour l'en empêcher. Comment, je ne sais pas ?

Mais de toute façon, cela n'aurait eut aucune utilité : vous refusez d'admettre l'évidence alors qu'il y a déjà trois morts. Qui m'aurait cru en l'absence de victime ? Maintenant vous êtes prévenus et en plus vous avez un ensemble de coïncidences qui mènent à une conclusion. Je vous laisse le soin de la tirer, Messieurs ! Sur ce, Monsieur le curé, merci de votre assistance et

de votre accueil et au revoir.

Tony serra la main de l'abbé, fit un signe de salut à la compagnie et sortit.

Son départ jeta un nouveau froid, que le curé s'empessa d'atténuer en proposant une nouvelle dégustation de mirabelle.

Jean n'était pas satisfait de cette journée ; il marchait de long en large sur le balcon de son appartement d'où Paris le dominait d'un côté, alors que de l'autre il dominait Paris. L'immeuble était à l'angle de deux rues ; au dessus du toit du bâtiment de gauche, il apercevait le dôme de la basilique du Sacré-Cœur, puis la rue des Trois Frères ; plus bas, à hauteur de ses yeux, le faîte des arbres de la place Charles Dullin, et à travers les branches, la façade du théâtre de l'Atelier où il avait, avec sa marraine, assisté à de nombreuses représentations théâtrales. Plus à droite apparaissaient le lycée Jacques Decour, puis, au loin, parmi les toits le haut de la tour Saint Jacques, un petit morceau d'une tour de Notre Dame, le toit de l'Opéra Garnier. Enfin, à l'extrême droite, la Tour Eiffel. Le soleil, déjà caché, teintant de rouge le ciel, n'arrivait pas à émerveiller Jean de ce spectacle qui l'avait si souvent ému.

Ce soir, il était triste et même désespéré. Il n'avait plus sa femme et ses enfants pour lui remonter le moral. Il pensait qu'il n'avait pas trouvé le moyen de supprimer David et qu'il ne serait pas capable d'aller jusqu'au bout de sa mission dont il n'avait exécutée qu'une partie.

La journée n'avait été que déceptions. Pourtant elle avait bien commencé : un peu avant neuf heures du matin, il s'était rendu boulevard des Italiens devant l'immeuble où travaillait David ; à

neuf heures moins dix, ce dernier y était entré, donc il n'était pas en vacances. Jean avait décidé d'agir le surlendemain, un vendredi. Il avait, en effet, constaté que David s'attardait à son bureau presque tous les vendredis soir. Il sortait avec une ou deux heures de retard, quelquefois seul, l'air plus ou moins pensif, quelque fois accompagné de collègues avec qui il plaisantait joyeusement. Dans le premier cas, avait supposé Jean, il avait dû avoir une réunion avec sa hiérarchie, dans le second il avait dû fêter quelque événement agréable, tel que départ en vacances, promotion, naissance ou autre, arrosé par l'un de ses collègues de bureau.

Ensuite Jean avait été revoir les endroits qui le rattachaient à un passé qui lui paraissait, et proche, et lointain. C'est avec nostalgie qu'il avait retrouvé les lieux qu'il avait fréquentés alors qu'il était à l'École Hôtelière et vivait dans la capitale. Et c'est avec tristesse qu'il avait constaté combien ces lieux avaient changé. Le passage des Princes transformé en un couloir sans vie que les passants devaient emprunter juste pour éviter le soleil ou la pluie, mais certainement plus pour s'attarder devant les boutiques. Le passage du Havre était en pleine rénovation. Il n'avait pas retrouvé les magasins de son enfance et sa jeunesse ; près de la Gare de l'Est, la Sources des inventions, ce magasin où il avait si souvent admiré les modèles réduits, de trains, de bateaux et d'avions avait disparu, comme le marchand d'articles pour fumeurs, comme le marchand de matériel pour photographes. S'il n'y avait eu qu'une boutique manquant à l'appel, cela n'aurait pas été grave. Mais tout était défiguré, enlaidi, modernisé, remplacé par des commerces aux devantures sans attrait.

Puis Jean s'était rendu au Forum des Halles dans l'intention de consulter des ouvrages sur la mécanique et les automobiles dans la bibliothèque du centre Pompidou. Jean estimait que cet ensemble de tuyaux, de ferraille et de verre n'était pas du plus bel effet, mais son œil commençait à s'y habituer ; il y avait souvent

emmené sa famille et, si l'extérieur n'était pas un modèle d'esthétique, l'intérieur valait le déplacement. « Dans un sens, pensa Jean, en y entrant, tout ce qu'il y avait de bien dans Paris, ils me l'ont entassé là dedans. » Mais cette visite le déçu : il en ressortit, au bout de trois heures de recherches, plus riche en connaissances sur l'automobile, mais ne sachant toujours pas comment trafiquer utilement la voiture de David.

Comme il avait faim il entra dans un de ces bistrotts où l'on vous sert à toute heure de quoi satisfaire une petite faim. L'ambiance y était agréable, bon enfant, populaire, non pas dans le sens péjoratif du terme mais du fait que l'on y côtoie les gens de toutes sortes qui peuplent une ville. Jean, n'appréciant pas spécialement les sandwiches commanda un cantal *à l'assiette* le plus vieux que possible avec du beurre, et un ballon de Beaujolais. Le fait que le garçon lui demanda s'il préférait son Beaujolais frais ou chambré lui remonta un peu le moral et il pensa que l'on n'avait pas encore tout changé. Cela dura peu de temps, car le garçon lui servit un cantal jeune en précisant qu'il était désolé de ne pas en avoir du vieux *à cause du manque de demande*.

Pour se consoler, Jean décida de se rendre à l'Opéra Bastille qu'il n'avait encore jamais eu l'occasion de voir, même en photographie ou à la télévision. La chose lui fit penser à une immense pissotière, carrelée à outrance, d'un aspect massif et peu engageant. Décidément, se dit-il, il y a des présidents de la République qui font tout pour ne rien laisser de beau à la postérité ! Lorsqu'il fut plus près, il remarqua que des filets étaient accolés aux murs. Était-ce une nouvelle mode architecturale, car il avait déjà vu ce genre de réalisation quelque part. Il interrogea un agent de police à ce sujet. Celui-ci répondit que ces filets étaient destinés à empêcher les chutes de carreaux sur les passants, car il y avait eu des malfaçons lors de la construction. C'était pour lui une autre déception ; non seulement

les fonds publics étaient utilisés à financer des bâtiments dont la laideur était incontestable et qui, en plus, malgré les techniques modernes n'étaient guère résistants ! A moins que ce ne fût voulu : certains architectes devaient préférer se remplir les poches pour le présent et veiller à ce que leurs œuvres durent peu afin de ne pas subir les critiques des futures générations !

Donc, Jean n'avait pas le moral. Il se dit que l'écoute d'une bonne musique, la dégustation d'un alcool fort accompagnée d'un cigare lui remettrait peut être les idées en place ou, tout au moins lui ferait oublier ce détestable présent. Il quitta le balcon pour entrer dans l'appartement ; il commença par choisir un disque. Son état d'esprit l'incitait à déposer sur la platine du Beethoven, du Chopin ou du Mahler, mais il se força à opter pour une musique plus vive et après quelques hésitations entre Chabrier, Offenbach et Bizet se fut l'Arlésienne qu'il sortit de la pochette.

Maintenant que le disque de vinyle, gratté par le saphir, tournait consciencieusement ses trente trois tours à la minute, tout aussi consciencieusement, Jean se prépara un cigare qu'il avait sorti de son étui d'aluminium ; malgré les quatre ou cinq ans qu'il devait s'y trouver il ne semblait pas avoir souffert. Il le sentit, le fit tourner entre ses doigts près d'une oreille. A l'odeur, au toucher et au bruit, il constata qu'il n'était ni trop sec, ni trop humide. « Un vrai cigare c'est comme le bon vin, pensa-t-il, conservé dans de bonnes conditions il s'améliore en vieillissant ». Il en coupa le bout et l'alluma tranquillement puis se dirigea vers le bar. Il tendit la main pour prendre une bouteille, au hasard : peu lui importait le flacon, bien que ce ne fût pas l'ivresse qu'il recherchât. Il regarda le résultat de son tirage au sort : c'était une bouteille, avec une étiquette représentant une charrette chargée de canne à sucre tirée par un bœuf que conduisait un paysan. Il lut : *Rhum blanc Charrette, degré 49°*. Il prit un verre à cognac qu'il remplit au tiers. Il l'approcha de ses yeux en le faisant tourner doucement dans le sens des aiguilles d'une montre ; le liquide était incolore, comme une eau pure. Puis il huma le parfum de



l'alcool et enfin en savoura un gorgéon.

Cette bouteille, cela faisait près de quatre ans qu'elle dormait là. Il l'avait acheté à la Réunion. C'était son dernier grand voyage avec Josiane, son épouse. Ils avaient été invités par un de leurs amis qui avait décidé d'ouvrir un restaurant dans cette île. En réalité, ce n'était pas le fait d'ouvrir un restaurant qui intéressait son ami, mais l'Océan Indien ; cet ami était amoureux de la pêche aux gros, de la plongée sous-marine, de voile, enfin de tout ce qui concernait la mer. Il s'était laissé dire que la Réunion était le département français idéal pour ce genre d'activités. Il s'y rendit en vacances avec son épouse pendant trois semaines afin de vérifier si cela était exact, et cela l'était. Il n'eut aucune difficulté à convaincre sa moitié de réaliser tous leurs biens pour partir s'installer au soleil. Depuis, dans son restaurant, il se contente d'écouter ses clients raconter leurs exploits maritimes ; son affaire, qui marche fort bien, l'accapare tellement qu'il n'a plus assez de loisirs pour réaliser ses rêves ! Quant à son épouse, plus portée sur la montagne, elle, elle avait constaté, lors de leurs vacances, que la Réunion offrait aussi, en dehors de la neige, les plaisirs de la montagne : elle prend donc le temps de satisfaire sa passion par de longues randonnées à l'intérieur de l'île !

Jean rêvassait, en pensant à ce séjour qui avait été des plus agréables. Presque un an après, Josiane était tuée dans cet accident dû à la stupidité et à la cupidité. Il repensa à ce séjour dans cette île surprenante par ses nombreux contrastes : mélange curieux de l'orient et de l'occident, de l'Afrique et de l'Asie, aussi bien dans sa population que dans ses paysages. Et brusquement, il se souvint où il avait vu cette technique du filet qu'il n'avait guère appréciée sur la façade de l'opéra Bastille : à la Réunion, le long de certaines routes, et en particuliers le long de celle qui va de Saint-Denis à la Possession, construite en corniche au bord de l'océan. Quelques Réunionnais affirmaient que c'était la route la plus chère du monde, d'autres prétendaient que c'était

en fait la route la plus rentable pour ses entrepreneurs ; ils s'étaient mis pas mal d'argent dans les poches lors de sa réalisation et, ensuite, avaient (et ont toujours) une véritable rente due à son entretien continu. En effet, elle est surplombée, du côté terre par une gigantesque falaise dont la tendance est de s'effriter de temps à autre, surtout en cas de pluie. Pour éviter les chutes de pierres sur la chaussée, et donc sur les véhicules, d'immenses filets d'acier ont été installés le long de la paroi aux endroits les plus dangereux. Donc, conclu Jean, cette route et l'opéra Bastille ont un point commun : ou leurs concepteurs, ou leurs entrepreneurs ! Cette pensée amena un sourire ironique sur son visage, Puis il replongea dans ses souvenirs : les nombreuses excursions dans les hauts de l'île ; les rares séances de pêches sous-marines avec son ami. Cette dernière évocation fit jaillir en son esprit la solution quant à la manière de s'occuper sérieusement et silencieusement de David.

Il termina tranquillement de fumer son cigare et de siroter son rhum avant d'aller se coucher.

Le train n'allait pas tarder à arriver en gare. David se leva pour s'approcher d'une sortie du compartiment. Il était satisfait de sa journée : il avait pu déléguer à ses subalternes les tâches qui lui déplaisaient le plus, ou qu'il était incapable d'effectuer sans grandes souffrances, surtout s'il s'agissait d'utiliser l'ordinateur. Être *le chef* présente certains avantages.

Non seulement la semaine était terminée, mais de plus il avait pris quinze jours de congé. Avant de quitter le bureau, il avait fêté cet événement en offrant un pot à ses collègues. Ceux-ci étaient très satisfaits, non pas de boire un coup avec David, mais de son départ en vacances : pendant deux semaines ils n'auraient plus à le supporter. N'étant pas informé de ce dernier détail, David se sentait joyeux, sans doute à cause des quatre grands verres de whisky qu'il avait bus. Et s'il pensait, de temps à autre, à l'éventuelle menace que représentait Jean, il ne s'inquiétait pas trop : ce qu'il avait retenu de l'entre-vue avec Philippe, monsieur le curé et les autres, était que l'on supposait que Jean était en train de se venger. Rien ne confirmait cela. Et si c'était le cas, rien n'affirmait qu'il était sur l'hypothétique liste du boulanger. Et même, dans ce cas, il serait difficile à Jean de s'attaquer à lui : trafiquer un vélo est relativement facile, mais pour une voiture cela demande du temps et il y a risque de se faire remarquer ; quant à le tuer à coup de fusil de chasse, cela était quasiment

impossible sans se faire repérer par le bruit et se retrouver menottes aux poignets en un rien de temps. Et surtout, il n'était sûrement pas dans les premiers de la liste ! Donc, il serait temps d'aviser si l'Agité ou le Comte étaient assassinés.

Le train s'arrêta, David en descendit. Il ne lui restait plus qu'à aller jusqu'à sa voiture, ce qui se ferait en une dizaine de minutes, puis à s'installer derrière le volant, démarrer et rentrer à la maison. Dans une demi-heure, au plus, il serait confortablement assis dans un fauteuil, un bon verre de whisky en main.

Mais, entre ce que l'on imagine et ce qui se passe en réalité il y a quelquefois une différence. David arriva bien à sa voiture, il en ouvrit la portière, s'installa et mit sa ceinture de sécurité. Quand il tourna la clé de contact, le bruit habituel du démarreur se fit entendre, suivi d'une courte pétarade, mais il n'y eut pas l'agréable ronflement du moteur qui tourne. David ressaya, sans succès, de faire démarrer le véhicule. Il recommença à plusieurs reprises. Mais au bout d'une dizaine de tentatives il n'insista plus. D'autre part, n'ayant aucune notion de mécanique, il était incapable de réparer son véhicule. Le whisky, ce sera pour beaucoup plus tard, se dit-il. Donc il devait rentrer à la maison par un autre moyen.

A cette heure-ci, il n'y avait plus de car. Il n'était pas question, non plus d'aller téléphoner chez lui de la gare : en ce moment son fils devait être au tennis, sa fille à son cours de danse et sa femme au cinéma avec le voisin. C'était le programme régulier de sa famille le vendredi soir. Il ne lui restait plus qu'à se rendre à pied jusqu'à chez lui ; après tout, en passant par le raccourci, cela ne faisait guère qu'un petit peu plus de trois kilomètres. Par la route nationale il aurait pu faire de l'auto-stop, mais depuis la mise en service de la déviation, rares étaient les automobilistes qui se rendaient à Champy par ce tronçon. De plus la nationale était bruyante, dangereuse pour un piéton car les trottoirs étaient inexistantes et surtout rallongeait son trajet d'un kilomètre au moins. Il faisait encore jour, mais le ciel se chargeait de gros

nuages d'un gris ardoise qui annonçaient un orage.

Il quitta sa voiture et se dirigea vers Champy. Quand il arriva sur le chemin de traverse il eut un bref instant d'inquiétude : et si Jean le surveillait ! Mais cela n'était pas possible ; Jean ne pouvait pas savoir qu'il rentrerait tard ce soir, que sa voiture allait tomber en panne. Il se retourna tout de même et vérifia que personne ne le suivait. Il était seul, cela le rassura. À l'horizon, un éclair illumina le ciel, quelques secondes après un grondement sourd retentit. L'orage était encore loin, mais David accéléra le pas ; il ne tenait pas à être surpris par la pluie. Il espérait arriver au bosquet, situé à mi-trajet du chemin, avant que l'orage ne fût plus près ; il n'est pas conseillé de jouer au paratonnerre, tout seul, à découvert dans la campagne ; au milieu des arbres il ne serait pas plus à l'abri de la foudre mais serait un peu moins mouillé. Peu après, il entendit le clocher de Champy sonner un coup. Il regarda sa montre. Il était déjà huit heures et demie.

## 25

Caché dans le petit bois, Jean attendait patiemment David. Il savait que sa voiture ne pouvait pas démarrer et qu'il ne pouvait faire autrement que de passer par ce raccourci. A moins qu'il n'eût pris la décision de retourner en ville pour attendre son épouse à la sortie du cinéma ou encore qu'il n'eût fait de l'auto-stop. Mais, cela était peu probable pour la simple raison que David n'était pas assez intelligent, ou malin, pour avoir de telles initiatives.

A peine Jean avait-il pensé qu'il devait être la demie de huit heures qu'il entendit sonner, au loin, la cloche de l'église de Champy. Il avait pensé juste. Par contre il commençait à s'inquiéter : l'orage semblait s'approcher ; cela risquait d'être une source de difficultés pour la suite des opérations et, peut-être même, l'obligerait à renoncer pour ce soir. Ce serait vraiment dommage, parce qu'il avait bien préparé son affaire.

Un coup de fusil tiré de cet endroit aurait, même à plus de huit ou neuf cents mètres à vol d'oiseau du village, attiré l'attention. Il avait donc pensé à un moyen plus silencieux : la veille, il s'était rendu dans un magasin d'articles de sports pour s'y procurer, au rayon pêche sous-marine, une arbalète. Ne voulant pas se faire remarquer, il s'était passé du conseil d'un vendeur et avait acheté le matériel qui, semblait-il, devait lui convenir. Arrivé chez lui, il

s'était rendu compte que son harpon, un harpon « à la tahitienne » avait un ardillon, qui empêche le retrait lorsqu'il a pénétré dans la chair d'une proie. Il l'avait desserti, puis après quelques coups de lime, accompagnés d'un ponçage à la toile émeri fine, il avait rendu le projectile assez lisse et acéré pour l'usage auquel il le destinait. Il avait rangé son matériel dans son étui pour cannes à pêche ; cela ferait la deuxième fois qu'il l'utiliserait en vue d'une exécution. La première fois, cela avait été pour le fusil de chasse. Y aurait-il une troisième fois, et qu'y cacherait-il ?

Ensuite, il avait fouillé dans la vieille boîte de biscuits qui devait dater de l'époque où sa marraine avait dû commencer à mettre de côté tous les boutons et agrafes qu'elle récupérait sur les vieux vêtements. C'était une boîte noire, de la taille d'un paquet d'un kilo de sucre en morceaux, c'était d'ailleurs l'utilisation qui devait être prévue après consommation de son contenu d'origine. Ses côtés étaient décorés de festons dorés ; une seule indication était écrite sur le couvercle : biscuiterie CAIFFA, ce, en lettres dorées et embossées. Il y trouva son bonheur : un bouton en métal de couleur argentée qui provenait certainement d'une veste de chasse car il était décoré d'une tête de cerf emboutie sur son avant ; au dos, un œillet pour passer un solide fil à coudre. Puis il préleva, de sa boîte à outil, un bout de fil de fer d'une trentaine de centimètres de long qu'il attacha solidement au bouton. Il ne lui restait plus qu'à se procurer une pomme de terre assez grosse et longue.

Tout en pensant à ces préparatifs, Jean continuait de surveiller le chemin. Au bout d'une attente qui lui sembla une éternité, un passant apparut enfin. A la démarche, celle d'un gorille au bras trop longs et à l'attitude balourde, ce devait être David. Ce qui se confirma lorsque le personnage fut plus près. Alors, Jean ramassa le lance harpon, en tendit le ressort et le prit bien en main. Alors que David n'était plus qu'à une vingtaine de mètres de lui, Jean sortit de sa cachette. David surpris, resta cloué sur place.

– Monsieur Voibin ! Vous, qu'est-ce que vous me voulez ?  
Bafouilla-t-il.

– Mais... c'est vous que je veux. Bonsoir, cher ami.

– Bonsoir Monsieur Voibin, j'espère que vous ne me voulez pas de mal !

– Oh que si ! En disant cela Jean pointa son arme sur David.

– Mais, ce n'est pas moi, j'y suis pour rien dans vos malheurs, j'étais pas le seul... Et David se lança dans un monologue bredouillé, où justifications, excuses et demandes de pardons se mêlèrent. Tout en parlant il s'approchait de Jean, l'air affolé et suppliant.

Cette imploration terminée, Jean repris la parole, toujours menaçant.

– Trop tard... ! C'est vraiment trop tard, Monsieur David Millet, il fallait y penser avant et ne pas soutenir votre ami et supérieur hiérarchique Albert, vos potes les écologistes, les Garcin, vos compagnons en politique, l'Agité et le comte. Mais, avant ces deux derniers, c'est à ton tour de payer pour ta stupidité.

Il remarqua que le devant du pantalon de David, de gris clair, devenait gris foncé, il remarqua, aussi que David allait hurler. Alors il pointa son arme vers celui qu'il avait condamné et appuya calmement sur la détente. La flèche d'acier propulsée en un éclair et silencieusement s'enfonça dans la gorge de David. Celui ci s'écroula après avoir porté les mains à son cou. Maintenant, allongé sur le dos, il se tordait de douleur et essayait de sortir la barre de métal qui lui traversait le cou de part en part. Plus il s'acharnait, plus le sang coulait. Il avait la bouche grande ouverte, il hurlait, mais aucun son ne sortait de sa bouche, sinon un sifflement rauque, accompagné d'une bave rouge qui coulait sur ses lèvres et son menton pour aller assombrir la terre sous lui. Puis David se calma ; le fait de ne plus essayer de crier et de cesser de remuer le harpon dans sa plaie apaisait sa souffrance. Jean s'approcha de lui et s'accroupit de façon à voir son visage. Une mauvaise odeur émanait du blessé.



– Non seulement, tu pisses dans ton froc, mais en plus, tu chies de peur, lui dit Jean. Tu auras été une belle ordure jusqu’au dernier moment. Mais tu ne vas plus souffrir longtemps, en tout cas pas aussi longtemps que mon petit-fils, il est mort au bout de trois longs jours, toi, bientôt tu te seras vidé de ton sang et tu iras rejoindre Albert, Gilbert et Véronique. Enfin, je ne vais pas te faire un discours, l’orage s’approche et je n’ai pas l’intention de me retrouver trempé comme une soupe. Donc, Adieu ! Et quand tu croiseras Albert, confirme lui que c’est bien moi qui ai saboté son vélo.

Jean se releva, prit des deux mains le haut du harpon et tira. Comme la tête de David se soulevait en même temps, Jean y appuya son pied gauche et tira brusquement. Il n’osa pas regarder au sol : il venait d’accomplir une autre partie de sa vengeance, mais il n’était pas sadique. Il nettoya le harpon en l’enfonçant à plusieurs reprises dans la terre, puis le remit dans l’étui de cannes à pêche avec l’arbalète et s’en retourna par où était arrivé sa victime.

Il ne lui restait plus qu’à aller retirer le bouchon de pomme de terre avec lequel il avait obstrué le pot d’échappement de la voiture de David. Ce qu’il fit rapidement après s’être accroupi à l’arrière de l’auto. Il introduisit son index dans le tuyau, le glissa dans la boucle du fil de fer accroché au tronçon de pomme de terre qu’il fit ressortir. Il tenait, maintenant, un instrument très pratique et efficace pour immobiliser un véhicule. Sa visite à la bibliothèque du Forum des Halles n’avait pas été inutile. Mais lui, il avait amélioré le système. Il en était assez fier. Il se dit que, malheureusement, il serait dans l’impossibilité de faire breveter sa petite invention : le bouton, relié au fil de fer à une extrémité, afin de tenir la pomme de terre et bouclé à l’autre extrémité, pour permettre un retrait aisé. Tenant toujours par sa boucle son appareil provocateur de panne, il s’approcha d’une bouche d’égout le long du caniveau et le fit tomber dedans. « Si j’ai à

refaire ce genre d'opération, pensa il, j'utiliserais un autre genre de bouton et sans doute remplacerais-je la pomme de terre par une carotte, voir même un morceau de potiron, il ne faut pas être routinier ! »

Et il se dirigea vers la gare, alors que quelques grosses gouttes d'eau commençaient à mouiller le sol.

## 26

Maintenant David ne ressentait plus aucune douleur physique, mais son cerveau était envahi par une peur atroce, celle de mourir dans ce petit-bois, sur un chemin de terre, sans aide, alors qu'il n'était sans doute pas sérieusement blessé. Oui, c'était cela ! Sa blessure n'était pas importante ! Il allait s'en tirer... si seulement il ne saignait pas autant, s'il n'avait plus cette odeur d'urine et d'excréments dans les narines, s'il n'avait plus cette sensation de froid que lui donnait son pantalon en séchant ! À chaque battement de son cœur il sentait sur son cou l'écoulement de son sang tiède et sirupeux. Il réussit, enfin, à bouger sa main gauche et de son pouce, il obtura le trou qu'il avait à l'avant de la gorge, puis il en fit de même avec l'index pour arrêter l'hémorragie à la base de sa nuque. Il essaya de se lever, mais ses jambes ne le portaient plus, il avait dû perdre trop de sang. Il ne lui restait plus qu'à attendre du secours. Il fallait ne plus penser ; s'il pouvait dormir en attendant, ce serait bien !

Mais une pensée obsédante lui revenait toujours à l'esprit : comment en était-il arrivé, lui, à se retrouver là, en si mauvais état, sur ce chemin de terre ! Il n'aurait pas dû suivre Albert Grandin dans ses idées de grandeur politique. C'est vrai qu'il avait tout fait pour égaler cet homme à qui il devait beaucoup... non, en fait c'était Grandin qui s'était servi de lui ! Il se souvint, quand il avait commencé à travailler dans cette compagnie

d'assurances. Son premier chef avait été Grandin. David connaissait ses faibles capacités et savait qu'il n'était pas assez doué pour se créer lui-même sa bonne place, tranquille et bien payée. Il s'était donc entièrement dévoué à Grandin, tel un serviteur zélé et docile. Il savait ce que l'on disait de lui, comment on le surnommait : le Toutou à son maître. De cette façon il avait obtenu rapidement une bonne situation, bien payée, mais pas si tranquille que cela, car Grandin avait l'art et la manière de déléguer ses pouvoirs. David s'était vu chargé de nombreuses tâches et de lourdes responsabilités. Grandin était félicité lors de résultats positifs, mais s'empressait de mettre en cause l'inefficacité de certains de ses collaborateurs dans le cas contraire. Rares étaient les employés qui admettaient un tel principe, mais ceux qui, comme David, restaient fidèles à leur maître, se retrouvaient à grimper tranquillement et sûrement dans la hiérarchie. David était si servile envers Grandin qu'il avait acquis un terrain à Champy et y avait fait construire sa résidence principale afin d'être plus près de son chef et pouvoir mieux travailler non pas avec mais pour lui ! Et puis, de cette façon, il était aussi à même d'être à la disposition de Grandin pour le soutenir dans sa vie politique. David, maintenant, regrettait de s'être installé à Champy, parce que s'il n'avait pas habité à Champy il serait actuellement chez lui, ailleurs, il ne savait pas où, mais certainement devant un bon whisky au lieu d'être étendu, sans force, sur ce chemin de terre.

Certes, s'il n'était pas venu s'installer à Champy, il ne serait pas dans cette mauvaise posture, par contre il n'aurait sans doute pas eu tous les avantages qu'il avait obtenus en suivant son chef. Ses augmentations de salaire régulières, sa place de directeur d'un petit secteur administratif, l'accord pour le prêt lors de la construction de sa maison, sa notoriété dans le village et même dans le canton, tout cela était dû à Grandin.

La notoriété, surtout, était très importante pour lui qui n'avait pas réussi sa vie de famille. Sa femme le trompait car il n'était

pas porté sur le sexe. En ce moment, d'ailleurs, elle devait être avec leur voisin Gigi, non pas au cinéma, mais dans une chambre où tous deux devaient s'en donner à cœur joie. Il l'aimait bien ce Gigi, un joyeux célibataire, qui l'aidait assez souvent pour des tâches pénibles, telles que tondre la pelouse, tailler les haies, ranger le bois de chauffage pour la cheminée lorsqu'il venait d'être livré ou encore satisfaire les besoins sexuelles de sa femme. Un jour, un autre voisin avait dit à David : « Il s'occupe bien de ton jardin Gigi ! Il tond ta pelouse, il laboure ton jardin, un de ces jours il va ramoner ta cheminée... et pourquoi pas ta femme ! Tu devrais te méfier ! » David avait encaissé cette remarque en rigolant. « T'inquiète pas, avait-il répondu, j'ai le matériel qui faut pour m'occuper de ma moitié ! » Mais à l'intérieur de lui même il avait été très triste, non d'être trompé, mais de savoir que tout le village devait connaître son infortune. Le plus pénible pour lui était de ressentir le mépris de la part de son fils et sa fille. Quelquefois son épouse émettait des doutes quant à la paternité de David. Elle le faisait ouvertement lors de réunions familiales ou amicales. Là encore il souffrait du regard des autres qui le savaient cocu. Il aurait pu divorcer, mais il était trop faible pour affronter sa famille. Quant à sa femme, il savait qu'elle tenait beaucoup à lui, non pas pour sa complaisance mais pour les biens dont il hériterait à la mort de ses parents : en effet, son père est sa mère, déjà très généreux envers leur fils unique et leur belle-fille, étaient des cultivateurs très aisés. David se consolait de tout cela en faisant souffrir ses subalternes à son travail et en se faisant passer, dans la région, pour plus important qu'il n'était.

La nuit était tombée et il était certain qu'à cette heure-ci plus personne ne passerait sur le chemin. Alors de nouveau la terreur envahit son esprit. Il allait mourir ! Il sentait bien qu'il se vidait de son sang, certes très lentement, mais il se vidait et demain matin il serait mort ! Et s'il mourait personne ne saurait qui l'avait assassiné ; il ne fallait pas qu'il en soit ainsi. Il devait

désigner son meurtrier. Alors il redressa avec difficulté son buste et à moitié couché, après avoir récupéré un caillou, il commença à écrire sur la terre du chemin :

C'EST VOIBIN L'ASSASSIN IL A AUSSI TUE GRAN...

Mais il n'eut plus assez de force pour continuer et s'écroula.

Vers les dix heures du matin, Jacqueline Brisquet, qui assurait la permanence du samedi à la mairie, reçut un appel téléphonique de la gendarmerie qui cherchait à contacter le maire ou l'un de ses adjoints car un homme avait été retrouvé mort dans la campagne. Madame Brisquet fit suivre la communication dans le bureau du maire où le premier adjoint, monsieur Bernard Tafoureau, remplaçait l'Agité. Elle était assez curieuse et aurait aimé avoir plus d'informations, mais, comme elle était discrète, elle attendit avec une certaine impatience que le premier adjoint vint tout lui raconter après avoir raccroché. Enfin monsieur Tafoureau sortit du bureau et se précipita sur madame Brisquet :

– Madame Brisquet, vite, dites moi où on peut joindre Monsieur Trestart, lui dit-il.

Il semblait très agité, lui aussi, et madame Brisquet lui répondit calmement que monsieur le maire était en train d'inaugurer un quelconque monument au fin fond du département et qu'il serait difficile de le joindre rapidement.

– Mais, ajouta-t-elle, vous êtes son adjoint, donc vous le remplacez pour tout ce qui concerne la mairie. Est-il indispensable que Monsieur Trestart soit présent pour le problème qui se présente, d'ailleurs, quel est ce problème, je peux sans doute vous aider ?

La question avait été posée si habilement que monsieur

Tafoureau s'empressât d'exposer les faits à madame Brisquet, qui rapprocha son siège pour mieux écouter.

– Le fils Blanchard, commença l'adjoint, vous savez madame Brisquet, les Blanchard qui habitent près de l'ancien lavoir, il avait cours ce matin au collège et comme il n'y a pas d'autocar pour rentrer l'après midi il a dû prendre son vélomoteur. Tiens, d'ailleurs il faudra qu'on en reparle de cette histoire de car, c'est vrai ça !

Il se rendit compte, à la façon dont madame Brisquet le regardait, que ce n'était pas le moment de s'étendre sur un autre sujet, il en revint à l'histoire du fils Blanchard.

– Oui, alors le fils Blanchard, pour aller plus vite, il a préféré prendre le raccourci qui permet d'éviter la route nationale. Remarquez qu'après l'orage d'hier soir il ne devait pas être très praticable, voilà encore un problème à revoir.

De nouveau madame Brisquet lui fit son regard de femme insatisfaite, il s'empressa de revenir au principal de l'affaire.

– Et bien figurez vous Madame Brisquet, que sur le chemin, le fils Blanchard il a trouvé un mort !

– C'était qui ? demanda Madame Brisquet.

– David, c'était David Millet, celui qu'habite dans le lotissement des Mourettes, David, celui que la femme...

– On connaît, Monsieur Tafoureau, l'interrompt l'employé de mairie, on connaît tout ça, mais il est mort de quoi ?

– D'une blessure au cou.

– Au cou ? Comment cela ?

– J'en sais pas plus, il faut que quelqu'un de la mairie se rende sur les lieux ! J'ai pas l'habitude de ce genre de truc, je préférerais que ce soit le maire, ou l'autre adjoint.

– Ne paniquez pas Monsieur Tafoureau. D'abord monsieur le maire n'est pas là, ensuite le deuxième adjoint est en vacances. Il ne reste plus que vous, et ne vous en faites pas, c'est moins difficile qu'un mariage : il n'y a pas de discours à faire, vous y



allez, vous constatez que c'est bien David Millet, vous signez deux ou trois paperasses et c'est réglé !

– Vous me rassurez, merci, donc j'y vais, à tout à l'heure Madame Brisquet !

Après le départ d'un Tafoureau dans tous ses états, Jacqueline Brisquet se mit à réfléchir à ce qui venait d'arriver. Que David Millet fût mort, cela était loin de l'attrister. C'était un personnage avec qui elle avait eu des relations désagréables : sous le prétexte qu'il était membre du conseil municipal il avait été exigeant, présomptueux, arrogant... Jacqueline n'arrêtait pas d'allonger sa liste des qualificatifs. Une des ses filles, recommandée par monsieur Grandin, avait été embauchée dans la compagnie d'assurance, la même que celle où il avait fait entrer Millet. Elle avait travaillé pendant un certain temps sous les ordres directs de Millet. Elle avait vécu un véritable enfer pendant cette période : Millet lui avait fait subir toutes les vexations possibles et inimaginables. Il se vengeait sur ses subalternes, surtout sur les femmes, de son incapacité devant son épouse. A cette époque, Jacqueline avait exposé la situation à Éliane Grandin. Cette dernière était parvenue, par on ne sait quelles ruses, à mettre fin au calvaire de la jeune fille en s'arrangeant pour que son mari la mutât dans un autre service.

Elle fut interrompue dans ses pensées par l'entrée de Philippe. Elle allait lui apprendre la nouvelle et commençait à se lancer dans son annonce quand Philippe la stoppa tout net.

– Je sais ce que tu vas me dire, mais comme maintenant j'en sais plus que toi, c'est moi qui vais satisfaire ta curiosité : j'étais sur place depuis pas mal de temps et quand le père Tafoureau est arrivé j'en ai profité pour quitter les lieux. Oui, David est mort, je viens de le voir, il n'était pas beau, il a dû souffrir et physiquement et moralement. Je ne l'estimais pas beaucoup, mais je ne lui souhaitais pas de mourir, surtout comme ça !

Il fit une pause... trop longue pour Jacqueline.

– Continue donc, le pressa-t-elle. Comment c’est arrivé ? Dis-moi tout !

– Laisse-moi le temps de m’installer. En disant cela Philippe alla s’asseoir au bureau, face à Jacqueline, et reprit : comme tu le sais c’est le jeune Blanchard qui a trouvé le corps. Il était passé par le raccourci pour éviter la route nationale. Après avoir vu ce qui lui semblait être un cadavre, il a fait demi-tour pour prévenir un adulte, n’importe lequel, parce qu’il était traumatisé et ne savait pas comment agir. C’est Tony et moi qui l’avons rencontré en premier sur la route. Il nous a fait signe de nous arrêter et nous a dit ce qu’il venait de voir. J’ai été à la cabine téléphonique la plus proche pour prévenir la gendarmerie, pendant que Tony et le gamin se rendaient sur les lieux. Après j’ai été les rejoindre. Cela me fait penser qu’il serait temps que la municipalité se décide à nous acheter un téléphone portable, ça éviterait de faire des pas inutiles et ça ferait gagner du temps.

– Quand tu as rejoint Tony et le même, il était comment David ? Interrogea Jacqueline.

– Il était au milieu du chemin, dans une position particulière. Comment t’expliquer ? Il avait les jambes en chien de fusil le côté gauche au sol et le buste face à terre, pas dans l’allongement du corps. Sa main gauche portait des traces de sang à peine délavées par la pluie. Dans sa main droite il tenait un petit caillou, un peu comme on tient un instrument pour écrire. J’ai l’impression, qu’après avoir été blessé, il s’est redressé pour inscrire quelque chose sur la terre, et qu’après il s’est écroulé, épuisé ou mort ? Je n’y ai pas touché, j’ai laissé ce soin aux gendarmes qui étaient déjà sur place et commençaient leurs investigations. D’après leurs conclusions, David a eu le cou transpercé de part en part par un objet long et pointu genre tige de fer. Cela englobe aussi bien la très grosse aiguille à tricoter, la flèche d’arc, le bout de fer en béton époinché, l’épée, une fine lance... L’autopsie permettra peut être d’être plus précis. Pour l’instant il est sûr que l’objet a été enfoncé dans la gorge et est

ressorti par la nuque pour être arraché après. David a dû boucher les trous de la blessure de sa main gauche pour stopper l'hémorragie et vers la fin il a écrit le nom de son assassin sur le sol. Le problème, c'est qu'il a beaucoup plu pendant l'orage d'hier, et il n'y a plus aucune trace d'écriture. Cela ne m'étonne pas, hier, j'ai été surpris par la pluie alors que j'étais dans le jardin ; les gouttes étaient énormes et tombaient drues. C'est un des gendarmes qui t'a téléphoné. On a laissé à Tafoureau la corvée de prévenir Madame Millet. Voilà, maintenant, tu en connais autant que moi. Pour l'instant on ne sait pas ce qui s'est passé et qui a tué Millet.

Philippe et Jacqueline restèrent tout pensifs un très court instant interrompu par l'entrée de Tony qui annonça la dernière nouvelle : madame Millet, informée du décès de son mari et des circonstances, avait précisé que ce n'était pas logique qu'il ait pris ce chemin parce qu'il avait sa voiture. Tony et madame Millet qui pensaient savoir où David se garait habituellement, étaient partis rechercher le véhicule. Ils l'ont bien retrouvé, il était là où David se gare la plupart de temps. On aurait pu penser qu'il avait pris le raccourci parce que la voiture était en panne. Ce n'était pas le cas ! Madame Millet l'avait essayée, et le moteur avait démarré au quart de tour !

Et de quatre ! Pensa Jean en se réveillant à cinq heures du matin. Il était très satisfait ; l'opération *mise à mort* de Millet avait réussi. Il était pratiquement certain, qu'à cette heure-ci, ce dernier devait être devant Saint-Pierre, à moins qu'il ne fût déjà au Purgatoire ou en Enfer. Maintenant il ne lui en restait plus que deux à liquider. Il se devait de les supprimer ensemble. La mort de David allait sans aucun doute porter de sérieux soupçons sur lui. Il craignait même d'être arrêté par la police avant d'avoir terminé sa mission. Et s'il avait encore une chance de rester libre pour l'instant, il était certain que si l'un des deux venait à trépasser, même d'une simple grippe, le dernier de la liste serait plus que surveillé : ces gens faisaient partie de ces personnalités flanquées de gardes du corps dès la moindre alerte.

Avant tout, il était indispensable de mettre de l'ordre dans ses affaires ; il voulait éviter que la police ait des indices qui permettraient sa mise en garde à vue si elle devait perquisitionner dans son appartement.

Il prit un sac en plastique et commença le remplissage. Il y mit d'abord les chaussures et les vêtements qu'il avait portés lors de chacune de ses interventions, puis les lunettes sans verres correcteurs, ainsi que la boîte de cartouches utilisées pour supprimer les Garcin. Le harpon fut plus difficile à caser, il dut le scier en deux. Il vida toutes ses poches et jeta tout ce qui pouvait servir d'indice,

tel que le ticket de train qu'il avait acheté la veille pour revenir de Champy, celui de l'aller était déjà dans une poubelle. Il n'avait pas utilisé sa carte orange, car il ne savait pas si sur la piste magnétique du coupon les divers endroits où il avait composté étaient enregistrés avec la date et l'heure. C'était d'ailleurs pour ce motif, à tort ou à raison, qu'avant de prendre le train pour Champy, il avait consciencieusement composté son coupon de carte orange à la station de métro Pigalle, pour descendre à La Madeleine où il faut aussi composter pour sortir. Puis il avait pris l'autobus, où il suffit de montrer sa carte orange au machiniste, et s'était rendu à la gare de l'Est. Là, il avait utilisé un distributeur automatique pour acheter son billet d'aller-retour pour se rendre à Champy. Après sa triomphante expédition, il avait repris le train pour Paris. Arrivé à la gare de l'Est, il rentra chez lui à pied.

Une fois le sac rempli de tout ce qui aurait pu être compromettant, il le ferma puis alla ouvrir une fenêtre de la salle de séjour, de cette façon il entendrait les éboueurs passer. Il savait qu'ils n'allaient plus tarder à arriver devant son immeuble. Effectivement, peu de temps après, au loin, le vacarme des poubelles remuées et vidées retentit. Il prit le sac, sortit de son appartement descendit les escaliers et une fois dans la rue il le déposa dans une des poubelles de l'immeuble. Il ne remonta qu'après s'être assuré que le contenu de la poubelle était passé dans la benne à ordures.

Puis il prépara ses affaires en vue de son séjour à Champy. Il s'y rendait non seulement pour se recueillir sur les tombes d'êtres chers, mais aussi pour tenter de terminer ce qu'il avait mené à bien jusqu'à présent. Il avait téléphoné quelques jours avant pour demander à P'tit Caillaud de lui réserver une chambre, comme tous les ans, à la même époque. C'est le vieux Caillaud qui avait décroché le téléphone, et avant de passer le combiné à son fils, il avait rappelé à Jean que celui-ci lui devait une revanche aux échecs. Son programme était donc tout tracé : arrivée à Champy vers onze heures ; déjeuner chez les Caillaud le midi ; visite au

cimetière ; *confession* à l'église ; enfin rendez vous avec Augustin Caillaud à seize heures. Et partant de l'adage populaire : *il faut battre le fer quand il est chaud*, Jean, dans la foulée passerait à la suppression des deux derniers de sa liste sans tarder.

Lorsque Jean Voibin quitta l'église de Champy, il laissa l'abbé Riollon dans une situation très embarrassante. Jean avait téléphoné de Paris quelques jours avant pour lui demander de bien vouloir le confesser. Cela avait surpris l'abbé ; la dernière fois qu'il avait confessé Jean c'était pour son mariage, cela devait donc faire plus d'une trentaine d'années. Il avait eu l'occasion de le voir fréquenter son église lors de baptêmes, de mariages, de communions et d'enterrements, plus rarement de messes dominicales, mais jamais pour venir à confesse. L'abbé avait donc donné rendez-vous à Jean dans l'église de Champy où il devait être ce jour-ci pour donner un coup de propreté et décorer ce saint lieu en vue d'un baptême qui aurait lieu le lendemain. Si Jean voulait se confesser, c'était qu'il devait avoir trois gros péchés sur la conscience : la mort d'Albert, celle de Gilbert et de Véronique. Lorsque Jean entra dans l'église, l'abbé, qui venait d'apprendre le décès de David, se posait des questions : ou bien Jean était innocent, ou bien il avait un quatrième homicide à se reprocher.

Une fois devant le prêtre, après avoir échangé quelques banalités il lui demanda la confession.

– Tes fautes sont elles si graves pour que tu demandes pénitence, demanda l'abbé ?

– Monsieur l'abbé, passons dans le confessionnal, et vous le saurez, répondit Jean.

Chacun prit place dans l'immense meuble de bois brillant de

cire tout piqueté de trous d'insectes. Cette antiquité avait vu passer de nombreuses générations de pénitents et de prêtres et, si elle était encore là, c'était grâce à son imposante dimension propre à décourager les pilleurs d'églises. Jean ne s'était pas agenouillé en ce lieu depuis très longtemps. Il repensa à la première fois où il était entré dans cet isoloir ; il était encore gamin et l'abbé Riollon un jeune curé de campagne. En ce temps là, Jean n'avait pas de graves péchés à avouer ; ce qui n'était plus le cas maintenant.

Une fois l'abbé installé, Jean se confessa : il reconnu le meurtre de quatre personnes. Il précisa que, si l'abbé lui refusait l'absolution pour ces actes, il n'en serait pas surpris, mais déjà, du seul fait de ses aveux il se sentait soulagé. Par ailleurs, il n'éprouvait ni regret, ni remords, d'autant plus qu'il avait la ferme intention de réitérer en commettant deux autres meurtres.

– Dans ces conditions, lui dit le prêtre abasourdi, effectivement, je ne peux pas te donner l'absolution, surtout si tu tiens à continuer dans le mal.

– Mon Père, je m'attendais à cette réponse, mais mon seul juge sera Dieu. J'ai surtout tenu à me confesser, car je connais l'importance du secret de la confession ; j'ai confiance en vous et je sais que vous ne me dénoncerez pas pour éviter les deux autres morts. L'important pour moi n'est pas d'être absous, mais que vous puissiez révéler la vérité si on accusait un autre que moi et que je ne sois pas en mesure de disculper cette personne pour une quelconque raison : je peux mourir, disparaître ou devenir fou. Dans ce cas, et uniquement dans le cas où quelqu'un serait accusé de l'un de ces meurtres, je vous demande, mon père, de ne plus tenir compte du secret de la confession.

– Il m'est difficile d'accéder à ta demande, mon fils, reprit l'abbé, mais je vais tout de même te faire remarquer que s'il est louable de ta part de vouloir protéger un éventuel suspect, il y a un risque : je n'ai plus vingt ans depuis très longtemps et je passerai certainement de vie à trépas avant toi.



– J’ai aussi pensé à ce détail, voici ma confession par écrit, mon père, vous n’aurez qu’à la transmettre à votre hiérarchie.

L’abbé Riollon était tellement stupéfait que finalement il accepta. Il tenta, sans succès lui sembla-t-il, de dissuader Jean de ses projets. Il se retrouvait donc avec une lettre dans la main et un cas de conscience lourd à supporter. Dans l’état actuel il était tenu par le secret, mais il y avait pourtant deux vies en jeu. Il se dit qu’il pouvait peut-être mettre en garde les futures victimes sans leur donner le nom de leur futur assassin. Il n’était pas question d’intervenir auprès des autorités judiciaires. Demander conseil à l’évêché était peut être la solution. Non, cela était encore pire car, dans ce cas, il mettait une tierce personne dans la même position que lui. Après un long moment de réflexion il pensa que le problème pouvait déjà être réglé : si la police avait déjà des preuves de la culpabilité de Jean, il serait arrêté sans tarder, ainsi, monsieur le comte et le maire ne risquaient plus rien. Le garde champêtre était sans doute au courant ! Il allait donc lui téléphoner pour avoir des nouvelles dès qu’il serait rentré au presbytère.

Un peu plus d’une heure après cette confession inhabituelle, il réussit à joindre Philippe, et pu, enfin être rassuré. Ce dernier l’avait informé que la police criminelle avait estimé que Jean Voibin pouvait être suspecté, bien qu’il n’y avait aucune preuve contre lui. Les recherches continuaient donc dans toutes les directions, mais Voibin avait tout de même été mis sous surveillance depuis le début de l’après-midi ; de plus, le maire et le comte avaient une protection rapprochée.

« Merci Mon Dieu ! pensa l’abbé, deux vies seront sauvées et je n’aurai pas à trahir le secret d’une confession. »

C'est avec grand soin qu'Augustin Caillaud choisit sa cravate. Il en avait plus de cent, les unes presque neuves, les autres râpées et crasseuses ; mais Augustin gardait toutes ses cravates et ne voulait pas les faire nettoyer chez le teinturier. « Une cravate, disait-il, est liée à un ou des souvenirs, bons ou mauvais. Celle-ci, par exemple, je l'ai portée lors de l'enterrement de mon père et aussi à celui de ma mère. Celle-là je l'avais au baptême de ma première fille. D'ailleurs, la tache, là, c'est parce que la gamine a eu un renvoi accompagné de lait. Mais quelle idée il avait eu l'oncle Frédo de faire boire une demi-cuillère de champagne à la petite ! Tenez, celle-ci, je l'avais mise pour... »

Le père Caillaud pouvait raconter l'histoire de toute sa famille, depuis 1919 jusqu'à ce jour, rien qu'en inventoriant ses cravates. Cet ensemble de bouts de tissus aurait donné satisfaction à de nombreux chercheurs ; il leur aurait permis d'étudier la mode, la matière des textiles, les pratiques alimentaires (grâce à certaines salissures sur les cravates portées lors de repas familiaux ou de fêtes), et encore bien d'autres détails que peuvent révéler des échantillons représentant plus des trois quarts d'un siècle.

Quant à la date du début de cette collection elle se situe au moment où Augustin fréquenta son sauvé de la guerre de 14-18 : monsieur le comte Maurice d'Aureilhac. Depuis leur retour dans la vie civile, après avoir passé quelque temps dans un hôpital

militaire où ils avaient été voisins de lits, ils étaient devenus les meilleurs amis du monde. Tant et si bien qu'ils ne pouvaient pas rester une semaine sans trouver l'occasion de se rencontrer. Monsieur le comte enseigna à son sauveur comment être un parfait gentilhomme, ce qui va de la tenue, en passant par la façon de parler, de marcher, de se comporter en société, hypocrisie incluse. En revanche, Augustin apprit au comte à être un vrai paysan, ce qui va de la prévision du temps, à la façon de greffer un arbre, de ramasser les champignons, jusqu'à la technique du braconnage. Ainsi, tous deux, s'adaptaient aux situations ; quand ils chassaient, pêchaient ou, mieux, braconnaient, ils utilisaient comme langage ce reste de patois briard à la grammaire simpliste, aux mots à la saveur de fruits presque trop mûrs, mais pas encore blets et qui donnent ainsi toute la richesse de leur goût. Par contre, lorsqu'ils se retrouvaient dans un milieu plus *civilisé* ils préféraient utiliser un langage moins rude où syntaxe et grammaire étaient respectées. Ils s'amusaient même à user du passé simple et du subjonctif pour apprécier la tête de leurs interlocuteurs ! Ainsi, dans la foulée, Maurice avait initié Augustin à l'art de la cravate : quand la porter, comment la nouer, et surtout comment la choisir.

Donc, ce soir, Augustin choisissait une cravate ; il devait jouer aux échecs avec Jean Voibin et tenait à être vêtu correctement pour cette circonstance. C'est encore monsieur le comte qui avait communiqué à son ami Augustin le vice de ce jeu. Dans le temps, les quelques rares joueurs d'échecs de Champy se réunissaient au Château de la Haute Maison ou bien au café du père Caillaud pour de longs tournois qui pouvaient commencer un après-midi pour se terminer à l'aube du lendemain. Après le décès du comte, les occasions de jouer se raréfièrent, d'autant plus que les enfants et petits-enfants d'Augustin préféraient jouer aux dames, aux petits chevaux, à la belote, au tarot, mais surtout pas aux échecs ! Quant à ses arrières petits-enfants, à peine lâchaient-ils leurs

biberons qu'ils empoignaient une console de jeux. Il n'eut plus comme adversaires que certains clients du café ou de l'hôtel et le boulanger, Jean, qui venait au moins un dimanche par mois. Mais Jean avait vendu sa boulangerie et quitté Champy et il y avait très peu de clients passionnés par les échecs. Heureusement Jean revenait régulièrement tous les ans *pour faire le tour de ses tombes*, et cela assurait à Augustin quelques heures de jeux.

Augustin jeta un dernier coup d'œil dans le miroir de son armoire et rectifia le nœud de sa cravate qu'il avait fait simple. Il n'eut pas à corriger sa coiffure, cela faisait un bon bout de temps qu'il n'avait plus de soucis à se faire de ce côté et il appréciait de ne plus avoir à se battre avec une mèche rebelle sur le front ; être âgé présente tout de même quelques avantages. Il se félicita de se voir aussi bien conservé ; certes, il n'avait plus sa prestance d'antan, il avait maigri et même rapetissé et s'il n'avait plus de cheveux, il n'avait aussi plus de bedaine ; son visage n'était pas trop ridé. En fait depuis qu'il avait fêté ses quatre vingts ans il n'avait plus changé et il remercia le Bon Dieu qu'il en fût ainsi. Il aurait bien voulu que son épouse fût toujours à ses côtés, mais elle l'avait quitté depuis déjà de nombreuses années pour l'autre monde : elle était passée de vie à trépas, un matin d'hiver, sans prévenir et *en bonne santé*, quelques jours avant de fêter ses quatre vingt dix ans ;

Tandis que la pendule du salon égrenait quatre coups, Jean entra, alla serrer la main du vieillard. Tout en échangeant quelques généralités, ils s'assirent à la petite table sur laquelle était l'échiquier. Jusqu'à une certaine époque les parties se déroulaient dans la salle du café, mais depuis un bon bout de temps la famille d'Augustin avait préféré que cela se passât dans le salon privé, au calme, loin du public et de la fumée de cigarettes. Chez les Caillaud on tenait fermement à ce que ce vieillard battît le record des centenaires ! On avait bien failli lui interdire de jouer aux échecs ; cela pouvait représenter une lourde fatigue. Le médecin de famille était intervenu en expliquant que si

Augustin était vieux, il n'était pas sénile, et que des exercices, aussi bien physiques qu'intellectuels, lui seraient salutaires. D'autant plus que pour le maintenir en vie il n'était pas nécessaire de le couper de tout, de le préserver dans un cocon, au contraire il lui était indispensable d'avoir des motifs d'intérêt et de conserver certains petits plaisirs, sinon à quoi lui servirait-il d'exister ? La famille avait suivi les conseils du docteur et n'avait constaté aucune perte de vitalité de l'ancêtre.

Jean commença la partie ; il déplaça un pion puis attendit. Mais Augustin ne regardait pas le jeu : il fixait Jean d'un air étrange, puis se rapprocha de lui et commença à parler, d'une voix très basse, comme s'il craignait de se faire entendre par quelqu'un d'autre, alors qu'ils étaient seuls dans le salon :

– Mon p'ti Jean, je va t'dire un truc, tu me connais, tu m'as toujours fait confiance, alors ne t'inquiètes pas de ce que j'va t'dire, ça sortira pas d'ici, et si t'es pas dans l'coup, ne raconte à personne c'que j'va t'dire.

– C'est promis Augustin, répondit Jean qui semblait intrigué par ces paroles.

– Voilà c'que j va t'dire, reprit le vieillard, pardon, voilà ce que je vais te dire.

Et tout en prononçant ces paroles il rectifia la position de sa cravate comme s'il était indispensable d'adapter sa tenue à un langage moins relâché.

– Mon petit Jean... j'ai bien l'impression que... l'on te doit le trépas de certaines personnes. Non, ne parle pas, laisse-moi continuer, tu sais que tu n'as rien à craindre de moi. Tu sais, aussi, que ceux que tu as supprimés n'étaient pas du nombre de mes amis. Donc si c'est bien ce que je pense, considère moi comme ton complice.

Jean acquiesça d'un signe de tête ; il avait compris qu'Augustin avait découvert la vérité ; il savait aussi qu'il pouvait avoir confiance en lui.

– Albert, continua Augustin, n’était qu’un arriviste, comme Millet, son larbin, qui lui n’était pas bon à grand-chose, sinon qu’à exécuter les ordres de son maître... et en plus il était cocu et content de l’être ! Les Garcin n’étaient que des intégristes de l’écologie, prêts à tout interdire, de la chasse, à la pêche en passant par la vaccination jusqu’au chauffage au bois ! Et tu sais tout le mal qu’ils t’ont fait.

– C’est malheureusement vrai, ne put qu’approuver Jean.

– Je te connais bien, petit, je peux même dire que je t’ai connu alors que tu n’étais même pas l’ombre d’un désir dans les yeux de ton père ! (Cette dernière formulation plaisait énormément à Augustin ; il ne se souvenait plus d’où il l’avait tiré, mais il aimait l’utiliser, d’autant plus que maintenant il avait assez de recul pour la justifier avec la majorité de ses interlocuteurs.) Et je te connais tellement que j’étais sûr que tu allais te venger et je suis même certain que tu vas te limiter à ne supprimer que six personnes !

Et je connais les deux restants dans la course : André-Jacques Trestart et Raymond d’Aureillhac ! Mon propos n’est pas de te faire des reproches, mais de t’aider dans cette démarche. Parce que, moi aussi, je ne les aime pas ces deux là : Raymond a été le déshonneur de son père, et son père c’était mon ami, ce cher Maurice. Lui c’était quelqu’un ! Un vrai noble ! Pas un de ces nobliaux d’opérette qui n’inspirent le respect que grâce à leur nom ! Ils sont nés, comme on dit, mais ils ne font même pas l’effort d’être réellement nobles. Raymond est né d’Aureillhac, mais il n’est pas le digne représentant de sa famille ; il n’est qu’un politicien véreux, profitant de magouilles pour vivre grand train. Il n’a pas été fichu de préserver le patrimoine de ses aïeux. Il mène sa maison à la ruine et ne vit qu’en parasite de la République. Maurice reprochait à son fils de ne pas appliquer les grands principes de la maison d’Aureillhac, dont la base était le respect d’autrui. Et en plus, son fils était sorti le premier de sa promotion à l’ENA, une école pour soit disant servir la République, lui de famille royaliste ! Il aimait à dire que *ENA*

devait signifier École Nationale des Ânes. Ce, pour trois raisons : la première était que son fils avait été un très mauvais ministre des finances et le pire des premiers ministres. La seconde était que les gens qui l'avaient appelé à ces fonctions étaient, eux aussi, énarques ; la troisième était qu'il n'y eut aucun énarque pour intenter un procès contre lui pour mauvaise image donnée à cette école, sans doute parce qu'ils étaient de même formation que lui, donc aussi stupides que lui. Tu sais, et tu es bien placé pour le savoir, que sa méthode pour régler les problèmes consistait à créer des impôts, des taxes et des redevances. Il aurait bien institué un impôt sur la connerie, mais on a dû l'en dissuader, il aurait été un des premiers à le payer, et pas au taux faible. Maurice excusait tout de même son fils, ce n'était pas entièrement de sa faute s'il était ainsi : il y avait une tare dans la famille : un des ces aïeux avait épousé une demoiselle Proney, la descendante d'un baron d'empire. Et comme tout le monde le sait : *noblesse d'empire, noblesse du pire*. En tout cas mon ami Maurice serait encore en vie si les filouteries de son fils ne l'avaient pas miné.

– Je vous arrête, Augustin, intervint Jean, Monsieur le Comte est tout de même décédé à un âge raisonnable, n'oubliez pas que vous avez cent cinq ans et qu'il avait quatre ans de plus que vous. Tout le monde n'a pas votre trempe.

– C'est exact, reprit Augustin, n'empêche que je suis certain qu'il aurait pu faire encore un petit bout de chemin s'il n'avait pas eu à supporter un tel fils. Quant à l'Agité, il est comme *cul et chemise* avec le Raymond ; ils sont comme larrons en foire, l'un pour les honneurs et le pouvoir, l'autre pour l'argent.

Maintenant que tu viens d'apprendre tout ce que je pense de ce beau monde, je vais te proposer mon assistance pour supprimer nos deux forbans. D'abord, que comptes-tu faire ?

– Les tuer, tout simplement, expliqua Jean, si possible tous les deux ensemble. Peu m'importe d'être emprisonné après, puisque j'aurai accompli mon devoir. Je sais qu'ils se réunissent au moins

deux fois par mois au château de Haute-Maison, à moi de les abattre avec mon fusil de chasse à ce moment là. Bien sûr, il faudrait que je puisse pénétrer dans le château et surtout savoir la date de leur prochaine réunion. Mais j'arriverai bien à régler ces détails et...

– ... j'ai la réponse, coupa Augustin, je connais un moyen pour accéder facilement au château et surtout directement dans le bureau du comte. À partir du moment où tu sais qu'ils vont se réunir, et pour cela il te suffit de surveiller le maire, tu peux les rejoindre le plus simplement du monde.

– Mais comment ?

– Par le souterrain !

– Il n'y a pas de souterrain, je l'ai cherché quand j'étais gosse, je n'ai jamais trouvé d'entrée.

– Il y en a une, mais pas où tu crois. Quand le château a été reconstruit, le comte, je veux dire le père, ou le grand-père de Maurice, je ne m'en souviens plus très bien, avait fait courir le bruit que le souterrain avait été comblé et le passage supprimé. C'était faux, le comte s'étant dit qu'un passage, pour être secret ne devait pas être connu de tout le monde, l'a fait consolider et modifier par des ouvriers venus de l'étranger. Ces ouvriers ont travaillé dans la plus grande discrétion, puis sont repartis dans leur pays une fois le chantier terminé. L'accès au château est dans un bureau et a été aménagé de telle sorte que même en sondant les murs on ne puisse le trouver. L'accès par le verger n'est plus dans la bâtisse, mais à côté, près de la pompe. Tu la vois la pompe ?

– Oui, une vieille pompe toute rouillée, avec un levier qui grince horriblement quand on l'actionne. Mais l'entrée du souterrain ?

– Et bien, à côté de la pompe, en fait, sous le tuyau d'où sort l'eau, il y a un trou d'écoulement avec une grille dessus. Tu retires la grille, attention elle est assez lourde, surtout qu'on n'a pas dû l'ouvrir depuis un sacré paquet d'années et qu'elle doit être collée sur les côtés. A une dizaine de centimètres de l'ouverture il y a de la terre. Il faut gratter la terre vers le milieu où tu trouveras un



anneau de fer relié à une dalle. Tu soulèves la dalle, qui est encore plus lourde, mais tu es encore assez costaud, tu dois y arriver. Une fois la dalle retirée, tu entres dans le trou qu'elle camouflait, et par des échelons de fer fixés le long de la muraille tu descends. Il n'y a pas beaucoup d'espace, mais c'est suffisant pour un homme normal qui n'a pas de grosses fesses ! À environ trois à quatre mètres en dessous, tu touches le sol, et sur le côté gauche il y a le passage qui mène au château...

– Bien sûr, interrompt Jean, il faut y aller avec une lampe de poche...

– Je te le conseille, mais ce n'est peut être pas utile. Figure toi que, si la bâtisse du verger a servi de cache d'armes pendant l'occupation, le souterrain a encore plus servi. Avec Maurice nous y avons caché de tout : des armes, des munitions, du matériel de radio et même, des hommes. On a caché des résistants recherchés par les boches, deux aviateurs anglais dont l'avion avait été abattu et qui avaient réussi à sauter en parachute, des Juifs et mêmes des Gitans. On a aussi planqué un déserteur allemand ! C'était un Alsacien, enrôlé de force, qui voulait rejoindre de Gaulle. Par la suite on a eu de ses nouvelles : il a participé à la libération de Champy en août 44. Cette cache a même été utilisée comme hôpital de campagne juste avant la libération. Et nous avons un aide efficace avec nous : Charlot, le clochard ! Tu te souviens de lui ! Et bien il n'était pas plus fou que toi et moi. Charlot, c'était son vrai nom de famille, mais nous on l'appelais Robert, qui était son petit nom. Mais je continue mon explication pour te faire entrer dans le château...

– Non, d'abord tu me racontes l'histoire de ce Charlot, il m'a toujours intrigué, je l'aimais bien sans jamais lui avoir parlé réellement, quand j'étais tout gamin il me faisait peur, comme pratiquement à tout le monde, mais en fait c'était un brave type. Un jour, j'étais parti faire une balade en vélo avec des copains. Il y en a un de nous qui s'est retrouvé avec un pneu crevé ; on ne

savait pas comment s'y prendre pour réparer ; on était loin du village ; il commençait à se faire tard ; il ne nous restait plus qu'à raccompagner notre copain en marchant à pied, on ne pouvait pas le laisser seul. Notre sauveur a été Charlot. Quand on l'a vu on s'est affolé, on racontait tellement de choses étranges sur lui ! Il est arrivé, il a compris la situation, il a fouillé dans nos sacoches qui se trouvent sous la selle, tu sais Augustin, ce genre de sacoche où il y a presque tout, sauf ce dont on a besoin. Une fois qu'il a réuni ce qu'il lui fallait il a tranquillement réparé le pneu. Il nous a fait sacrément rire quand il a recherché le trou en crachant sur le pneu ! En cinq minutes c'était réglé. On n'a pu eu le temps de lui dire merci qu'il était déjà parti. J'ai entendu d'autres anecdotes à son sujet et c'était toujours à son avantage : quand il lui arrivait de secourir quelqu'un ou de lui rendre un service, il ne demandait rien en échange. Mais, raconte son histoire !

– Je vais donc commencer par le commencement. Charlot était un vagabond qui allait de village en village. Un jour, dans les années trente, il est passé par Champy. Il s'est rendu au château pour demander à Maurice l'autorisation de coucher dans la bâtisse du verger et puis, si c'était possible, de lui donner un peu de travail pour pouvoir se payer de quoi manger et du tabac pour bourrer sa pipe. Juste un peu de travail, pas définitif, précisa-t-il car il était instable. Naturellement Maurice lui donna son d'accord pour loger dans la bâtisse et lui proposa d'aider le jardinier pour bêcher le potager. Tout en discutant avec ce vagabond, il eut l'impression de l'avoir déjà vu, mais pas dans ces guenilles, ni en costume. Il fit appeler le jardinier pour lui présenter le bonhomme. Celui ci apprécia l'embauche de ce gaillard qui semblait assez robuste pour l'aider ; cela lui permettrait de s'avancer dans la greffe d'arbres fruitiers. Charlot fit remarquer qu'il savait parfaitement manier le greffoir et qu'il était assez soigneux pour effectuer ce genre de tâche. Alors, mon ami Maurice se souvint où il avait rencontré cet homme : quand ce dernier avait prononcé le mot *greffoir*, Maurice l'avait imaginé

habillé d'une blouse blanche avec un instrument tranchant à la main. Il avait devant lui le médecin militaire qui lui avait extrait une bonne douzaine d'éclats d'obus du corps ! Le capitaine Robert Charlot ! Que le chirurgien n'ait pas reconnu un de ses patients paraissait logique ; il ne devait pas être le seul à être passé entre ses mains à cette époque. Ainsi il n'était plus qu'un vagabond. Comment en était-il arrivé là ? Ne voulant pas le contrarier devant son employé, il se proposa de raccompagner seul le visiteur. Chemin faisant il lui fit comprendre qu'il l'avait reconnu, qu'il était désolé de le revoir dans ces conditions et qu'il serait prêt à l'aider s'il le voulait. Charlot remercia monsieur le comte de ne pas avoir divulgué son identité réelle devant le jardinier, le remercia aussi de sa proposition ; mais il ne pouvait l'accepter car c'était de son propre chef qu'il était devenu trimardeur et lui en révéla les raisons :

Elles étaient toutes simples. Il était de bonne famille, avait fait des études et était devenu chirurgien. A peine avait-il commencé à exercer qu'il fut appelé à l'armée, c'était en 1914. Il avait fait toute la guerre dans des hôpitaux, aussi bien à l'arrière que près du front. Il avait tellement taillé de viande, coupé de membres et vu mourir des soldats dont il n'avait pu soulager les souffrances, qu'il avait été écœuré du genre humain. Deux ou trois ans après sa libération, n'ayant plus de parents, n'ayant plus de goût pour son travail, il avait commencé une nouvelle vie, celle de vagabond.

Maurice lui promit de ne rien dire à personne, sauf à une, qui pouvait, elle aussi le reconnaître : moi. Eh oui Jean, c'est Robert Charlot qui m'a soigné le pied que je m'étais esquiné en allant chercher Maurice en dehors des tranchées ! Le monde est petit !

Donc Charlot continua de mener son existence comme il le souhaitait : en vagabond, libre comme l'air. Mais il revenait toujours à Champy car il y avait deux amis : le comte Maurice d'Aureillhac et moi. Pour tout te dire, quand ce n'était pas avec

moi que Maurice jouait aux échecs, c'était avec Robert. Il m'arrivait aussi de jouer avec Robert. Mais personne ne l'a su. Cela se passait ou dans le souterrain, ou dans le bureau de Maurice, au château. Ce qui me fait penser que je ne t'ai pas répondu au sujet de l'éclairage du souterrain. Oui, Robert, Maurice et moi avons installé l'électricité dans le souterrain, ça permettait d'y voir clair et surtout d'aérer grâce à des ventilateurs. Sache que tout ce que le monde prend pour des anciens terriers de renards ne sont que des bouches d'aération ! Crois-moi, c'était assez confortable. Mais maintenant est-ce que cela fonctionne toujours ? Tu verras par toi même, mais prends une bonne lampe de poche ! La suite tu la connais, enfin... en partie. Nous avons été, Maurice et moi, très actifs contre les frisés et les collaborateurs pendant l'occupation. Ce qu'il faut ajouter c'est que Robert, en se faisant passer pour fou, tenait les Allemands éloignés du verger. Car, paraît-il, qu'ils n'aiment pas tellement les cinglés et en ont peur ! Ça doit être vrai, car jamais ils n'ont osé venir près de notre planque. Il n'a pas fait que cela, Robert : il a transmis des messages à d'autres maquis, il a participé à plusieurs sabotages et en plus il a soigné nos blessés et nos malades. A la fin de la guerre il a voulu rester dans l'ombre ; avec Maurice nous avons accédé à sa volonté. De même que lorsqu'il s'est senti mourir d'une grippe, fin 63 si ma mémoire est bonne, il a insisté pour ne pas être enterré comme tout le monde et a demandé à ce que son trépas ne soit annoncé à personne et qu'on se débarrasse de lui comme d'un animal. Nous l'avons enterré dans le souterrain ! Au fait, quand tu passeras devant sa tombe, dans le souterrain, tu lui diras qu'il m'attende encore un peu dans l'au-delà, c'est à dire au plus tôt début Janvier 2001. Oui, petit, c'est comme ça : je suis né à la fin du dix neuvième siècle, j'aurai vécu le vingtième, j'aimerais bien vivre un tout petit bout du vingt et unième. Vivre sur trois siècles n'est pas donné à tout le monde ! Ce que je te demande, aussi, c'est de ne rien divulguer de tout cela. Mais j'ai confiance en toi, sinon je ne t'aurais rien raconté.

Seuls ceux qui ont participé à la Résistance, comme tes parents, connaissaient ce fameux souterrain, mais ils avaient juré de ne jamais en parler, sauf en cas de nécessité. Et je constate que ton père et ta mère ont tenu leur langue. C'est donc de bonne augure en ce qui te concerne.

– Ne vous inquiétez pas, Augustin, répondit Jean. Maintenant que ma curiosité est satisfaite, si nous passions à la suite... comment accéder au château une fois qu'on est dans le souterrain. Mais un détail me vient à l'esprit, le comte, je veux dire le fils du comte et sa famille, ils connaissent l'existence de ce passage, et le comte pourrait le rendre inaccessible s'il venait à avoir des craintes, surtout après ce que j'ai fait à Millet.

– Il n'y a aucun danger, Maurice était le seul de sa famille à le connaître et il n'en a jamais parlé à ses enfants, ni à son épouse : il ne voulait pas leur faire prendre de risque pendant l'occupation et comme nous, il s'était engagé à se taire à ce sujet. Et moi, si je t'en ai parlé aujourd'hui c'est qu'il y a nécessité.

– Me voilà rassuré ! Donc, comment accède-t-on au château ?

– Et bien voilà...

Et Augustin reprit son explication.

## 31

Deux hommes étaient en surveillance devant l'entrée de la résidence de monsieur Trestart. La voiture du maire en sortit, s'arrêta devant les deux hommes qui montèrent à l'intérieur, puis redémarra. Cela signifiait que la personne à protéger était dans ce véhicule. Et lorsque ce même véhicule prit la direction du château de Haute-Maison, Jean se dit qu'il avait encore raisonné avec justesse. Il avait supposé que, dès son retour, monsieur le comte rencontrerait monsieur le maire au plus tôt pour décider d'une stratégie à son encontre. Jean, à la lecture des journaux avait constaté, bien que son nom ne fût pas cité, qu'il était mis en cause dans cette affaire de morts mystérieuses. Par contre, la conclusion générale, qui devait être celle des autorités, était qu'il n'y avait que des présomptions, mais absolument aucune preuve permettant de l'inculper. Il était assez surpris de ne pas avoir été déjà interrogé. Mais comme il avait aussi constaté que, depuis le décès de David, il était, non pas suivi, mais surveillé, il en tirait une conclusion : la police criminelle à qui avait été confiée l'enquête, n'ayant aucun élément pour confondre le principal suspect, tenterait de le prendre la main dans le sac lorsqu'il s'attaquerait à l'une des prochaines présumées victimes.

Entre temps, il avait appris que monsieur le comte Raymond d'Aureillhac, qui assistait à un congrès à Bruxelles, avait quitté cette ville en toute hâte, pour revenir à Champy. Le matin de cette arrivée, Jean avait quitté Champy par l'autocar, puis avait pris le train pour Paris.

Une fois dans son appartement, il s'était changé pour mettre des vêtements plus adaptés à la suite des événements. Il eut un regret, celui d'avoir déjà jeté ses lunettes ; mais, se dit-il, on ne peut pas penser à tout ! Il récupéra une lampe de poche assez puissante, dont il changea les piles ; il se demanda pourquoi le fabricant avait appelé *de poche* cet instrument aussi encombrant, car il eut quelques difficultés à le glisser dans une poche de blouson. Par contre il ne s'embarrassa pas de son fusil *Robust* ; Augustin lui avait dit qu'il trouverait un stock d'armes et de munitions permettant de le satisfaire largement.

Craignant d'être toujours *espionné*, il était ressorti de son immeuble, non pas par la porte cochère, mais par l'issue de l'arrière cour permettant d'accéder à l'immeuble voisin. La porte principale de ce bâtiment se situant dans une rue perpendiculaire ne devait pas être sous la surveillance d'un éventuel guetteur. Près du square d'Anvers, le long du lycée Jacques Decour, il attendit quelques minutes un autobus pour se rendre à la gare de l'Est. Pendant ce laps de temps il put vérifier que personne ne le suivait.

Arrivé à la gare il eut juste le temps de monter dans le dernier wagon de son train ; il constata de nouveau qu'il n'était pas suivi. Il préféra descendre à la station précédant celle desservant Champy où il craignait d'être attendu ; il aurait à parcourir quelques huit ou dix kilomètres à pied, mais cela lui éviterait de se faire épingler si près du but ! Afin d'éviter la rase campagne il marcha le plus possible dans les endroits boisés, ce qui rallongea sérieusement sa randonnée. Arrivée à l'orée du bois de l'autre côté de la route où donnait la résidence du maire, il se cacha dans des fourrés.

Une fois qu'il eut la certitude que la voiture se dirigeait bien vers le château, il quitta sa cachette et courut vers le verger. Il réussit facilement à soulever la grille sous la pompe, à ôter la dalle cachant le souterrain. Par contre il eut quelques difficultés pour remettre en place la grille et la dalle ; il savait que personne ne venait la nuit dans ce verger, mais il suffirait qu'exceptionnellement un couple d'amoureux à la recherche d'un endroit tranquille vienne s'installer dans la bâtisse pour remarquer

l'entrée du souterrain. Il descendit en utilisant les barreaux de fer qui, bien que rouillés, étaient tout de même assez solides. Quand ses pieds touchèrent le sol, il extirpa de son blouson sa lampe dite *de poche*. Il l'alluma et observa les lieux. Effectivement il y avait bien l'électricité d'installée ; sur l'un des murs, deux gros boutons en porcelaine, comme ceux qu'il y avait chez ses parents quand il était tout jeune, le prouvaient. A côté de l'un il était écrit *ECLAIRAGE* et de l'autre *VENTILATION*. Il tourna le premier, mais la lumière ne fut pas ! Il n'insista pas ; c'était après le décès du comte Maurice que l'installation électrique du château avait été remise aux normes ; son fils ignorant l'existence de ce souterrain n'avait pu le faire relier au réseau. Le passage était assez haut et large pour permettre à deux hommes d'y circuler côte à côte sans se gêner. Les murs de pierres grossières étaient poussiéreux, mais pas humides. L'endroit était sain, cela aurait fait une excellente cave à vin, pensa Jean. Il entama sa marche en suivant les indications précises communiquées par Augustin.

Cela lui remettait en mémoire certains romans qu'il avait lus dans son enfance. Ces romans qui racontaient des histoires de brigands ou de pirates à la recherche d'un trésor. Ils devaient s'engager dans des souterrains, où, s'ils ne rencontraient pas d'animaux effrayants, ils se trouvaient devant des squelettes, ou, pire, tombaient dans d'horribles pièges. Jean avait tellement lu de ces histoires effrayantes qu'il en était arrivé au point qu'il craignait d'être seul dans le noir. Il avait tellement peur la nuit qu'il dormait en se cachant bien la tête sous le drap ; ainsi il était à l'abri de tous les monstres peuplant les ténèbres ; les araignées, les rats, et les fantômes ne pouvaient plus l'atteindre.

Il eut cette hantise jusqu'au jour où, à l'armée, il dut prendre son premier tour de garde au cours d'une nuit. C'était à Hourtin, près de Bordeaux, au centre de formation maritime. Il devait garder l'entrée de la soute aux munitions de onze heures du soir à deux heures du matin. Il ne savait pas comment il allait se comporter et redoutait cette mission. Dans le poste de garde, un officier marinier lui remit un fusil, ainsi qu'aux autres matelots qui, comme lui, allaient remplacer une sentinelle. Le mot de passe



et sa réponse leur furent confiés ; puis ils quittèrent le poste. Au fur et à mesure de la relève son inquiétude augmentait. Le rituel lui paraissait bien compliqué : quand l'homme à relever apercevait le peloton il pointait son arme vers les arrivants et prononçait « Halte là, qui va là ! ». Après échange du mot de passe, il abaissait son fusil. Ensuite on se saluait ; le nouveau garde prenait la place de l'ancien et la petite troupe s'enfonçait dans la nuit. Jean était le dernier du groupe et tout au long de cette relève, qui lui sembla durer une éternité, il s'inquiétait, son esprit encombré de sombres pensées : allait-il oublier le mot de passe ; comment réagirait-il si quelqu'un se présentait devant lui et ne répondait pas correctement à ce mot de passe ? Une fois son camarade relevé, il était seul, n'ayant pour éclairage que la faible clarté d'une lune qui, par moment, était cachée par des nuages ; il ne sut pourquoi, il n'eut plus peur. Il eut beau évoquer dans son esprit les récits les plus terrifiants dont il se souvenait, il n'avait vraiment plus peur ! Il était délivré de cette indescriptible terreur ! Il en fut très satisfait et ainsi il put dormir, pendant les nuits d'été, sans drap sur lui. Bien sûr, comme tout avantage à son revers, il n'était plus à l'abri des moustiques !

Il n'avait donc pas peur dans ce tunnel de mille six cent trente mètres de long qui le mènerait sous le bureau de monsieur le comte. Augustin avait été tellement précis dans ses descriptions qu'il lui avait même donné le nombre d'intervalles réguliers où il se retrouverait devant deux ou trois marches à monter pour pallier la différence de niveau entre le verger et le château qui le dominait. Il n'avait pas peur, non plus, de se trouver devant la tombe du clochard chirurgien et résistant Robert Charlot. Il la repéra facilement : à un endroit, sur un côté du passage, la terre était légèrement bombée et il y avait, à la place de l'habituelle croix, une canne, une besace et un chapeau. Alors il s'arrêta, regarda bien ces objets qu'il avait vus, il y avait si longtemps, sur celui qui reposait là.

– Charlot, dit-il tout haut, et sa voix résonna dans le couloir, Charlot, merci pour ce que tu as fait, merci pour ce que ce tu fus. Augustin te demande de patienter encore un peu. Il ne va plus

tarder à te rejoindre, mais pas tout de suite. Que sont quatre ou cinq ans dans l'éternité ? Transmets le message à Monsieur le Comte et dis lui que je l'estimais beaucoup et qu'il me pardonne car ce soir je vais tuer son fils.

Une dizaine de mètres plus loin, il entra dans une sorte de pièce. Quand Augustin lui avait décrit cet endroit, Jean lui avait demandé pourquoi, avec le comte, avaient-ils enterré Charlot dans le passage plutôt que dans ce lieu plus vaste ? La réponse avait été toute simple : le sol du couloir était constitué de terre, d'une terre suffisamment meuble pour pouvoir y creuser un trou profond ; alors que celui de cette salle était recouvert de roches dures. Des roches qui avaient certainement été apportées de l'extérieur et posées là pour constituer une plate-forme isolante. Ce local avait dû avoir diverses fonctions selon ses utilisateurs : coffre fort des Templiers ; lieu de culte pendant les guerres de religion ; réserve de vivres pendant la révolution ; enfin tout ce qu'il est possible d'imaginer comme activité qui nécessite le secret. Augustin avait même rajouté qu'il était heureux que cette fripouille de Raymond n'ait pas connu l'existence du souterrain : il aurait été capable d'en faire n'importe quoi : imprimerie de faux billets, bordel clandestin, fumerie d'opium, laboratoire pour fabriquer de la drogue... Augustin n'avait pas tari sur les capacités négatives du fils de son ami !

En tout cas, avec ses compagnons Maurice et Robert, ils l'avaient utilisé d'une manière très positive ! Et c'est là, avait ajouté Augustin, que Jean trouverait le matériel adéquat pour supprimer Raymond et André-Jacques. En effet, des étagères étaient placées contre les murs. Elles étaient chargées d'armes, de munitions, de poignards, de grenades de masques à gaz, de bazookas, en fait de tout un arsenal. Jean se fit même la réflexion que s'il n'y avait ni canon, ni Jeep, ni char d'assaut cela était dû au manque de place ! Et bien sûr, comme précisé par Augustin, au fond de la salle il y avait l'escalier en colimaçon permettant d'entrer dans le château. Il ne lui restait plus qu'à prendre une arme ; il n'avait que l'embarras du choix.

Tout en cherchant l'engin qu'il pensait lui convenir, il

réfléchissait à la chance qu'il avait eue tout au long de sa quête. En premier si Albert n'avait été que blessé à la suite du sabotage de son vélo, cela aurait mit fin à son opération *châtiment*. Pour Véronique et Gilbert il n'avait eu aucun problème. Après tout, ils s'étaient isolés pour batifoler, mais s'ils s'étaient fait accompagner par un, ou plusieurs autres couples pour une partie de jambes en l'air, il aurait dû remettre à plus tard leur exécution. Mais quand, où et comment ? Ensuite, pour David, il avait été gâté par le hasard. David aurait pu ne pas passer par ce chemin ; ils auraient pu être surpris par des promeneurs... Jean se demanda s'il était en train de réviser l'utilisation du conditionnel dans la grammaire française. Allons, se dit-il, arrêtons de penser ; avec des si on mettrait Paris en bouteille ! Jusqu'à présent j'ai eu la *baraka*, et bien considérons que cela va continuer. Ne faisons par attendre le maire et le comte. Il mit dans une de ses poches un revolver dont il venait de vérifier le fonctionnement et charger le barillet de balles. On se croirait dans un western, pensa-t-il, et maintenant comme en 14 dans les tranchées, à *l'assaut* ! Ce disant, par précaution il glissa une grenade dans une autre poche et se dirigea vers l'escalier en colimaçon.

## 32

Les deux policiers, qui se rendirent au domicile de Jean pour l'interpeller en vue d'une interrogation, constatèrent qu'il était absent. L'inspecteur chargé de l'enquête commençait à avoir, non pas des soupçons, mais des certitudes concernant l'implication de M. Voibin dans ces différents homicides. Il fut autorisé à pratiquer une perquisition de l'appartement. Là, aucune indice, sauf le fusil. Mais, la boîte de cartouches qui fut trouvé ne correspondait pas à celles utilisées pour tuer les Garcin : les plombs récupérés dans les corps étaient de plus grosse taille.

L'inspecteur n'eut plus de doute, mais une certitude. Voibin n'aurait pas quitté son domicile en catimini s'il n'avait rien à se reprocher et surtout s'il n'avait rien à entreprendre ! Il donna des ordres afin de protéger les deux futures victimes. Mais, comme il se devait d'économiser les deniers de l'État, il exigea que les deux hommes fussent réunis sous un même toit, cela coûterait moins en personnel. Et, pour cette raison, monsieur le maire se retrouva dans une voiture qui le menait chez le comte.

Lorsque le véhicule se présenta à l'entrée de la propriété du comte, deux policiers s'approchèrent pour contrôler les passagers. Rassurés par la présence de leurs collègues ils firent signe de passer. A peine le véhicule était-il à l'arrêt devant le château qu'André-Jacques Trestart se précipita vers le grand escalier qui menait à la vaste entrée. Il fut stoppé dans son élan par un homme armé d'un pistolet qui l'interpella.

– On ne passe pas ! Les mains en l'air !

– Fais pas le con, Jojo ! Cria un des policiers qui s’était précipité pour suivre le maire, fais pas le con ! C’est le maire, le copain du comte. Il vient rendre visite à son compagnon de misère.

– Ah, d’accord, répondit le dénommé Jojo en rangeant son arme.

Il se tourna vers son collègue :

– T’aurais dû dire à ton client de ne pas être aussi nerveux et pressé, ça m’aurait évité de l’effrayer. Regarde le, il est tout pâle. Puis s’adressant au maire :

– J’espère que vous n’êtes pas cardiaque, m’sieur... mais vous avez l’air d’aller mieux. Je vais vous annoncer à mon collègue qui est à l’intérieur. Eh, Michel, y a d’la visite pour Monsieur le Comte, va lui dire, je laisse entrer son pote.

Un *okay* parvint du hall. Et André-Jacques s’en alla rejoindre Raymond. Ce dernier, informé, par le garde vint rejoindre son ami. Il semblait tout aussi affolé qu’André-Jacques.

Tous deux se firent l’accolade, comme deux êtres très chers qui, ne s’étant pas vu depuis longtemps, étaient heureux de se retrouver enfin. Cela choqua Jojo et Michel : ils n’étaient pas habitués à voir les *gens de la haute* être aussi expansifs. Mais le peu de ce qu’ils entendirent de la part de ces deux *messieurs* alors qu’ils se rendaient dans le bureau du comte les laissa encore plus perplexes.

– Mon petit Raymond, tu m’as manqué !

– My dear, que nous arrive-t-il ? Ce méchant boulanger serait à notre poursuite ? C’est affreux ! J’en suis tout retourné, dit le comte, puis s’adressant aux gens chargés de leur protection :

– Messieurs, êtes vous certains que nous sommes bien gardés ?

– Mais oui, m’sieur le comte, confirma Jojo. L’entrée du parc est gardée, et comme on ne peut pas vérifier le murs d’enclos, il y deux gars postés devant chacune des façades du bâtiment, plus nous deux dans le hall, plus nos deux copains qui accompagnaient Monsieur Trestart et qui sont juste à l’entrée. Tout ça, ça fait une douzaine de *bonshommes* à votre service. Avouez que vous êtes surprotégés !

– Merci de me rassurer Monsieur, puis se tournant vers le maire,

allons viens dans mon bureau, my dear.

– Je te suis, chère âme. Tu as raison, c'est affreux ! Comment peut-on nous en vouloir ! Mais je suis heureux de t'avoir à mes côtés ce soir, ta présence me rassure et me console. Je suis tellement heureux de passer la nuit avec toi.

Ce furent les dernières paroles que Jojo et Michel entendirent de la part de ces messieurs. Une fois la porte du bureau refermée derrière André-Jacques et Raymond, Jojo se retourna et demanda :

– Dis, Michel, j'ai pas rêvé, t'as entendu comme moi ! Il lui a dit chère âme ou cher ami ?

– T'as pas rêvé, Jojo, j'ai même cru comprendre qu'ils allaient dormir ensemble. M'est avis que ces clients y sont pas du même bord que nous !

Michel, acquiesça... tout pensif et s'installa le plus confortablement qu'il put sur l'une des banquettes du hall. Jojo en fit autant.

À peine un quart d'heure s'était-il écoulé qu'un des policiers surveillant la façade où se trouvait le bureau vint les déranger dans leur demi-somnolence et leur demanda de l'aider à fermer les volets des portes-fenêtres de la pièce ; d'où il était, malgré les doubles rideaux tirés, il pouvait voir les ombres des occupants lorsqu'ils se déplaçaient ; cela en faisait des cibles idéales pour un tireur embusqué. Michel remercia le gardien de leur avoir signalé ce détail qui pouvait avoir beaucoup d'importance et lui dit de reprendre sa garde ; il irait lui même fermer les volets et conseillerait même au comte de s'enfermer à clé.

Comme l'avait expliqué Augustin, l'escalier aboutissait sur une petite plate-forme ; et, comme prévu, c'était sur la gauche que deux barres de fer bloquaient l'ouverture de l'entrée secrète. A l'origine, rien n'empêchait de passer d'un côté à l'autre de l'entrée, mais, pendant l'occupation, un incident avait amené Maurice d'Aureilhac à supprimer cette facilité. Il recevait des officiers allemands en garnison ; cette *collaboration* avec l'ennemi lui permettait, bien souvent, d'obtenir de précieux renseignements rapidement communiqués à Londres. Un soir, monsieur le comte avait entraîné dans son bureau un de ces hôtes pour lui montrer un livre rare et en même temps lui soutirer quelques informations sans en avoir l'air. L'officier avait forcé sur le cognac, aidé par monsieur le comte qui l'avait largement encouragé à apprécier ce genre de boisson qu'il ne risquait pas de retrouver s'il partait sur le front russe. Le livre se trouvait sur une étagère du pan de bibliothèque qui pivotait pour accéder au souterrain. L'officier, qui en plus d'être en un état d'ébriété assez avancé, était aussi très gros, s'appuya contre un montant du meuble pour ne pas s'écrouler.

Ce montant avait la particularité de contenir le mécanisme destiné à ouvrir le passage secret. Il avait dû être mal refermé, car notre homme se retrouva sur la plate-forme du souterrain. Ne perdant pas son sang froid, le comte rattrapa le souillard, le fit asseoir dans un fauteuil, le dos à la bibliothèque, puis il referma vivement le panneau. Heureusement, l'Allemand n'était plus capable de se

rendre compte de ce qui venait de se passer : il ronflait, béat. Le lendemain, Augustin et Maurice s'empressèrent d'installer des barres qui, lorsqu'elles étaient mises en place, interdisaient l'accès par le bureau. Elles étaient utilisées selon les circonstances, car cela ne facilitait pas toujours la vie d'être obligé d'accéder au souterrain en passant par la bâtisse du verger. Puis, après l'inhumation de Robert Charlot dans le souterrain, les barres furent replacées, d'abord parce que Maurice et Robert n'auraient plus l'occasion de se rejoindre en cachette, soit dans le bureau, soit dans la bâtisse, pour faire une partie d'échecs ou discuter, puis, parce que monsieur le comte préférait que personne ne découvrit cet endroit.

Une fois les fameuses et lourdes barres ôtées, Jean appuya fermement mais lentement sur le bord de la porte secrète. Celle-ci pivota et laissa entrevoir une vaste pièce où deux personnes s'affairaient sur un canapé. Jean n'avait pas prévu de trouver le bureau occupé ; son plan était d'y entrer et de s'y cacher en l'attente d'un instant propice pour circuler dans les lieux afin d'aller trucidier ses deux condamnés. Les occupants ne s'étaient pas aperçus que l'un des panneaux de la bibliothèque venait de bouger ; Jean se permit d'ouvrir plus grand le passage. Il fut doublement surpris. D'abord, ses deux futures victimes étaient là, et seules. Voilà un fait agréable qui lui faciliterait la besogne : il n'aurait pas à les chercher et il n'y aurait pas de témoin qui pourrait contrarier son projet ! Mais, ce qu'il y avait de plus surprenant de la part de ces deux là, c'est ce qu'il avait sous les yeux : monsieur André-Jacques Trestart, député de Seine-et-Marne, maire de Champy, marié et père de famille, grand-père et arrière grand-père était allongé sur le canapé avec, à côté de lui, monsieur le comte Raymond d'Aureillhac, ancien ministre des finances, ancien premier ministre, député européen, veuf, père de famille et grand-père ! S'ils avaient été allongés ainsi pour faire un petit somme, Jean n'aurait pas été trop étonné ; après tout, il n'y avait qu'un seul canapé dans le bureau. Mais qu'ils y fussent allongés nus étaient d'autant plus inconcevable qu'ils se caressaient !



Jean n'avait rien contre les homosexuels, bien au contraire, quand il était jeune et encore célibataire, pour lui qui pensait ne pas être beau et séduisant, cela lui faisait de la concurrence en moins auprès des filles. Il avait d'ailleurs eu l'occasion d'en connaître par l'intermédiaire de cousine Hélène, sa marraine, qui en côtoyait quelques uns dans le milieu de la haute couture. Il ne comprenait pas qu'un homme pût aimer physiquement un autre homme, cela l'aurait dégoûté, mais il ne critiquait ni ne jugeait, il admettait. Ce qui l'amusait dans son propre raisonnement était qu'il ne voyait rien de choquant dans l'homosexualité entre femmes ! Il en concluait que lui non plus ne devait pas être normal ! Toujours est-il que chaque être humain naît avec ses particularités, il ne peut rien y faire et, d'ailleurs, essayer de changer c'est se dénaturer. En revanche, s'il avait cette aversion à l'encontre de cette pratique sexuelle, il n'en avait aucune envers ses pratiquants qui, en règle générale, étaient très agréables, bien souvent très cultivés et aussi très sensibles. En plus, il était incontestable, que, quand ils s'illustraient dans un domaine artistique ou autres, ils étaient souvent les meilleurs.

Ce qui le choquait le plus dans ce qu'il voyait était que ces deux notables avaient caché leur réelle personnalité, avaient été hypocrites et avaient même désapprouvé ouvertement l'homosexualité à certaines occasions. Monsieur le maire n'avait-il pas refusé que l'on donnât comme nom à une rue du nouveau lotissement celui d'un écrivain sous prétexte que ce dernier avait cette *terrible tare*. Monsieur le maire était donc doublement taré !

Mais ce n'est pas parce que Jean éprouvait une certaine sympathie pour ces gens trop souvent rejetés par les imbéciles qu'il devait épargner les deux derniers de sa liste.

Il observa les lieux et nota qu'il n'y avait personne d'autre dans la pièce, cela aurait été surprenant, mais ne sait-on jamais ? Il s'approcha de la seule porte de la pièce et vérifia qu'elle était verrouillée. Il marcha avec précaution jusqu'à l'une des portes fenêtrées dont il écarta le rideau ; les volets étaient fermés. Il ne lui restait plus qu'à passer à l'action. Il s'avança à quelques pas du canapé, sortit son revolver et signala sa présence :

– C’est fini, les tourtereaux ! On s’assoit tranquillement sans rien dire !

Surpris, Raymond et André-Jacques sursautèrent se levèrent, prêts à crier, mais la vue de l’arme leur coupa net tout envie d’émettre un son.

– Monsieur le maire, dit Jean, tout en fixant des yeux le système pileux de celui-ci, Monsieur le maire, je ne savais pas que vous étiez châtain avant d’avoir les cheveux blancs ! Quant à vous, Monsieur le Comte, vous êtes un vrai blond. Mais... passons aux choses sérieuses. Vous savez pourquoi je suis devant vous, il n’y a rien à vous expliquer, il n’y a qu’à vous faire un petit trou dans la tête, ou au cœur ! Cela dépendra...

Jean n’eut pas le temps de terminer sa phrase, car le maire jeta un coussin du divan sur l’arme. Déstabilisé, Jean réajusta son arme vers le maire et tira. Le comte avait eu le temps de saisir un lourd chandelier posé sur une table basse près du canapé, il en assena un coup sur le crâne de Jean qui s’écroula. Le bruit du coup de feu avait attiré l’attention des policiers de garde dans le hall. Ils tentaient d’enfoncer la porte qui avait été fermée à clé comme ils l’avaient eux-mêmes conseillé aux deux occupants du bureau. Jean commençait à se relever difficilement alors que le comte s’approchait de lui en brandissant le chandelier. Jean tira, le comte, touché au bras gauche, lâcha le chandelier et porta la main droite à sa blessure. Jean paniqua. Il ne savait pas s’il avait tué le maire, il n’avait que blessé le comte et dans quelques secondes des gens allaient entrer dans la pièce, il serait abattu sans avoir terminé sa tâche. Alors il se releva, couru jusqu’à l’entrée du souterrain, sortit la grenade de sa poche, la dégoupilla et la lança avec violence vers le canapé où gisait le maire et devant lequel le comte gémissait en se tenant un bras. Il eut un doute sur l’efficacité de la grenade : peut-être était elle périmée et inefficace ? Mais, tandis qu’il refermait le panneau, il entendit une explosion assez forte pour le rassurer. Il eut du mal à placer la première barre pour bloquer l’accès, et pourtant son point de fixation n’était qu’à hauteur de ses cuisses. Il ne put remettre la seconde qui était à hauteur de ses épaules. Il n’insista pas ; sa tête

lui faisait trop mal ; il sentait le sang couler du haut de son front.

Comme il était dans l'obscurité la plus complète il dû tâtonner pour retrouver sa lampe de poche qu'il avait éteinte et posée sur la plate-forme avant d'entrer dans le bureau. Il la récupéra enfin, la ralluma, et descendit péniblement l'escalier. Une fois dans la petite salle, il s'allongea sur le sol ; il se sentait fatigué et sa tête était de plus en plus douloureuse. Il souffrait trop pour pouvoir réfléchir et pourtant il fallait qu'il le fasse. D'abord, il était indispensable de supprimer la douleur. Il lui avait semblé voir des trousse de secours sur une des étagères de la salle. Il se releva pour vérifier s'il avait raison. Effectivement, sur l'une d'elles, il trouva quelques sacoches faites d'une grossière toile kaki enveloppant une boîte en fer. En fait ce n'étaient pas des trousse de secours, mais des trousse de survie. Il avait eu l'occasion d'en voir pendant son service militaire. Elles provenaient des surplus militaires que l'armée américaine avait laissés (ou vendus ?) à l'armée française après la seconde guerre mondiale. Par contre, celles qu'il avait sous les yeux devaient provenir d'un parachutage d'approvisionnement pour les maquisards. Il en ouvrit une et chercha vainement de l'aspirine. Il se souvint que *aspirine* était un nom de marque et qu'il devait y avoir un autre médicament de même composition dans tout ce bazar. Il fouilla de nouveau et finit par découvrir une boîte de cachets à base d'*acetylsalicylic acid*. Ce devait être cela. Il avala trois comprimés en buvant le contenu d'une petite fiole dont l'étiquette écrite indiquait que c'était un alcool ; un alcool à boire ou à désinfecter, l'absorption ne lui donna pas la réponse. Ce n'était pas désagréable au goût, mais très fort. Il espérait que ce médicament, qui devait être ici depuis plus d'un demi-siècle, était encore actif. Après tout, la grenade l'avait bien encore été. On verra, se dit-il !

Il eut le plaisir de constater que les comprimés étaient encore efficaces, puisque quelques minutes après il commença à ressentir une diminution de sa douleur. Il se regarda dans un miroir au tain à moitié rongé. Il avait au front une profonde blessure et quand il la toucha, il sentit l'os s'enfoncer sous son doigt. Il se fit un

pansement, s'allongea sur une paille qui traînait dans un coin et se mit à réfléchir. Il n'était pas certain d'avoir tué le maire et le comte, il se devait de le vérifier. Mais il n'était pas question de se rendre dans le bureau pour l'instant ; à cette heure-ci, il devait être encombré de policiers à la recherche d'indices. Il ne lui restait plus qu'à ressortir par le verger. De là, il essaierait de se rendre chez les Caillaud, où il savait pouvoir trouver refuge et être soigné. Il aurait, aussi, connaissance du résultat de son commando. En cas de succès, son devoir étant accompli, peu lui importait de se faire arrêter. Dans le cas contraire, c'est-à-dire qu'un seul fût mort, il se remettrait à l'ouvrage.

Une fois reposé, il reprit des forces en avalant le contenu d'une boîte de crème de cacahuète qui était dans la trousse de survie. Il avala d'autres comprimés, car la douleur commençait à revenir insidieusement. Puis il se dirigea vers la sortie du verger. Cette marche le fatigua tellement qu'il ne pu soulever la dalle cachant l'entrée. Et plus il insistait pour la soulever, plus il se sentait faible, plus sa douleur s'amplifiait. Il lui était indispensable de retourner dans la petite salle au bout du souterrain où il trouverait médicaments, nourriture, et une place plus confortable pour s'allonger.

Il s'écroula, complètement épuisé, presque sans connaissance, près de la tombe de Charlot. Sa blessure saignait, la douleur envahissait tout l'intérieur de son crâne.

Il commençait à délirer. Pendant les courts et rares instants de lucidité, il ressassait toujours la même idée : la boucle est bouclée, Albert, le premier de ma liste, n'a pas su qui l'avait tué, et moi, je ne saurai pas si les deux derniers sont morts... La boucle est bouclée, Albert... La boucle...

Puis il n'y eut plus d'instant de lucidité, puis il n'y eut plus de souffrance. Jean plongea dans un profond sommeil.

Il faisait si beau, en ce début du mois de mai, qu'Éliane avait reçu ses invités dans le jardin. Il y avait son beau-frère Philippe et sa femme, qui étaient venus passer quelques jours de vacances à Saint-Georges-des-Sables, ainsi que l'adjudant de gendarmerie Cyril Hoareau et son épouse. Tous l'avaient soutenue moralement et assistée pour les formalités après le décès d'Albert. Cyril et Philippe étaient devenus de bons copains et les trois femmes de vraies amies.

Éliane s'était surpassée pour ses invités : le déjeuner avait été non seulement copieux mais aussi délicieux ; la cave de ce pauvre Albert avait été délestée de quelques bonnes bouteilles. Ainsi, Éliane n'avait pas hésité à ouvrir des bouteilles de Bourgogne de plus de vingt ans d'âge que son mari avait mises de côté pour fêter ses soixante dix ans ; elle ne voyait plus l'intérêt de conserver encore quelques années un vin qui risquait, peut-être, de mal vieillir. Ou, pire, qu'elle ne pourrait pas goûter si elle-même venait à mourir ! Et puis, Albert avait laissé une cave assez garnie pour arroser encore de nombreux gueuletons !

Au cours du repas il avait été nécessaire d'installer le grand parasol pour éviter les coups de soleil, ce qui avait dérangé un lézard somnolant sur le bas d'un mur de clôture. Il s'était éloigné de la zone d'ombre, pour s'installer plus confortablement, mais pas trop loin de la table, comme s'il voulait continuer à être bercé par le bavardage des humains. Il referma les yeux et tendit la tête, attentif.

– Tiens Michèle, dit Philippe à son épouse, où as tu mis la bouteille de mirabelle du père Caillaud.

– Sur la commode, dans la chambre, lui répondit-elle.

– Bon, je vais la chercher, puis se tournant vers Cyril, tu verras, ça c'est de la goutte ! Attention, on me l'a offerte, il n'y a rien d'illégal. C'est vrai, tu es gendarme, pas douanier, ce n'est pas ton problème.

Tandis qu'il s'éloignait, les conversations reprirent.

Quand Philippe revint, sa femme lui demanda :

– Dis donc, Cyril me pose une question, tu as eu des nouvelles récentes de Jean Voibin, le boulanger ?

– Oui, j'ai eu des nouvelles, il se porterait bien, mais est insaisissable. Et toi, Cyril, en as-tu ?

– Certainement moins que toi, reprit Cyril Hoareau, comme tu le sais la gendarmerie a été complètement dessaisie du dossier, aussi bien ici, qu'à Oléron. Les seules informations que j'ai sont celles que tu me donnes quand tu me passes un coup de fil.

– Je pensais que la brigade criminelle était encore en rapport avec les autorités où ont eu lieu les trois premiers meurtres. Enfin, en ce qui concerne mon frère, il n'y a que Jean qui pourrait confirmer que c'était bien lui l'assassin, si on le retrouve et s'il avoue. De mon côté j'ai pu obtenir quelques renseignements ; j'ai eu l'occasion de rencontrer des inspecteurs et il m'est arrivé, lorsqu'ils venaient à Champy pour leur enquête, de leur faire goûter la fameuse mirabelle du père Caillaud. Celle que tu pourras boire dans un instant, quand Éliane nous aura apporté des verres, à moins que tu préfères boire dans ta tasse ?

– Dans la tasse, pour moi ça ira, répondit Cyril, mais je ne suis pas tout seul...

– Allez, dit Éliane en se levant, je vais chercher des verres à liqueur, ce sera mieux.

– Je reprends, continua Philippe, je disais donc que j'ai essayé de délier les langues de certains inspecteurs en leur refilant quelques petits coups de gnôle, mais sans succès ; à vrai dire la criminelle patauge, il n'y a pas assez de preuves concrètes. Dans tous les cas, le boulanger n'était pas loin du lieu du crime. Par

contre, s'il n'y a aucune trace de lui sur les lieux des premiers meurtres, il y en a au château de Champy. On sait comment il a pu pénétrer dans le bureau. Il y avait un passage secret, pas ignoré de tous, puisque Jean l'a utilisé. On y a retrouvé des preuves de sa présence : quelques gouttes de sang séchées, des empreintes digitales sur une boîte de médicament. On a même découvert une tombe : celle d'un clochard, enterré là depuis un sacré nombre d'années. Le père Caillaud, qui l'avait connu, a donné une explication à cette découverte. Le corps du brave, car ce fut un brave, a été transféré au cimetière de Champy. Mais, ceci est une autre histoire, qui fait partie de la grande Histoire, d'ailleurs, je pense que vous l'avez lue dans votre journal, ou vue à la télévision ; à cette époque on en a assez parlé de l'affaire du *poilu résistant*. Le père Caillaud a aussi confirmé qu'après la guerre le passage souterrain avait été rendu inaccessible par le vieux comte. Je ne le crois pas entièrement, car, s'il semble avoir beaucoup de mémoire concernant certains faits, il devient moins bavard, comme amnésique, quand on l'interroge sur le boulanger. J'ai l'impression que c'est lui qui a indiqué le passage à Voibin. Mais, comme cela ne changera rien au résultat final, à quoi bon tourmenter le père Caillaud. Ce qui est certain c'est que Jean n'était plus dans le bureau quand la grenade a explosé et qu'il s'est enfui par où il était entré : le souterrain. A mon avis, qui est aussi celui de la police, ce sont les Caillaud qui l'ont aidé après. Mais cela n'a pas été prouvé, d'autant plus que les Caillaud sont aussi peu bavards que leur centenaire quand on aborde certains sujets.

Entre parenthèses, Cyril, je ne me souviens pas de t'avoir parlé d'un détail étrange concernant les corps, et qui n'a jamais été cité dans les journaux.

– Non, tu ne m'as jamais parlé des corps, sauf qu'il étaient en mauvais état... alors raconte.

– Ils étaient nus !

– Comment ça nus ? Tu veux dire que le gars qui a lancé la grenade les a forcés à se déshabiller avant ?

– A priori c'est ce que tout le monde pensait, mais le médecin

légiste a constaté que monsieur le maire et monsieur le comte étaient de consciencieux pratiquants de la sodomie. Comme cela ne faisait pas très sérieux, les autorités ont préféré ne pas le révéler. Même les rares journalistes au courant ont été priés de ne rien écrire ou raconter à ce sujet. D'ailleurs je vous demande à tous d'oublier ce que je viens de dire.

– Je te le promets, Philippe, c'est rentré par une oreille et ressorti par l'autre, comme pour vous, Mesdames ! Mais, dis nous la suite !

– Oui, je disais donc, reprit Philippe, il y avait les deux corps, les volets des fenêtres étaient fermés et il n'y avait qu'une seule porte d'entrée que les policiers étaient en train d'essayer de forcer quand ils ont été attirés par un coup de feu provenant du bureau. Remarque, elle s'est ouverte toute grande au moment de l'explosion de la grenade ! Les deux gars ont eu de la veine de ne pas être blessés. Le panneau de la bibliothèque servant de porte à l'entrée secrète avait, lui aussi, souffert de l'explosion. Il était mal refermé. Cela a permis aux deux flics de se rendre compte de l'existence du passage. Mais il y a eu de sérieuses difficultés pour dégager le panneau. En fait, l'accès au souterrain n'a été possible que le lendemain après-midi.

Dans le bureau, sur un candélabre on a trouvé des traces : les empreintes digitales du comte qui avait tenu l'objet à pleine main, et au bout, plus précisément sur l'un des supports de bougie, il y avait des restes de peau, un cheveu, et du sang. On a aussi retrouvé le revolver qui avait été utilisé pour le coup de feu qui avait attiré les deux policiers. Les empreintes sur la crosse et le canon étaient celles de Jean. Lors d'une perquisition chez Jean, la police judiciaire a récupéré dans la salle de bain quelques débris, du genre poils et cheveux, et aussi un morceau de coton taché de sang (il avait du se couper en se rasant). Les tests ADN effectués ont prouvé que les débris sur le candélabre et les gouttes de sang dans le souterrain étaient identiques à ceux provenant de l'appartement de Jean. Le fusil de chasse, trouvé chez lui lors de la première perquisition, était si bien entretenu qu'il a été impossible de savoir s'il avait servi récemment. Il y avait aussi



des cartouches, mais les plombs ne correspondaient pas à ceux extraits des corps des Garcin. Chez lui, il n'y avait aucun vêtement, ou chaussure, portant des restes de sable, de boue ou de pollen, attestant son passage dans le jardin d'Albert, la forêt de Saint-Trojan, ou le chemin de terre à Champy. Quant à David Millet, on sait qu'il a été blessé par une sorte de flèche, sans plus. C'est parce qu'il s'est vidé de son sang qu'il est mort. En résumé, comme il y a certitude quant aux deux derniers meurtres et un faisceau de présomptions pour les précédents, Jean peut être considéré comme l'auteur de ces homicides. Mais on n'a jamais retrouvé Jean !

Il n'est pas retourné dans son appartement. Il n'y a plus eu de transaction sur ses comptes bancaires qui, d'ailleurs, avaient été pratiquement vidés quelques jours avant la tuerie au château. Jean ne donne signe de vie qu'à son cousin Tony et au père Caillaud qui reçoivent un courrier de temps en temps. Tony, en bon citoyen le remet aux enquêteurs chargés de l'affaire ; le père Caillaud, lui, me confie celles qu'il reçoit, je les transmets à la police. Mais cela ne mène à rien, il est impossible d'aller le rechercher là où il serait censé être. D'autant plus qu'il semble faire le tour du monde. Tony a reçu il y a environ deux ou trois mois une carte postale en provenance de Tunis et le père Caillaud, une lettre postée à Hong Kong. Ils les ont reçues à une dizaine de jours d'intervalle. Avec ça comme élément il n'y a pas grand-chose à faire.

– Effectivement, confirma Cyril, ou il se déplace beaucoup, ou il fait envoyer ces missives par des personnes qui, elles, lors de voyages postent son courrier. Lui, il doit vivre quelque part sur cette terre, bien tranquille, mais où ?

– Pas si tranquille que cela, reprit Philippe, dans l'un de ses courriers, reçu par Tony, il exprime son regret de ne plus jamais pouvoir revenir à Champy, de ne plus jamais revoir ses amis, de ne plus jamais se recueillir sur les tombes familiales. Il sait qu'il ne pourra plus jamais remettre les pieds dans son pays sans risquer d'être arrêté à la frontière. Il écrit même qu'il se sent comme en prison. Mais il n'évoque jamais ce qui l'a poussé à fuir.

– C’est vrai qu’il est fiché partout, des postes frontières jusqu’à la plus petite brigade de gendarmerie, en passant par les commissariats de police. Bien qu’avec des faux papiers et bon déguisement il pourrait passer à travers les mailles du filet. Seulement, il ne pourra plus jamais aller à Champy sans se faire rapidement repérer : il doit être trop connu dans votre bled : faut pas oublier que c’est l’ancien boulanger. Et je pense que c’est sa punition, une punition lourde à subir.

Tiens, sur ces bonnes paroles, reverse moi un petit gorgeon de ta mirabelle, elle est plus qu’excellente !

– Eh, c’est de la mirabelle nature, celle du père Caillaud, dit Michèle. Tu en prendras bien, Micheline.

– Je ne refuse pas, répondit Micheline, l’épouse de Cyril, mais dites moi, les gens de Champy, votre père Caillaud, qui c’est celui là ?

– C’est notre centenaire, s’empressa de répondre Michèle, en fait il vient d’avoir cent six ou cent sept ans, je ne sais plus trop bien. Sa famille voudrait en faire le plus vieux centenaire du monde, cela permettrait d’améliorer leurs affaires : ils tiennent un café à Champy, qui est aussi un restaurant et un hôtel. Il y a un autre avantage que procure la survie de l’ancien : un droit qui est l’allocation de franchise du droit d’accise.

– C’est à dire ? Interrogea Éliane.

– Eh bien, quand quelqu’un a un verger et qu’il fait faire de l’alcool avec ses fruits il est bouilleur de cru. Il doit payer une taxe, qui est le droit d’accise. Avant, les bouilleurs de cru ne payaient pas cet impôt. Ce droit a évolué, et évolue toujours, dans le mauvais sens pour les bouilleurs et dans le bon pour l’État. Ainsi, ce n’est plus un droit héréditaire. Le vieux Caillaud a ce droit. Quand il mourra, ses héritiers ne l’auront plus et cela leur coûtera plus cher pour faire distiller leur fameuse mirabelle. Cela ne représente pas un gros montant, mais par principe, moins on paye, mieux c’est.

Pour l’instant, il est en pleine forme l’ancêtre, surtout depuis qu’un de ses arrière-petits-fils lui a appris à utiliser Internet. Lui qui commençait à s’ennuyer, il peut jouer aux échecs avec un tas

de partenaires. Et en plus, après la mort du comte, quand les héritiers ont été obligé de vendre une partie du patrimoine, il a exigé que ses enfants achètent le verger d'où partait l'entrée du passage secret, il a fait restaurer la petite maison qui était dessus et il a décidé de s'y installer pendant la belle saison. Il dit que c'est plus sain que d'être en centre ville.

– Je me souviens que, quand j'étais encore à Champy, il s'était fixé une date pour mourir. Cela ne plaisait pas à sa famille parce que c'était insuffisant pour devenir le plus vieux centenaire. Il s'y tient toujours à cette date, demanda Éliane ?

– Tu parles du début de l'an deux mille un, pour avoir vécu sur trois siècles ?

– Oui, c'est ça Michèle.

– Non, il a changé, maintenant il a trouvé que cela lui plairait bien de pouvoir utiliser les pièces de monnaie et les billets en Euro ! Ce qui nous mène en deux mille deux...

Le soleil avait tourné et le lézard s'était retrouvé à l'ombre. Était-ce pour cette raison ou parce que la conversation de ces humains ne l'intéressait plus que le lézard s'en alla plus loin ? Au passage, il se faufila sous un vélo posé contre le mur de clôture. Un vélo noir, au guidon chromé avec la marque *Phenix* sur le cadre. Un vélo que plus personne n'utilisait et n'osait jeter.



**FIN**